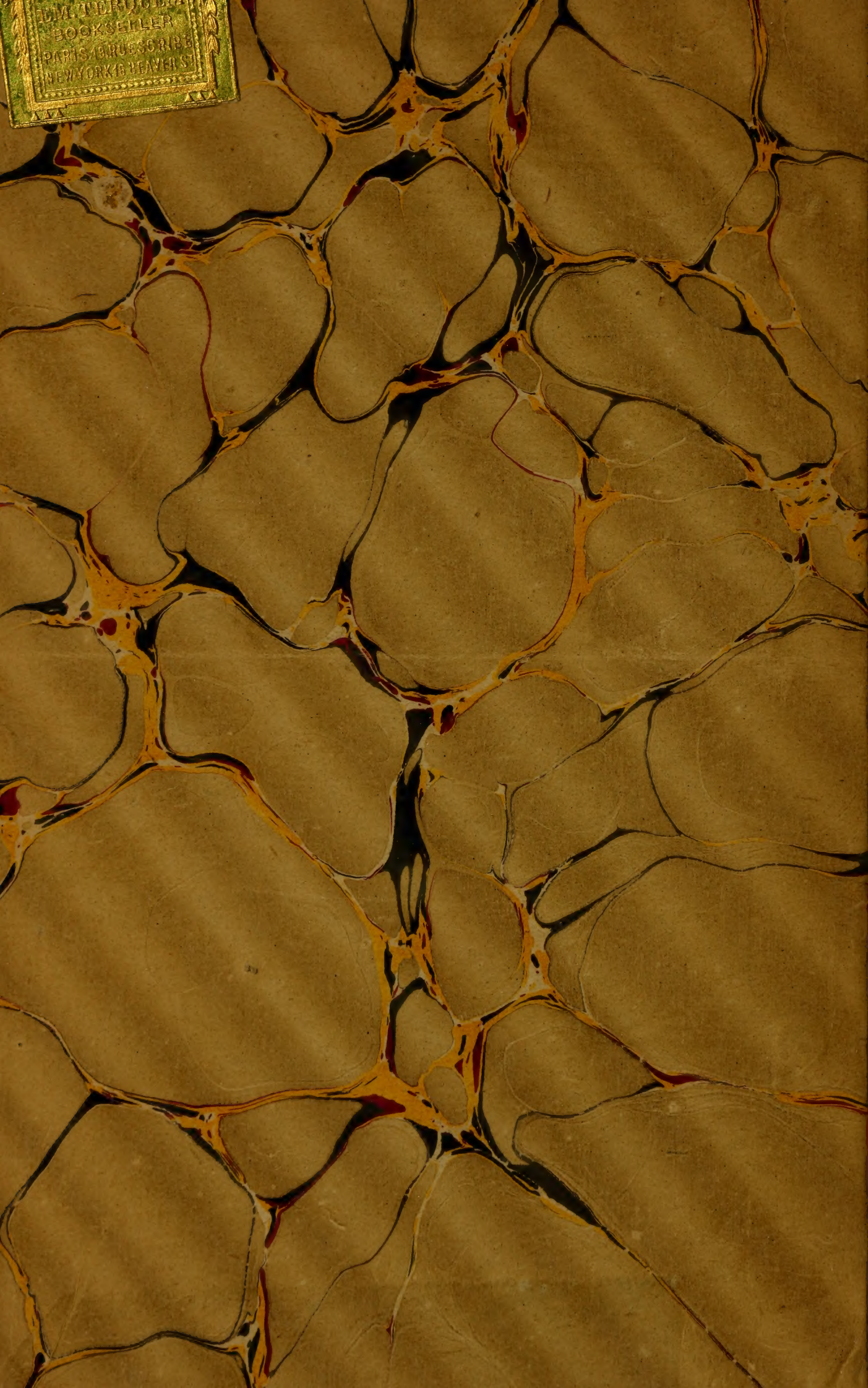

3 1761 09939094 0


BOOKSELLER
PARIS 19 RUE SCRIBE
NEW YORK 16 BEAVER ST



JACQUES SERVY

Hercule

et

Le Lion

— ROMAN —



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

HERCULE ET LE LION

JACQUES SERVY

HERCULE

ET

LE LION



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

A mes morts bien-aimés.

J. S.

HERCULE ET LE LION

I

Haussant les épaules à l'énoncé d'une telle hypothèse, le marquis de Dozulé ébaucha un geste d'impuissance résignée. Mélancolique, il jouait avec sa tabatière d'or, époussetant du doigt un imaginaire jabot. Obèse et rouge, le comte de Vieumur s'éventait avec un journal froissé ; les grosses chaleurs le congestionnaient, et l'asthme le secouait de quintes telles que sa figure tournait au violet-aubergine. L'unique médecin de Verniers s'avérait impuissant à le soulager ; il se récusait d'ailleurs, avec une égale incompétence, devant la sciatique du baron de Chantemesse et l'entérite du marquis de Dozulé.

Chaque jour, les trois vieillards se lamentaient sur leurs santés réciproques, car ils se retrouvaient quotidiennement au « Grand Café », dont une salle leur était réservée, qu'ils appelaient leur cercle. Dédaigneusement, ils émondaient quelques journaux, pour en revenir bientôt à leurs souvenirs; parfois aussi ils jouaient à des jeux désuets, hombre ou trictrac; mais ils demeuraient souvent taciturnes des heures entières, tant la parole s'avère inutile entre gens de même idéal. Ils étaient chez eux et donnaient le ton. Nul n'eût osé enfreindre leur silence; aucun bruit ne venait non plus de la ville déférente, solitaire et recueillie; les chiens eux-mêmes aboyaient tout bas, et les voitures roulaient sans fracas, comme dans les rues jonchées où quelqu'un agonise.

Car certaines villes de province, petites et humbles, sont encore accueillantes à ceux qui entretiennent dans leur âme le culte du souvenir, et savent leur ménager un refuge contre le présent. Les rues désertes de Verniers, son cours abrité de platanes où, une fois seulement par semaine, le marché entassait ses fruits et ses légumes, ne révélaient aucun signe des temps.

Refuge d'une noblesse hautaine, intransigeante et ruinée, fidèle aux fleurs liliales qu'elle continuait de cultiver avec une pieuse mélancolie, Verniers était devenu pour elle et par elle une ville d'ennui et de renoncement, une halte transitoire avant la halte définitive du Grand Repos. Condamnés à disparaître par leur propre orgueil, les derniers représentants d'une race promenaient à travers ses rues, et cachaient dans ses maisons basses, une fierté moribonde.

II

Heurtée par une main brutale, la porte à claire-voie qui barrait le seuil du café vint claquer contre le mur. Un tout jeune homme apparut, qui serra les mains tendues, s'inclina respectueusement devant les vieillards, et vint s'asseoir à la gauche du marquis.

— Bonsoir, parrain.

— Bonsoir, Hercule.

Bâti en force, avec un front vaste et une mâchoire volontaire, les bras robustes et les mains larges, Hercule-Jean de Maugulin portait beau son prénom fabuleux ; il eût rempli sans doute exactement l'armure légendaire que son aïeul Hercule-Adhémar, compagnon fidèle du Roi-Saint, avait si glorieusement bosselée à

la prise de Damiette. Mais ses yeux, d'un bleu delft presque noir, toujours à demi voilés par les paupières trop lourdes, s'assombrissaient encore d'une grande mélancolie, comme s'ils eussent été las de regarder les choses, depuis trop longtemps.

— Et quoi de neuf, aujourd'hui, Hercule ?

— Rien, parrain.

Quel événement imprévu et intéressant eût pu surgir dans cette vie monotone? Aujourd'hui et hier ne différaient en rien. Quotidiennement, Hercule venait s'asseoir à la même place, après avoir monté le seul cheval que ses maigres rentes lui permissent de nourrir ; puis, c'était la coutumière promenade sous les platanes du cours, le dîner suivi d'une solitaire rêverie. Parfois, des réceptions moroses, sans entrain et sans luxe, où il fallait encore se guinder à des étiquettes périmées, et remuer les mêmes souvenirs. Une vie si ralentie, si stagnante, qu'elle eût épouvanté des convalescents, inquiété des moines ; une vie contre laquelle le dernier des Maugulin n'osait pas s'élever, parce qu'il avait grandi dans son obé-

dience, mais dont la monotonie avait découragé jusqu'à son regard.

La partie d'hombre, à laquelle Hercule semblait s'intéresser par déférence, prenait fin. Portant à son front une main extraordinairement maigre et blanche, le marquis de Dozulé repoussa, avec un geste las, les cartes étendues.

— Pardonnez-moi, mes amis, mais aujourd'hui, je ne suis guère vaillant, et je sens à des douleurs familières qu'une crise est proche. Je vais demander à Hercule de me prêter appui jusque mon seuil.

Ils sortirent. Le vieillard étayait sa faiblesse d'un côté au bras d'Hercule, de l'autre, à un jonc coiffé de cornaline. Le ciel, exténué comme une vieille étoffe, brochait sur bleu lamé de rose un or éteint ; le vent gardait le parfum tiède des campagnes parcourues. La terre exhalait une telle gratitude vers l'astre déclinant qui l'avait fécondée pendant le jour, tant de joie satisfaite et de puissante tendresse encensait l'Occident, qu'Hercule se sentit l'âme d'un exilé. Il soupira profondément. M. de Dozulé le fixa avec une grande tendresse.

— Tu parais bien triste, mon enfant.

A cette minute, le secret d'Hercule était si lourd qu'il eut envie de s'en décharger ; il pensa qu'il pouvait enfin avouer son inquiétude et son désespoir. Mais il lut sur le visage de son vieil ami une lassitude, une tristesse autrement amères et autrement profondes, silencieusement supportées depuis trop longtemps. Il n'osa pas.

— Mais non, parrain, nullement.

Une petite maison blanche, presque hors la ville : c'était la demeure du marquis. La grille poussée, ils traversèrent le jardin aux roses nombreuses, parvinrent au seuil surélevé de quelques marches. Avec un ahan de douleur, M. de Dozulé se laissa choir sur un fauteuil; à la servante qui était accourue, il réclama sa potion, et un tabouret sur lequel il allongea péniblement les jambes.

— Je sens venir la crise, murmura-t-il d'une voix si faible qu'Hercule dut lire les paroles sur ses lèvres décolorées. La carcasse vieillit, elle se détraque. Laisse-moi, veux-tu ? Solitude et repos sont encore mes meilleurs médecins.

Le vieillard n'aimait point que sa souffrance eût des témoins. Hercule s'en alla doucement, ouvrit et referma sans bruit la grille rouillée. Il eut vite quitté la ville ; il suivit, au hasard, le premier chemin, et il souhaita marcher ainsi pendant des heures et des jours, jusqu'à ce que son corps et sa pensée fussent morts de fatigue. Ses yeux étaient pleins de larmes. Soudain, il s'arrêta net. Derrière une meule, il venait d'apercevoir un garçon et une fille pâmés dans un baiser à pleine bouche... un baiser goulu, vorace, interminable...

III

Hercule-Jean de Maugulin était né six mois après la mort de son père, Hercule-Louis, tué en duel. Sa mère, qui parlait du mort comme s'il eût été présent, l'éleva dans la dévotion de celui qu'il n'avait pas connu. Pour toute réprimande, elle disait à l'enfant insoumis : « Papa ne sera pas content. » Il était devenu mélancolique au contact de cette mère toujours triste ; ce fut un enfant silencieux, avec des yeux trop clairs et un front lourd. Immobile, il demeurait assis aux pieds de sa mère, et parfois il lui demandait, en abandonnant sur ses genoux sa tête pesante :

— Raconte une histoire, dis ?

Rarement, elle lui narrait Peau-d'Ane, ou

Barbe-Bleue. Elle exaltait, devant ce fils confident, le mari passionnément aimé ; et souvent le soir les surprenait ainsi, immobiles, la mère perdue dans ses souvenirs, l'enfant assoupi par des mots vagues, mais tendres. Ou bien ils se contemplaient silencieusement, et le bébé mélancolique semblait comprendre tout ce qu'il y avait, dans le regard maternel, de chagrin, d'inquiétude, d'insurmontable ennui. Parfois aussi il prenait une des mains longues, aux ongles pâles, aux veines si bleues ; il s'en amusait avec un respect tendre, comme d'un joujou précieux, et il s'étonnait toujours :

— Comme elles sont blanches, tes mains !

Rien ne vivait plus dans la pauvre figure maternelle, que les yeux gris, les yeux qui parlaient pour secourir les lèvres lasses, berçant la jeunesse taciturne de mélancolique amour, et répétant à l'enfant des choses obscurément pressenties. Hercule, un jour, fut étonné par leur fixité ; la main abandonnée se fit immobile, et il demanda tout bas, avec une respectueuse crainte du silence :

— Pourquoi tu dors les yeux ouverts ?

La dormeuse n'ayant pas répondu, l'enfant

comprit qu'un être invisible et sournois, peut-être même méchant, était entré dans la chambre ; il sortit, gagna le jardin des fleurs et des oiseaux. M. de Dozulé en franchissait le seuil pour rendre à son amie la visite accoutumée. Il le prit par la main, l'entraîna :

— Venez, parrain, voir quelque chose.

IV

M. de Dozulé mit le petit orphelin au collège. On crut d'abord que l'enfant silencieux ne pourrait jamais s'habituer à cette vie nouvelle ; mais il se fit, lentement, à une existence bruyante, insoucieuse et ignorée. Sa poitrine étroite s'élargit, le sang robuste des héros gigantesques charria dans ses veines fortifiées sa fière audace. Toutefois, manifestant pour ce qu'on lui voulait enseigner un dédain insurmontable, il fut un élève peu coté ; les Pères Jésuites négligèrent vite l'enfant pauvre, indocile et sans utilité pour eux ; ils laissèrent croître librement, sans vaines tracasseries, cet être tour à tour turbulent ou songeur.

Hercule fut d'abord excessivement religieux,

et sa particulière dévotion à la Vierge lui valut des éloges. Marie-Immaculée le requérait par la douceur de son regard, l'incarnat tendre de son teint, mais surtout par ce corps féminin deviné sous les étoffes mi-bleues, mi-blanches. Puis, la Vierge évoquait à son souvenir une autre crucifiée, qu'il avait nommée « Maman » ; il lui dédia toute la tendresse pure, un peu morbide, qui était en lui ; bientôt, il la chérit avec plus de précision. Ce fut à cette époque qu'il aima les poètes, et ainsi il exaltait encore en lui ce besoin inné de tendresse et d'amour. Enfin, une puberté précoce le bouleversa, déchaînant des tempêtes qui l'épouvantèrent : ses rêveries se précisaient jusqu'à l'obsession. Vers sa quinzième année il passa plus d'une nuit à pleurer. Werther, René, tout le romantisme malsain qui l'exaltait jusqu'au délire, le firent songer au suicide, et il crut sincèrement que la douleur du monde reposait sur ses épaules. Dans cette âme excessive, ardente et volontaire, le mysticisme avait fait place à un amour d'autant plus profond, qu'il ignorait sa cause et son objet.

Toutes ses vacances, il les passait à Verniers,

chez son parrain, et le vieillard l'instruisait selon sa règle intime; un noble ne pouvait servir, de quelque manière, ce gouvernement odieux, le silence et le dédain étant les seules protestations qui lui fussent encore permises. Comme de maigres rentes permettaient à Hercule une vie oisive, le marquis négligea d'occuper cette jeune intelligence et de l'orienter vers un but. Hercule retrouvait chez lui sa vie solitaire de jadis. M. de Dozulé le chérissait sans doute, mais d'une amitié lointaine, taciturne et sans chaleur; l'adolescent vécut de plus en plus avec son fantôme intime. Toutes les femmes lui paraissaient désirables, tant son malaise moral s'aggravait maintenant d'un malaise physique. Il était vierge quand il partit au régiment.

Le sort eût pu lui désigner une cité aventureuse et vivante ; ironique, il l'envoya dans une petite ville presque aussi morte que Verniers, à Castres. Durant les six premiers mois, pacifié par l'abrutissement douloureux des conscrits, il crut goûter un bonheur relatif : l'esprit s'endormait dans sa chair recrue de fatigue.

Première rencontre avec la vie : jusqu'ici il n'avait jamais quitté ceux de sa race, ignorant que des hommes pensassent et agissent différemment. Il se sentit environné par l'hostilité et la jalousie. Ayant escompté la reconnaissance de quelques-uns, discrètement obligés, il fut déçu. Le paysan sournois et l'ouvrier railleur se liguèrent contre lui ; il comprit alors la vanité de tout rapprochement ; le mensonge de l'égalité lui apparut plus clairement que jamais : sans rien démolir, la Révolution avait simplement remplacé un pouvoir par un autre. Il partagea, dans toute son ampleur, la tristesse des siens devant cette usurpation, et leur résignation contemplative ; il en conçut aussi une grande amertume, car il eût sans doute aimé les hommes, s'ils avaient répondu à l'amour qui fleurissait en lui. Il se sentait d'autant plus seul qu'un rêve grandissait chaque jour dans son cœur : une femme inconnue et pourtant familière, passionnée, douce, avec des yeux tendres et des cheveux souples dont il suffoquait, pendant son sommeil, de sentir la caresse sur ses épaules.

Un soir, il se laissa entraîner par ses camarades dans une maison publique.

Maison banale des garnisons. Dévolu par la rancune fatidique aux brutales caresses militaires, le troupeau des filles, grasses et maigres, poitrines écroulées et omoplates saillantes, bouches édentées et regards morts. Une vint se répandre sur les genoux d'Hercule, et ses cheveux lissés s'aggravaient de fleurs rouges. Il subit d'abord son contact avec répulsion. Mais ses sens s'exaspérèrent peu à peu, il s'étourdit au parfum violent émané de la chair publique; toute son illusion merveilleuse se refléta dans le pauvre miroir des yeux ternes. Son sang l'aveugla, il suivit la fille dans sa chambre. L'acte s'accomplit, taciturne. Après, il fut écœuré jusqu'à l'épouvante par ce corps étendu près du sien; il eut la nausée de ces lèvres mêlées à ses lèvres. Habillé en hâte, il jeta quelques francs à la fille abasourdie et gagna la porte, le cœur fêlé, les tempes creuses, comme un meurtrier qui prend du champ pour fuir son remords.

A la suite de cette déconvenue banale, il se crut l'être d'exception, le méconnu que la vie hostile proscrit parmi ses figurations sales et ses populaces matérielles. En punition de son

mutisme dédaigneux, ses camarades l'avaient surnommé « l'Ours ». Il avait, au reste, la force sans limites de ce plantigrade ; mais une âme discrète, imaginative et contemplative s'épanouissait dans ce corps de titan, comme une fleur rare, une artificielle orchidée germée par hasard au milieu d'un emblavement. Hercule-François, un de ses colossaux ancêtres, avait jadis aimé une sachette convaincue de maléfices et de sorcellerie. N'ayant pu parvenir, malgré ses efforts désespérés, à soustraire l'Égyptiaque aux tortures inquisitoriales, il s'était jeté dans le bûcher où ardait l'élue. Cette hérédité farouche revivait en Hercule : il eût été capable d'un pareil excès, si le hasard, tout à coup, avait matérialisé celle que le rêve faisait lourde en lui, au point de voûter ses épaules d'Atlas.

Son temps accompli, il rentra à Verniers avec soif de solitude et faim de silence. Le souvenir fidèle vint lui ouvrir la maison où sa mère était morte, le prit par la main, et le promena dans le décor de son enfance. Rien n'avait changé, les meubles conservaient leur place ; le tricot commencé traînait encore sur un guéridon, avec les aiguilles longues fichées dans la laine.

Hercule s'assit et songea. Le présent était déception, l'avenir épouvante ; il se réfugia dans le passé ouaté de tendresse ; il lui sembla alors qu'il perdait sa mère pour la seconde fois, au moment où il aurait eu besoin d'elle pour épancher son cœur. Autrefois, ses pires chagrins et ses plus grosses douleurs ne résistaient pas à l'imposition des mains pâles, aux paroles douces comme le son de ces vieux instruments, dont les bois patinés et les ivoires jaunes ont enseveli l'harmonie séculaire.

Un sang terrible grondait dans ses veines, tendait un voile rouge devant ses yeux, exaspéré par l'éternelle continence qu'Hercule n'osait enfreindre, par crainte d'un écœurement définitif.

Et la vie continuait, monotone, identique, berçant sans l'apaiser sa nostalgie amoureuse. Puis un rayon de soleil dissipa les nuages, perça les brumes opaques, raviva d'un peu d'or tiède les rêves ternis. M. de Dozulé fiança Hercule à une jeune fille de Verniers, Anne-Marie de Miraine. Il l'adora, requis par sa douceur fatiguée, par sa grâce alanguie, pareille à celle des châtelaines que les enlumineurs peignirent

aux marges d'Antan. La vie déserte lui apparut comme une oasis, maintenant qu'un bras mince appuyait à son bras le poids aérien de ce corps fragile.

Anne-Marie finissait une race, et déjà elle appartenait toute au passé qui s'éteignait en elle. Si légère, si svelte, elle semblait une apparue plutôt qu'une vivante; ses traits fins, estompés dans la pâleur flottante du visage, évoquaient sa figure sans l'accuser. De cette chair diaphane émanait une lumière indécise, qui la spectralisait encore. Dorés, ténus, jusqu'à l'immatériel, ses cheveux la nimbaient d'une auréole flottante, et, dans l'éclairage de certains crépuscules qui imprécisent les objets jusqu'à leur enlever toute apparence de réalité solide, Hercule se demandait, parfois, s'il n'était pas fiancé à un spectre, si Anne-Marie n'allait pas s'évanouir comme un songe.

Hélas! un matin, alors qu'il sortait pour remplir les dernières formalités du mariage proche, Hercule vit entrer chez lui le marquis de Dozulé. Le vieillard l'étreignit avec une pitié qui méprisait l'inutilité des mots. Hercule eut un geste vague, comme pour dissiper des

ténèbres soudain accrues ; puis il releva la tête et fixa sur son parrain des yeux sans larmes, les yeux de stupéfaction lasse et de résignation songeuse de la bête forcée.

— Allons la voir, dit-il enfin.

Un crucifix aux mains, Anne-Marie était étendue parmi les lis et les œillets dont on avait jonché son lit. La mort avait accusé les traits indécis, précisé sèchement les lignes du nez et du menton, en éteignant la lumière de cette chair radiante et des cheveux fluides. Longuement, Hercule considéra celle dont la vie s'en était allée comme le parfum d'une fleur, comme la feuille d'une branche. Dans la mort plus que dans la vie, Anne-Marie semblait vivante, car elle n'avait passé dans la vie que par un caprice du destin ; elle était revenue à son état naturel sans souffrance et sans lutte, pendant l'étape insensible du sommeil.

Hercule comprit qu'il avait aimé une morte. Et tout ce qu'il y avait en lui de vie puissante, de désir passionné, se révolta contre le sort ironique et cruel, plaçant sur sa route, pour agrandir encore une blessure profonde, le fantôme de l'amour et le spectre de la volupté.

V

De grandes affiches couvrirent les murs de Verniers. Imprimées en rouge vif sur papier canari, elles battaient le quart comme des pierreuses, raccrochaient l'œil du promeneur et savaient le retenir par leurs promesses.

Ce fut de la stupéfaction, presque un scandale. Un cirque ambulant, des baladins à Verniers! Il fallait que leur chef fût novice, ou dément, pour escompter la clientèle aristocratique et ruinée de la petite ville. Une fois, peut-être, il remplirait à moitié sa tente de nomade, mais les autres représentations auraient lieu devant des banquettes vides et des chaises inoccupées. Ainsi pensait Hercule en contemplant les fallacieux placards où M. Mimosa, directeur du

Modern-Cirque, promettait « un spectacle inédit et sensationnel », « des attractions uniques, produites en France pour la première fois », « deux heures d'émotion et de gaieté ». Un nom fulgurait, écrasant tous les autres par son demi-monstre encadré de larges baguettes noires : « Mademoiselle Violane et son lion géant Némée. »

Ces deux noms poursuivirent Hercule. Ils chantaient dans sa mémoire séduite par leur euphonie. Ils évoquaient en lui des souvenirs vagues : lectures, tableaux, rêveries. Un amphithéâtre garni d'une populace passionnée. Une jeune fille dans l'arène, calme, et indifférente aux railleries. Sur un signe venu de la loge impériale, les belluaires tirent une grille, et un lion s'avance en clignant ses yeux surpris par la lumière du jour. La populace applaudit, hurle, exulte, le fauve joint lentement la martyre ; et, au lieu de se ruer à la curée, de déchirer la chair virginale en y plantant ses griffes et ses crocs, il pose doucement son mufle énorme dans la petite main avec une câlinerie de bon chien. Cruautés du Bas-Empire, miracles des fois neuves.

Dans quelle hagiographie Hercule avait-il jadis lu cette légende? Et pourquoi la mémoire d'une histrionne l'évoquait-elle avec tant de persistance? Parfois, on éprouve un sentiment bizarre à rencontrer des gens inconnus : il semble qu'ils soient familiers depuis longtemps, depuis toujours. Hercule attendait avec une impatience inquiète l'arrivée de Violane. Désœuvrement ou pressentiment. Jusqu'ici il avait vécu en compagnie d'une idéale inconnue, et peut-être était-ce celle-là que le hasard conduisait vers lui.

VI

Perçant le feuillage épais des chênes, les rais solaires dessinaient sur le sol moussu un filet irrégulier, et la jument en sueur considérait obliquement ces mailles mobiles, dans lesquelles elle semblait craindre d'empêtrer ses sabots.

Un peu las, Hercule goûtait le charme humide du chemin à travers bois. Mais le sentier affluait dans la grand route, et il dut s'arrêter à l'orée pour laisser passer un convoi. Venant d'une ville proche, le cirque Mimosa n'avait pas recouru au chemin de fer pour transporter son matériel.

Il regardait. Camions encombrés et pesants, chargés de cages à parois pleines, grillagées vers le haut ; voitures couvertes, longues, basses

sur roues, demeures mobiles avec des cheminées fumantes, des fenêtres garnies de fleurs et tendues de rideaux. Parfois un visage apparaissait à une de ces fenêtres, visage souriant d'écuyère ou d'équilibriste, face commune d'acrobate, figure plissée de clown, car Hercule se plaisait à imaginer l'emploi de chacun; lui qui ignorait les forains, se les figurant comme des êtres sordides et mauvais, était frappé par leur apparence souriante, tranquille, familiale. A la suite des voitures propres, plusieurs s'en allaient par petits groupes rigoleurs et flânants, sans guenilles, ni haillons ; l'un d'eux portait dans ses bras un petit singe malade; et une femme un peu vieille, la figure blanche sous les cheveux crépus, tendait à l'animal fiévreux un grappillon de raisin. Mais un bonhomme apitoya Hercule. Il cheminait solitairement, perdu dans des nippes trop larges où son corps désossé flottait, surmonté d'une tête ravinée par la céruse et ravagée par les vermillons, au masque grimaçant comme une gélatine. Cet homme, dont la destinée probable était de faire rire les autres, devait porter en lui une de ces douleurs profondes, totales et majestueuses : et le vieux pitre

ridicule en était grandi démesurément, au point que sa carcasse étique semblait crever l'horizon.

Hercule suivit la caravane. Chaque fois qu'une femme nouvelle apparaissait à une fenêtre ou sur un marchepied de voiture, l'ondée sanguine se précipitait vers son cœur avec une violence de trombe. Un nom le hantait, et son imagination excessive le parait à chaque instant de grâces neuves. Il goûtait une émotion délicieuse à songer qu'elle était sans doute là toute proche, et qu'un hasard pouvait la lui révéler. Mais sa joie inquiète se gâtait d'amertume; cette femme ne pouvait être dans sa vie que la passante fugitive, dont les mains ensemencent le souvenir de regrets mélancoliques. Quelques heures de volupté consenties pour un peu d'argent, ou par un peu de pitié. Et ensuite? Ensuite, ce serait comme maintenant la solitude, l'ennui, le désespoir rancuneux. Il ne pouvait prétendre aux mêmes joies que les autres, aux joies humaines de l'amour et de la vie, car il était descendu vivant dans la tombe. Mais Lazare, d'un geste résolu, avait déchiré le suaire étouffant.

VII

Cubique et trapue, la demeure d'Hercule comptait deux étages. La pièce où il se tenait habituellement était oblongue et nue. Rien au mur qu'un grand portrait assez médiocre, celui de son père. Sur la cheminée où, entre deux candélabres chantournés et dédorés, la pendule de Boule ne marquait plus les heures depuis longtemps, une photographie de femme songeuse sur laquelle s'effeuillaient les roses d'un vase saxon. Photographie jaunissante et pâlie, un peu plus effacée chaque jour. Parallélisme énigmatique des objets et des sentiments : le souvenir maternel vivait dans la mémoire d'Hercule, mais, chaque jour, insidieusement, l'imprécisait.

Atténuations imperceptibles et successives : un peu d'indécision dans la nuance des yeux, dans le gris encore blond de la chevelure, flottement des traits, généralisation des poses familières, des gestes aimés, des attitudes intimes. A la longue, le souvenir se lasse d'habiter les mêmes pièces; il se mêle aux poussières qui chevauchent un rayon, s'évapore comme un parfum. Les choses qu'il abandonne pour voler vers d'autres redeviennent inexpressives, car elles ont perdu leur âme momentanée. Le souvenir obéit aux lois successives de la mort et de la vie; les mémoires humaines s'altèrent comme les photographies et les pastels. Parfois aussi un sentiment nouveau et brutal efface tout en une seule minute. Ce matin-là Hercule rentrait dans la maison familière comme un étranger; une voix mystérieuse lui criait de suivre son bonheur sur les chemins du monde, « pardessus les tombes ». Un nuage passait devant le soleil, une nuit passagère envahit la pièce : sur la cheminée, l'or intermittent des candélabres accrochait encore quelques paillettes de jour, mais la photographie jaunissante était

engloutie dans l'ombre, tombée, disparue.

L'air lourd, ardent, se chargeait d'électricité orageuse. Fatigué, Hercule s'était laissé aller dans un fauteuil et s'abandonnait à des songeries vagues. Une succession d'images passait devant ses yeux indifférents aux réalités extérieures. Pourquoi disparaître, Anne-Marie de Miraine, sans remplir ton rôle de femme, qui était de révéler l'amour en l'apprenant toi-même? Floraison chétive, étouffée par l'ombre de la vie, ton nom ne montait plus maintenant aux lèvres de qui t'avait pleurée jusqu'à tarir ses larmes, mais celui d'une baladine encore inconnue et peut-être vulgaire. Pauvre survivance de toi-même, ton souvenir déchu te faisait morte pour la seconde fois, morte selon l'oubli, c'est-à-dire selon l'éternité.

Sur la photographie pâlissante, les roses s'effeuillaient doucement. Et l'orage surprit Verniers, fulgurant, incendiaire, comme s'il eût voulu anéantir la ville où le Passé vaincu s'était réfugié, dans un orgueilleux dédain du Présent victorieux.

VIII

Le Cirque Moderne avait dressé sa tente sur la place du Marché. Les voitures, rangées en bataille vers la gauche, formaient un hameau volant, peuplé d'autochtones laborieux : valets occupés à sabler la piste où, sur un tapis hâtivement jeté, des acrobates entretenaient la souplesse de leurs membres et la vigueur de leurs muscles; clowns pirouettant çà et là, s'entraînant à des sauts prestes et à de prodigieuses gifles. Les musiciens fourbissaient leurs cuivres. Parfois un hennissement allègre, ou, dans les cages, la basse monocorde d'un fauve. Et le brûlant soleil de juin venait se mirer aux glaces historiées de l'estrade, à ses rutilantes quincailleries, aux pail-

lettes multicolores d'un maillot jeté sur le rebord d'une fenêtre ou abandonné au hasard d'une chaise.

On préparait la représentation de gala qu'une cavalcade piaffante et musicale, violant la paix silencieuse des rues de Verniers, avait annoncée pour le soir même.

Vers sept heures et demie, les globes électriques de l'estrade s'allumèrent dans la lumière violette du crépuscule. L'orchestre, vêtu de rouge et passementé de chrome, s'installa devant les pupitres, s'accorda, prit souffle. Et soudain, les cuivres gueulèrent une polka bancale, une gerbe de notes métalliques fusa vers le ciel, retombant sur la ville en pluie sonore qui vint heurter les toits, éclabousser les vitres avec un fracas de grêle. Ce fut comme une trombe qui secoua tout, maison et gens. Quelques personnes arrivaient par petits groupes, s'arrêtaient. Avec un ricanement, M. de Chantemesse désigna les musiciens.

— L'orchestre de la Troisième République. Saute, Marianne!

Le marquis de Dozulé survenait au bras d'Hercule.

— J'aimais mieux les violons de Versailles, Chantemesse.

Hercule s'enivrait de cette musique brutale. Des frissons lui glaçaient la peau, il goûtait la joie de se sentir jeune, et son sang lui chantait aux oreilles une chanson mystérieuse d'audace et d'aventure. Sentiment éprouvé jadis, alors que, soldat, il galopait sur le terrain de manœuvre derrière les trompettes éperdues, sonnant à pleine bouche les vieilles légendes héroïques et téméraires. Il reconquérait une force plénière, et il enviait inconsciemment ceux qui, tout à l'heure, devant un public, allaient faire triompher leur puissance et leur agilité. La parade commença.

Il reconnut, sous le plâtre et l'habit noir du traditionnel Auguste, le vieux pantin désossé dont la tristesse majestueuse l'avait frappé sur la route. Armé d'un gigantesque ophicléide de carton, le pitre, imposant silence à l'orchestre, s'avançait vers la foule en râclant les planches d'un pied veule, l'échine cassée de saluts brusques. Sa figure grimaçait, sa bouche se distendait en contorsions grotesques, démesurément ouverte, ou rapetissée jusqu'à l'invrai-

semblable. Mais ses yeux restaient fixes, lointains, dilatés, comme s'ils avaient contemplé, à l'horizon maintenant embrasé, des chocs de mort et d'épouvante. Une gifle le couchait par terre brutalement, et un monsieur en habit à la française s'avançait au premier plan, le torse avantageux et la jambe tendue, pour bonimenter, avec les gestes enveloppants et magnétiques du croupier qui ratisse l'argent du jeu.

L'orchestre tonitrua à nouveau. On entrait. Vernier, conquis et amusé, s'asseyait sur les gradins; Hercule prenait place dans une loge, derrière son parrain et le baron de Chantemesse.

Quatre clowns se livraient à une poursuite folle, se franchissant comme des obstacles, roulant comme des boules, virant comme des toupies. Vêtus de soies multicolores, ils semblaient de grands papillons ballottés par la tempête, emportés par l'ouragan, roulés par la rafale; ils s'échafaudaient en pyramides aussitôt écroulées, bondissaient comme des grenouilles, rampaient à terre avec des prestesses de serpents, tourbillonnaient sur la tête

comme sur un pivot, galopaient sur les mains en se croisant les jambes sous le menton, hallucinants, fantastiques, affranchis de la pesanteur, évadés du monde réel, inquiétants comme des monstres avec leurs bouches prolongées d'un trait rouge jusqu'aux oreilles vermillonnées, leurs cheveux érigés en toupets énormes, ou leurs crânes lisses comme des œufs. Montés maintenant sur le rebord de la piste, ils tenaient les banderoles qu'une écuyère franchissait sans grand danger, à l'aise sur sa selle plate comme sur un tréteau. Le massif cheval blanc galopait pesamment dans sa queue trop longue, peignée et lustrée comme une chevelure. L'écuyère excitait la bête de sa cravache et de sa voix aigre, tâchant en vain de lui imposer une allure plus rapide. Elle se livrait à des entrechats, à des jetés et à des battus de danseuse, découvrant jusqu'aux cuisses ses jambes gantées de soie havane, juponnées de gaze à volants serrés. Elle minaudait, puérile et vieille sous son fard dilué, sous sa perruque blonde, aux coques bouffantes, et aux boucles trop larges. Ses exercices achevés, elle revint saluer avec une affé-

terie commune, des grâces étriquées, des bondissements enfantins qu'un léger embonpoint ridiculisait jusqu'à la gêne.

Maintenant, on tendait un filet au-dessus de la piste, on décrochait les trapèzes accrochés au cintre ; l'orchestre attaquait *Sambre-et-Meuse*, et deux couples en maillots roses faisaient un tour de piste au pas cadencé, le poing sur la hanche, la tête de trois quarts, le même sourire aux lèvres. Hommes minces, les mollets mi-lacés de très hauts brodequins ; femmes sveltes, sans poitrine, presque sans hanches, avec trop de décision dans les regards, et trop de muscles aux bras. Les trapézistes gagnaient le filet d'un rétablissement, et commençaient l'ascension des frises sur une mince échelle de corde, parvenant enfin aux trapèzes où ils se balançaient doucement, en s'essuyant les mains d'un mouchoir pris dans leur trousse. Puis ils accéléraient les oscillations et passaient d'un appareil à l'autre avec une agilité d'oiseaux. Ils décrivaient dans l'air des demi-cercles roses. Ils se renvoyaient mutuellement comme des volants, se rattrapaient par les bras ou par les pieds, sans efforts apparents,

avec une étonnante précision, au point que l'œil se fatiguait de suivre leurs manèges d'écureuil, leur mobilité lumineuse; à les voir si hauts et si hardis, on oubliait la sécurité du filet tendu sous eux, du filet élastique où ils se laissaient tomber, tête basse, bras croisés, pour y frémir longtemps comme des poissons aux écailles vives, affolés du piège refermé sur eux.

M. Mimosa, le directeur du Cirque, présentait quatre chevaux en liberté. Les grands alezans secouaient leur mors en renâclant, dociles et savants. A la voix et au geste, ils variaient les allures, pirouettaient, passageaient.

Ils se cabraient, s'agenouillaient, franchissaient des barrières et des cerceaux. Ils voltaient en mesure, au son d'une valse lente, secouant leurs crinières soyeuses, énervés, leur peau lustrée frissonnante et mobile comme une eau. Et les clowns reparaissaient, accompagnés cette fois de l'Auguste qui avait assumé la parade. Il s'essayait à leurs pirouettes et à leurs contorsions sans y jamais parvenir; il feignait un saut, simulait une culbute, avec des effare-

ments, des étonnements irrésistibles. On eût dit qu'à certains moments sa face était fatiguée de grimaces ; elle se figeait, l'espace d'une seconde, dans une expression d'hébétude méditative, de stupeur inquiète. Alors, cet homme, silencieux sous son plâtre, à la dérive dans un habit trop large, s'érigeait au milieu de la piste comme une statue grotesque de la Douleur.

Disparu une minute, il revenait en traînant derrière lui une boîte à contrebasse, fermée de cadenas gigantesques, et en sortait un tout petit violon, exigu jusqu'au ridicule, une pochette. D'abord c'était une cacophonie grotesque, des sons discordants, puis bientôt des airs légers, sautillants, quelques vieux refrains populaires. Et soudain, la mélodie s'élargissait, puissante, dominatrice, profonde comme la houle ; une lamentation, un long sanglot jailli de cette poitrine étroite, de cette gorge silencieuse, quelque chose de désespéré, d'infini, de résigné et de révolté. Les yeux du pitre s'allumaient d'une lumière étrange, le fard de ses joues semblait fluide. Le public se taisait, étonné, mordu aux entrailles ; et soudain la plainte déchirante avortait en pot pourri fantastique. La salle, tordue

d'un rire nerveux, croulait sous les applaudissements : c'était du délire.

Pendant l'entr'acte, on roulait au milieu de la piste une large cage, communiquant avec les boîtes à fauves, restées dans la coulisse, par une autre cage plus petite, toute en longueur et légèrement inclinée. L'orchestre reposé déchaîna la tempête de ses cuivres ; le public, mis en bonne humeur par un programme satisfaisant, attendait avec impatience l'attraction dite sensationnelle, le numéro réservé pour la fin du lion géant Némée et de la dompteuse Violane. On prêta peu d'attention aux singeries des clowns qui, enfermés dans la cage, contrefaisaient les animaux furieux, bientôt dociles sous la cravache de leur belluaire grotesque. Enfin, elle apparut, traversant la double haie des écuyers en habits bleus rangés sur son passage.

Elle allait lentement, avec une décision calme, procédant sur le sable égal avec une majesté certaine. Vêtue d'un dolman sombre, d'une jupe courte découvrant les hautes bottes jaunes, elle tenait d'une main la cravache passée sous son bras, et ce mouvement révélait la souplesse de l'épaule, l'harmonie du buste mince posé sur

des hanches larges, la gracilité du poignet, la délicatesse imprévue de la main, blanche, longue, sans bagues. M. de Chantemesse, fidèle à la tradition paillarde de sa lignée, clappa approbativement de la langue en se retournant vers Hercule :

— Eh! Elle n'est pas mal, cette espèce...

Mais il s'interrompit aussitôt. Son regard avait rencontré celui du jeune homme, un regard haineux et défiant, regard sauvage de brute prête à la rixe, au meurtre, à tout. Et la dompteuse étant entrée dans la cage avec le traditionnel : « Envoyez », il se tut, requis par le spectacle.

Cinq hyènes, maussades, stimulées à coups de piques par les valets, traversaient le passage grillé. Elles aplatissaient devant Violane leurs échines fuyantes, hérissant comme des chattes furieuses leurs pelages gris barrés de noir, fronçant leurs babines dans un rictus ignoble, et presque humain, qui découvrait leurs dents charognardes. Onduleuses sous la cravache, elles grinçaient comme des girouettes folles, mordaient rageusement la barre que la dompteuse leur présentait à la gueule pour les tenir

en respect. Et avec des gaucheries infirmes, des maladresses estropiées, elles galopèrent circulairement, franchirent des barrières basses qu'elles accrochaient de leurs pattes inégales et de leurs ventres lourds. Parfois elles s'accroupissaient dans un coin, la hure mauvaise, les yeux rouges, en révolte contre la frêle énergie dominatrice. Hurlantes sous les morsures de la cravache, elles reprenaient vite leur exercice pour se dérober au magnétisme insupportable du regard humain, oreilles basses, le pelage en haineuse tempête. Puis elles cédèrent la place à deux ours blancs, aux têtes plates et minces de serpents, avec des yeux vifs dans leur fourrure claire. Ils couraient avec un déhanchement comique, légers sur leurs larges pattes, dociles, mais sournois, à l'affût d'une inadvertance ou d'une maladresse. Ils crevaient des cerceaux, animaient des balanciers avec la patience en éveil de l'idée fixe, obscure idée vindicative germée dans leurs cervelles. Ce furent ensuite deux pumas fébriles qui semblaient avoir hâte de terminer leurs exercices pour regagner la paix obscure de leurs prisons. Et enfin, précédé d'un rugissement sonore qui creva le plafond

de toiles pour vibrer à l'aise dans l'immensité nocturne, apparut Némée.

L'affiche n'avait point menti : la bête était géante. Mafflu, massif, tout en force et en chair, mais étrangement souple, il s'avançait sans hâte. Ses yeux d'or et de jais, ombrés par une broussailleuse crinière noire, contemplaient la salle avec un dédain tranquille. Si quelque valet voulait le hâter d'un coup de pique, il s'immobilisait une seconde et fixait l'homme sans colère, sans même un rugissement, ni un coup de griffe à travers les barreaux. Soudain, il aperçut Violane debout contre la porte, et d'une seule foulée, il fut près d'elle.

Le public avait frémi. La femme paraissait toute petite, toute faible à côté du lion ; et elle l'accueillait sans épieu et sans fourche, comme surprise, armée seulement d'une mince cravache à pomme argentée. Le fauve s'arrêtait net, la queue haute, l'échine frémissante, tendant sa lourde tête à la caresse — et il se frottait aux cuisses de Violane, bombant du dos et ronronnant.

La dompteuse n'imposait pas à Némée les exercices courants ; elle jouait avec lui comme

un enfant avec sa bête familière. Assise sur les reins puissants, elle se faisait promener autour de la cage, ou, s'étendant entre les pattes de la bête vautrée, elle posait sa tête sur le mufle débonnaire, et le fauve amoureux frémissait sous le poids du corps souple. Ses flancs se soulevaient nerveusement, sa queue battait le sol par saccades ; et il faisait pattes de velours, laissait les doigts minces sortir ses griffes de jade de leur écrin ocre, relever ses babines flottantes et découvrir l'ivoire meurtrier de ses dents.

Le regard violet de la dompteuse, foncé tout à l'heure jusqu'au noir par l'énergie et la colère, s'adoucissait en un mauve très pâle, un peu laiteux comme le mauve des iris d'eau. Hercule se sentait envahi par une jalousie aiguë devant cette tendresse réciproque de la femme et de la bête, car il lui semblait lire dans les prunelles léonines plus que de l'obéissance ; une volupté formidable parcourait l'échine du fauve quand la main impérieuse lui consentait une caresse, et il se frôlait contre les minces jambes haut bottées avec une extase muette, qui découvrait ses dents puissantes comme dans un sourire. Sous le dolman ajusté, la poitrine ronde de la

dompteuse se soulevait avec plus de force, presque haletante ; et pour conserver son équilibre sous la rude poussée du lion, elle tendait le buste en avant, avec un geste qui l'offrait toute.

Mais Némée s'énervait, il grognait avec une colère sourde ; une caresse, un mot câlin l'apaisaient l'espace d'une seconde sans parvenir à le calmer, et ses yeux inquiets semblaient chercher quelque chose. Surprise, Violane s'enquit de ce trouble insolite, et elle baissa la tête avec une légère rougeur, sous les regards fixes d'un jeune homme, debout dans une loge, derrière deux vieillards. Ce regard la gênait en l'émouvant ; elle s'en sentait enveloppée, baignée, caressée de la nuque au talon. Il n'y eut plus pour elle, dans toute la salle, que ce jeune homme immobile.

A ce moment, le lion se précipitait contre les barreaux de la cage avec une violence folle qui méprisait l'obstacle ; il s'y heurtait avec un bruit sourd, et un profond rugissement de rage.

Les yeux de Némée et ceux d'Hercule s'étaient rencontrés. L'homme et la bête échangeaient leur premier défi.

IX

L'orchestre apaisé, les lumières éteintes, la ville, réveillée pendant deux heures, s'était rendormie dans le silence ; et il sembla à Hercule qu'il venait d'être joué par un songe. Une vision souriante était venue le distraire un moment de son ennui solitaire ; et il ne pouvait se résigner à rentrer chez lui ; il errait par les rues désertes, interminablement, inlassablement, avec l'effroi d'un but précis, la terreur du moment où il serait, enfin, forcé de regagner sa demeure, seul, toujours seul.

Il côtoyait maintenant la rivière. Toute baignée de lune, toute fleurie de roseaux et d'herbes flottantes, elle semblait immobile. Hercule s'as-

sit sur le quai, fixant des yeux l'eau assoupie. Il connaissait la rivière, pour s'y être baigné souvent ; il savait que vis-à-vis lui, elle était peu profonde, à peine creuse d'un mètre. Il pouvait y entrer sans se mouiller plus haut que la ceinture, et il frissonna de bonheur à la pensée de cette caresse froide sur sa chair fiévreuse. Puis il marcherait, lentement, tout droit, et, peu à peu, avec des précautions et des sollicitudes, l'eau monterait... Elle lui baignerait la poitrine, le cou, et en même temps qu'elle lui donnerait aux lèvres le baiser mystérieux de ses nymphes, elle chasserait de ses oreilles le bruit des pensées et le fracas du monde, elle l'assoupirait, comme une berceuse naïve.

Mourir... il y avait déjà songé souvent, mais jamais avec cette certitude et cette tranquillité. Jusqu'ici l'espoir du bonheur l'avait retenu et encouragé. Mais maintenant qu'il venait de s'offrir et de se reprendre aussitôt, la vie valait-elle la peine d'être vécue sous sa forme présente ? Cette femme, c'était sa destinée, il l'avait aimée avant de la connaître, et elle lui était apparue telle qu'il se l'était imaginée. Et maintenant, la mort seule pouvait l'effacer de sa

mémoire. La résolution d'une minute, quelques pas à faire, et ce serait fini.

Dans la fraîcheur de l'aube, l'eau coulait interminablement.

X

Deux représentations avaient épuisé la curiosité et les ressources de Verniers. Ce soir-là, les clowns sautaient sans entrain devant les banquettes mi-vides ; alourdis par l'ennui contagieux de la ville, les gymnastes manquaient les trapèzes et se laissaient choir à tout moment dans le filet.

Pendant l'entr'acte, excessif, car les valets mettaient peu d'empressement à rouler la cage sur la piste, Hercule s'en fut aux écuries. C'était un rectangle de toile, avec une allée médiane sablée en couleur, et des stalles latérales faites de cordes tendues sur des pieux. Ça et là, parmi quelques badauds, le pantalon bouffant et la figure plâtrée d'un clown, le maillot

imbriqué d'un acrobate, l'habit bleu et les bottes d'un écuyer; puis les chevaux, une dizaine de bêtes grasses aux croupes larges, tirant avec bruit sur les chaînes de licol ou tiquant sur le métal des mangeoires. Mais un bruit sourd et continu, coupé par intervalles d'un rugissement prolongé ou d'un ricanement aigu, dominait tous les autres bruits; et une odeur âcre se mêlait aux senteurs saines de l'écurie. Les fauves, derrière une toile, arpentaient l'exiguïté de leur cellule, éternellement.

Hercule s'était arrêté devant la cage des hyènes, acharnées à se disputer un os. Poil hérissé, leurs dents tartreuses au vent, elles se mordaient furieusement aux cuisses et au ventre. Énervés par cette bataille, les ours dardaient au bruit leurs têtes de serpents, et les pumas s'épuisaient en bonds inutiles. Mais la dompteuse apparut derrière la balustrade qui protégeait les cages des curiosités publiques : et aussitôt, unies par leur haine commune, les hyènes vinrent meurtrir aux barreaux leurs gueules baveuses et leurs yeux injectés. Tranquille, sans un mot, sans un geste, la jeune femme les fixait d'un regard droit, sans daigner recourir

aux fouets appendus çà et là. Et les ricaneuses, sourdement grondantes encore, allèrent se tapir dans l'ombre, craintives... Tout à coup, Hercule poussa un cri d'effroi :

— Derrière vous... attention !...

Sournois, silencieux, un des ours blancs avait passé sa patte à travers les barreaux, et ses griffes frôlaient déjà la peau mince, découverte par la vareuse échancrée. Un violent coup de cravache appliqué avec le pommeau le punissait à temps, et la bête, assise sur son derrière, balançait sa patte meurtrie avec une douleur comique. Violane se retournait pour remercier, et elle rougissait toute, en reconnaissant celui qui, deux jours avant, l'avait considérée avec tant d'insistance.

— Merci, dit-elle simplement avec un sourire d'une douceur infinie.

Mais elle ne s'en alla point. L'orchestre gueulait à pleins cuivres ; lentement, les spectateurs regagnaient leurs places : bientôt la saltimbanque et le jeune duc furent seuls. Violane, accoudée maintenant à la balustrade, contemplait Hercule de ses yeux violets, auxquels l'habitude du commandement avait donné une fixité un

peu dure ; et ils demeuraient ainsi sans paroles, sans mouvements, goûtant la joie profonde de cette contemplation, vaincus par toutes les forces occultes qui faisaient d'eux, à cette première rencontre, des amants.

Le bruit sec des applaudissements se mêlait au charivari de l'orchestre. Avec regret, Violane prononça :

— Voilà. C'est mon tour maintenant.

Hercule répéta, en écho :

— Votre tour.

Son destin allait dépendre de cette minute ; et, le cœur angoissé, la gorge sèche, il attendait qu'une voix mystérieuse lui dictât les paroles nécessaires. Déjà les valets déplaçaient les cloisons mobiles des cages pour ranger les animaux dans l'ordre de leurs exercices. Ce fut Violane qui posa sa main sur le bras d'Hercule, et, brusquement, à voix mi-basse :

— Écoutez. Attendez-moi, après la représentation, dans la Grande-Rue qui aboutit au Cirque...

Hercule inclina la tête. Sa joie était telle qu'il n'eût pu articuler une parole ; il avait pris dans la sienne la petite main énergique, et elle

répondit ardemment à sa pression. Alors, dans l'ombre de la dernière cage, un rugissement étouffé, furieux et triste, se fit entendre. Ils retournèrent la tête du même mouvement.

C'était Némée.

XI

Les spectateurs s'en étaient allés, inquiets de se voir dehors, le soir, onze heures passées. Les globes électriques du cirque s'éteignirent avec la respiration haletante de leur dynamo, tandis que des lumières s'allumaient dans les voitures. Hercule était étourdi par le bonheur et, tout en faisant les cent pas, il se frottait à la pierre grise des maisons pour se bien persuader qu'il ne rêvait pas. Cette femme ne lui avait rien promis, rien assuré, et pourtant il la sentait toute à lui, comme il était déjà tout à elle. Miracle impénétrable dont il s'étonnait, avec la peur secrète qu'il ne se réalisât pas entièrement.

Et pourtant, il lui semblait qu'une transfor-

mation absolue venait de s'opérer en lui. Jamais ses poumons ne lui avaient paru aussi librement dilatés, jamais sa force physique ne lui avait semblé aussi évidente, aussi docile; il prenait un plaisir étrange et tout nouveau à la souplesse de ses muscles, à la robustesse de ses bras, à toute cette vigueur jusqu'ici subie plutôt qu'appréciée. Mais déjà, elle était devant lui, souriante, offerte. Un rayon de lune l'éclairait doucement, jetant sur sa chevelure des reflets nacrés, la baignant d'une lumière pâle, laiteuse, d'une étrange lumière sans ombre qui l'imprécisait au point qu'Hercule s'écria :

— Vous... c'est vous !

Violane avait revêtu un costume sombre. La jupe, un peu courte, s'arrêtait à la naissance des chaussures jaunes, découvrant les chevilles fines et les pieds cambrés; ses mains jouaient avec le brouillard d'une écharpe jetée sur les épaules. Hercule prit doucement le bras de la jeune femme, et ils marchèrent côte à côte, en silence. Parfois, leurs regards se rencontraient; mais ils ne parlaient pas, leur amour spontané semblait redouter la présence des maisons solitaires, de la ville endormie et,

instinctivement, ils étouffaient leurs pas, par une peur secrète de troubler cette intimité divine. Hercule sentait le bras de sa compagne s'appuyer au sien avec un abandon croissant. Enfin ils passèrent la dernière maison. Déjà, la campagne venait au-devant d'eux avec les dons magnifiques de son parfum, de sa sérénité, tous les aromes ambassadeurs de sa solitude accueillante.

Ils suivirent la route blanche qui, sous la lumière lunaire, prenait le poli éclatant d'une eau gelée. Des deux côtés, jusqu'à l'horizon barré par la verdure bleutée des arbres, s'étendaient les blés dont l'or vivant s'opalisait dans la nuit apaisante. Les épis gonflés inclinaient vers la glèbe leur maturité lourde, et de cet emblavement immense montait déjà l'arome puissant du pain. Une brise légère agitait parfois les blés d'une rumeur douce et continue comme celle de la mer tranquille. La pourpre des coquelicots, le cobalt des bluets, piquaient de notes stridentes l'or uniforme des moissons proches. Et de toute cette terre en parturition, de la glèbe ensemencée par l'homme et fécondée par les astres s'exhalait, avec les senteurs

rafraîchies de la nuit, une invitation généreuse aux étreintes qui font la majestueuse beauté de l'amour.

Ils ne parlaient pas encore. Ils écoutaient toujours le silence, et s'en laissaient pénétrer jusqu'à l'extase. Hercule comprenait maintenant la vanité des solitudes, et il lui semblait que le monde, avec ses lois ridicules et ses modes surannées, n'était plus; il se sentait délivré des dernières chaînes, pur de toute entrave. La nature amicale lui révélait la vérité et cicatrisait sa blessure. La joie de deux corps, le souffle confondu de deux bouches, l'union parfaite de deux esprits, — il n'y avait rien au-dessus qu'un mensonge conventionnel, inspiré par des peurs hypocrites.

Ils s'étaient arrêtés et soudain leurs bouches s'unirent dans un baiser profond, violent, qui les laissa à bout de souffle, la chair inquiète. Violane avait passé le bras autour du cou de son ami, et posé la tête sur son épaule. Ce fut elle qui rompit le silence.

— Parle de toi...

Alors, il lui raconta son enfance taciturne, sa jeunesse pensive, passionnée et révoltée, la

solitude dont il avait souffert jusqu'au dégoût de la vie; puis, l'amour instinctif, absolu, en dehors de toute vraisemblance et de toute analyse, qui s'était emparé de lui avant même qu'il la connût. Elle l'écoutait sans étonnement intempestif ni apitoiement quelconque. Et quand il eut terminé sa confession, elle dit seulement, très grave :

— Pauvre chéri...

Puis elle lui demanda avec une curiosité inquiète :

— Et tout à l'heure, tu n'as pas eu peur d'une désillusion, d'une déconvenue ?

Il répondit très vite, sans réfléchir, avec une exaltation emportée :

— Non, je t'avais vue, j'étais sûr de toi.

Elle le considérait tout en parlant, avec une fixité avide de ses larges yeux violets.

— Depuis le premier soir, ton visage était en moi. Et je n'ai pas été étonnée tout à l'heure, quand je t'ai vu derrière moi, parce que je savais que tu viendrais. Et ce rendez-vous que je t'ai donné... C'est une force inconnue qui m'a poussée...

Il lui montra la campagne endormie devant eux.

— Cette force, vois-tu, c'est la force mystérieuse qui fait germer les blés et briller la lune. Et si nous avons pu être malheureux jusqu'ici, c'est sans doute que nous l'avons méconnue. En dehors d'elle, il n'y a ni vérité, ni bonté. Nos cœurs se comprennent et nos chairs se désirent ; le reste, vois-tu, n'est que du mensonge, un mensonge inutile maintenant, puisque nous nous aimons.

Ils s'étaient levés, ils revenaient vers la ville. Bientôt les premières maisons apparurent, et il leur sembla qu'elles projetaient une ombre sur leur joie. Ils lurent dans leurs yeux un peu d'épouvante, et ils se serrèrent l'un contre l'autre, comme si un ennemi sournois les guettait derrière un mur. Ils percevaient confusément qu'en rentrant dans la ville, ils rentraient parmi ceux qui avaient déclaré une guerre sans merci à leur amour ; ils se sentaient à nouveau aux prises avec les exigences et la rapacité de la vie. La nature les avait accueillis et encouragés ; l'œuvre des hommes dressait maintenant entre eux ses préjugés et ses conventions. Pendant une heure, ils avaient renié le passé et méprisé l'avenir, dans la joie du présent

victorieux. Mais quelles amertumes, quelles désillusions allait leur apporter le lendemain? La séparation, le souvenir rancuneux, l'oubli peut-être? Alors, une sorte de lâcheté les prit devant tout ce qui les menaçait ; ils reculèrent un moment devant le bonheur entrevu. Toute la pusillanimité d'une civilisation moribonde paralysa leur grand amour. Et ils se regardèrent avec une détresse si profonde, si absolue, qu'elle méprisait la facile douleur des larmes. Ils restaient immobiles l'un devant l'autre, désunis, comme deux étrangers, presque hostiles. Et les petites maisons pauvres qui les environnaient, prenant dans la nuit des proportions considérables, les écrasaient d'une ombre si intense, si lourde, qu'ils frissonnèrent. Alors Hercule posa les mains sur les épaules de Violane :

— Tu penses, n'est-ce pas, à tout ce qui nous sépare, aux obstacles que va dresser entre nous la morale des hommes? Et tu as peur, toi qui étais si résolue tout à l'heure, et tu te demandes : « Est-ce que nous aurons la force? »

Il avait baissé la voix sur ces dernières paroles, comme s'il avait eu honte de les pro-

noncer, doutant d'elle et doutant de lui-même. Un coq chanta dans une ferme voisine, et la nuit retomba au silence absolu.

— Tu as raison, dit alors Violane, il vaut peut-être mieux que nous nous quittions ici et que nous ne nous revoyions jamais. Trop de choses nous séparent...

Elle haletait un peu, en prononçant ces paroles, et sa voix sifflait, déchirée par ses dents fermées sur des sanglots.

— Écoute-moi. Nous ne pouvons pas vivre ensemble dans cette ville, tu le sais. Et je suis une nomade ; un long engagement me lie au Cirque, que je ne puis pas rompre. Dans deux jours nous nous quitterons, et sans doute nous ne nous reverrons jamais... Il vaut mieux que ce soit maintenant... Toi... Toi...

A bout de forces, elle s'arrêtait, et tentait de compléter sa pensée par un geste d'une lassitude et d'une douleur infinies. Alors Hercule l'attira sur sa poitrine, et, tout bas :

— Si je te suivais, partout ?

Elle allait lui répondre, mais il lui ferma doucement la bouche :

— Ne me réponds pas, ne me dis rien...

Fais-moi seulement signe que tu acceptes. Tout le reste est folie...

Il lut dans ses yeux violets, illuminés par l'aube d'une joie surhumaine, qu'elle consentait, qu'elle ne se reprenait pas. Forts maintenant de leur décision, ils franchirent sans angoisse la porte de la ville. Hercule songeait avec sérénité au scandale de leur départ, à la stupeur indignée que provoquerait sa fuite. Un seul regret assombrissait sa joie : il avait peur que la nouvelle n'influât sur la santé précaire de son parrain. Et il avait toujours ressenti pour M. de Dozulé une très grande et très respectueuse affection. Mais il espéra qu'il comprendrait, qu'il se soumettrait. Et d'ailleurs il rompait avec le passé. La voix mauvaise des traditions s'était tue en lui; il n'était plus maintenant qu'un homme amoureux, décidé à suivre son amour jusqu'au bout du monde.

Ils étaient arrivés. Elle l'avait suivi sans un mot, et la porte s'était refermée sur eux. La lumière du bougeoir qu'Hercule avait allumé se reflétait dans la glace, et le portrait maternel surgissait de l'ombre, en pleine lumière. La flamme chaude de la bougie animait l'épreuve

jaunie, et la photographie semblait accueillir les amants, avec un sourire mystérieusement douloureux.

— Moi, dit Violane avec simplicité, je n'ai jamais connu ma mère.

Hercule lui montra sa pauvre maison. Il lui fit voir les souvenirs endormis dans les coins, parmi l'ombre et la poussière, tous ses souvenirs d'enfant attachés à une boiserie, à un angle de muraille, à un dessin du papier.

La maison en était peuplée; son enfance prisonnière et imaginative avait assigné des domiciles à toutes ses joies et à toutes ses peines. Et grâce à ces souvenirs, la demeure dénudée revêtait pour eux des apparences somptueuses; car les souvenirs parent une pièce mieux que ne sauraient le faire les meubles les plus riches et les tentures les mieux tissées. Ce sont eux qui donnent aux vieilles maisons, même délabrées et croulantes, cet air intime et charmant, cet air vivant qui fait qu'on n'y pénètre que chapeau bas, avec des excuses toutes prêtes pour les âmes fidèles qui continuent d'y habiter. Aussi fut-ce très sincèrement, et avec une profonde reconnaissance

amoureuse que Violane remercia Hercule...

— Et tu vas quitter tout cela pour moi !

Assis sur le lit, les tempes rapprochées et les mains unies, ils se parlaient sans se regarder, grisés par l'adoration de leurs paroles.

— Vois-tu, disait Hercule, les pauvres êtres seuls s'étonnent du merveilleux, parce qu'ils ne savent pas le mériter. C'est une merveilleuse aventure que la nôtre ; mais elle est juste. Nous sommes allés l'un vers l'autre parce que nous avions souffert tous les deux et que nous valions un peu de bonheur. Nos cœurs devaient s'attirer et se comprendre, car ils ont mûri dans la solitude comme des fruits au soleil...

Violane voulut l'interrompre :

— Je ne suis qu'une pauvre fille...

Mais il lui imposa doucement silence.

— Tais-toi. Tu es la beauté et la tendresse, et cela seul vaudrait que je te parle à genoux. Mais tu m'apportes en outre le présent inappréciable d'une âme jeune et instinctive, éclose au milieu d'un terrain robuste comme une rose trémière au milieu d'une culture. Ce que la vie nous a fait tous les deux ne signifie rien. Je te suivrai partout, parce que mon bonheur sera

partout où tu seras, et je te sacrifie tout ce que je laisse derrière moi, parce qu'il est nécessaire qu'une grande joie soit engendrée par un sacrifice, que le passé engendre l'avenir, et meure de cet enfantement.

Elle fermait les yeux, anéantie par ces paroles ardentes comme des caresses. Il la dévêtit avec des baisers lents tout le long de sa peau ambrée, frissonnante et chaude. Les seins pâles, gonflés de sève, jaillirent du corsage qui découvrit un buste souple, à la taille ronde et aux hanches pleines. Elle lui apparut bientôt dans sa nudité glorieuse, sans qu'une pudeur bête vînt entraver ses mains hardies. Violane avait une respiration courte, un peu haletante; un léger crépuscule mauve commençait à assombrir le tour de ses yeux mi-clos, en même temps que les teintes chaudes de sa carnation se fondaient dans une moiteur tiède. Ses longs cheveux dénoués l'entouraient d'un or électrique, d'un or qui semblait vivre tant il était parcouru de reflets multiples, changeants, insaisissables. Tout d'abord, elle ne répondit pas aux caresses d'Hercule; puis elle eut un cri du fond de la gorge, un cri passionné et un

peu rauque, un cri délirant, et leur furieuse étreinte, dans ce jour qui commençait à poindre, leur étreinte féroce et forcenée eut quelque chose d'animal et de majestueux.

XII

Aurèle O'Pherson, le père de Violane, promenait sa ménagerie à travers toute la France. Ménagerie glorieuse : O'Pherson était le premier qui eût osé entreprendre le dressage des fauves ; aussi Paris avait-il fait un accueil enthousiaste au robuste émigré irlandais, qui lui apportait d'Amérique un divertissement nouveau. Comme il était très beau, avec des yeux intensément bleus et des cheveux ardents, beaucoup de femmes lui avaient langoureusement souri, mais une seule le séduisit en quittant tout pour suivre sa vie errante. Aurèle adorait sa maîtresse d'un amour sauvage ; aussi craignit-on pour sa raison, quand elle mourut, en mettant Violane au monde. Il ne voulut jamais

se séparer de l'enfant, et le berceau prit place dans un coin de sa roulotte.

Elle eut une enfance libre et choyée. Les grands lions roux eux-mêmes, les tigres mouchetés, les ours sournois, la regardaient sans haine, quand elle passait devant eux aux bras de son père. Ses lèvres puériles balbutiaient le nom de chacun d'eux ; et quand Master Bobby, le petit ours des cocotiers, qui croquait les carottes en faisant de si belles grimaces, fut malade, elle pleura, un jour durant, sans qu'on pût la consoler.

Quand elle avait été parfaitement sage, O'Pherson lui accordait une récompense qui l'illuminait de bonheur, en lui permettant d'assister au dressage. Elle grandit ainsi. A six ans elle fréquenta l'école foraine. Habillée du même sarrau noir que ses petites camarades, elle se distinguait pourtant d'elles toutes par sa nonchalance un peu hautaine de blonde précoce, par une grâce instinctive qui savait déjà choisir un ruban, placer une fleur, chiffonner une étoffe. On l'aurait facilement enviée et détestée ; mais ses yeux, dont la couleur étrange et variable se durcissait parfois jusqu'au noir, savaient

regarder les rebelles, ou les turbulentes, avec une fixité impérieuse qui en faisait chérir la douceur habituelle. D'ailleurs, Violane ne détestait pas la solitude et le silence. Elle adorait par-dessus tout les belles histoires que racontent les livres, et, blottie dans un coin familier de la roulotte paternelle, elle lisait avec anxiété tous ceux que le hasard lui procurait.

C'était maintenant une petite fille très sérieuse, coiffée comme une dame. Chaque soir elle surveillait la recette et siegeait auprès de la caissière. Pendant les journées, elle lisait, ou regardait son père instruire les animaux. Son désir était de les faire travailler, elle aussi, mais O' Pherson refusait, redoutant pour sa fille bien-aimée la férocité des félins. Il finit toutefois par se laisser fléchir, et, le jour même de sa quinzième année, elle présenta au public deux ours qu'elle avait dressés elle-même. Comme le père commençait à vieillir, et s'épouvantait de la solitude dans laquelle sa mort laisserait Violane, il tenta de la marier. Mais la petite était étrangement difficile. Trop de romans l'avaient pervertie ; elle s'était faite à l'idée d'un prince

charmant, d'un inconnu jeune et beau qui l'emmènerait dans une île fortunée. Surtout, il y avait en elle des délicatesses, des instincts raffinés qui lui faisaient mépriser le peuple.

Aurèle O' Pherson tomba malade. Il avait rapporté de son émigration les mauvaises fièvres qui le prostraient des jours entiers. Avec l'âge, les fièvres s'aggravèrent, le forcèrent à garder le lit pendant des semaines et, pour le remplacer auprès du public, il fut contraint d'engager un jeune dompteur, connu dans la banque sous le nom d'Italus.

Une brute et un ruffian, cet Italus. Courageux au reste, et possédant assez bien le métier, mais brutal avec les animaux auxquels il s'imposait par la douleur, et qui le haïssaient. Petit, trapu, excessivement brun, les cheveux communément ondulés et les moustaches poisseuses acérées en crocs, les mains baguées de stras, le torse sanglé dans un dolman militaire, c'était un homme à femmes. Dès le premier jour, il décocha à Violane des œillades langoureuses et lui fit une cour triviale. La beauté de la fille excitait sa convoitise de mâle, en même temps qu'il méditait la mainmise sur l'héritage

du vieux. Mais Violane feignit de ne pas apercevoir son manège passionné ; elle le traita avec un dédain tranquille, un peu comme un laquais. Il se risqua à des déclarations timides, s'essaya à des allusions polissonnes ; elle le remit en place d'un seul mot, cinglant et preste comme un coup de cravache. L'avantageux Italus se prit à son propre piège ; son désir s'accrut de tant de dédain, sa vanité de bel homme fut mortellement blessée, et l'idée de posséder Violane, coûte que coûte, s'ancra dans sa cervelle obtuse avec la persistance de l'idée fixe.

Une nuit d'été, il faisait travailler quelques lions nouvellement acquis, à la lueur maigre d'un quinquet. Une odeur violente, exaspérée, flottait dans la tente surchauffée. Le vieil O' Pherson, abruti par une dose énorme de quinine reposait dans sa roulotte ; le garçon chargé de la surveillance nocturne était allé respirer au dehors. Mais tout à coup, Italus s'aperçut qu'il n'était plus seul : Violane était là, assise sur une bâche roulée, immobile et silencieuse, perdue dans l'ombre ; la lumière du quinquet éclairait seuls la pâleur de son teint et

l'or roux de sa chevelure. Sans doute, l'insomnie l'avait chassée de son lit.

Italus continuait à fouailler ses bêtes. Il les fit travailler assez longtemps, sans leur donner de répit. Puis, comme s'il eût voulu leur accorder un repos de quelques minutes, il les laissa s'accroupir ou s'étendre à volonté aux quatre coins de la cage. Et il sortit lui-même à reculons, par la petite porte de derrière, sans leur faire réintégrer leurs cages habituelles.

Violane, toujours assise à la même place, n'avait pas bougé. Sans défiance, et la pensée lointaine, elle regardait un ours qui, assis sur son train de derrière, hochait en mesure sa lourde tête. Tout à coup, elle sentit un souffle chaud sur sa nuque découverte et se détourna, plus surprise qu'effrayée. Mais, au même moment, deux mains brutales l'empoignaient à la hauteur des seins, et une voix mauvaise lui haletait dans l'oreille :

— Cette fois-ci, garce, tu vas y passer.

Elle avait reconnu Italus ; elle comprenait. Instinctivement elle ouvrait la bouche pour crier, mais la voix mauvaise reprenait :

— Tais-toi... Si tu appelles ton dab, je le saigne.

Elle se rendit compte. Crier ? Son père, tombé dans le sommeil lourd de la quinine, n'entendrait pas ; personne ne l'entendrait. Alors, acceptant la lutte, elle essaya de se défendre avec les ongles, avec les dents, avec tout son corps révolté. Elle mit en sang la figure d'Italus, elle le mordit si cruellement à la main qu'elle lui arracha un rauquement de douleur. L'homme ne parlait pas : il grognait comme une bête. Il meurtrissait le corps sensible d'étreintes rageuses, l'écrasait de tout son poids, de toute son obstination. La lutte inégale se déroulait dans la nuit et le silence ; les fauves, énervés et inquiets, la contemplaient de leurs yeux phosphorescents. Épuisée par la fatigue, étouffée par l'odeur stridente de la ménagerie, Violane sentait son énergie l'abandonner ; l'exaltation nerveuse, qui avait décuplé ses forces, tombait peu à peu.

Elle était dominée par la volonté éperdue de cet homme acharné sur elle. De la révolte, de la défense, elle en venait aux supplications et aux prières, supplications de petite fille, prières hachées par les sanglots qui commençaient d'envahir sa poitrine :

— Je vous en prie... Par pitié...

Mais l'homme, sentant le triomphe proche, redoublait de brutalité. Il lui mangeait goulûment la bouche et la figure de baisers voraces comme des morsures. Il la jeta enfin par terre d'un dernier effort, comme un loque, comme un peu de chair pantelante, et elle le subit dans un évanouissement, dont la tira une sensation atroce, déchirante, qui lui arrachait un cri d'agonie.

Violane était trop orgueilleuse pour se plaindre. Puis, elle avait peur d'influencer dangereusement la santé débile de son père en lui racontant cette pénible aventure. Elle imposa à Italus, affolé maintenant, de quitter la ménagerie sous un prétexte quelconque, et de ne jamais reparaître dans les endroits où elle se trouverait ; elle enferma jalousement le souvenir odieux dans sa mémoire silencieuse. Mais elle devait longtemps porter en elle la déchirure et l'épouvante du viol ; elle devint inquiète, taciturne et triste. Elle avait peur maintenant au milieu de la vie comme au milieu d'une forêt. Les hommes lui apparaissaient comme des bêtes plus terribles que les fauves, et elle les évitait instinctivement.

Pourtant, comme tous les êtres qui souffrent ont besoin de rêver une consolation compensatrice, son idéal n'était pas mort en elle. Elle le gardait jalousement dans le coin le plus secret de son cœur, pour que la vie n'y pût pas toucher. Elle n'abandonnait pas son espoir : dans quelques années elle rencontrerait celui qu'elle pourrait aimer, car son cœur était riche d'une tendresse infinie.

Malgré la désolation de son père, elle refusa tout mariage. Maintenant, son apprentissage de dompteuse était fini ; mais les affaires n'allaient plus si bien qu'autrefois, les années étaient mauvaises, la concurrence chaque jour plus nombreuse. On vivait comme on pouvait, plutôt mal que bien, car les frais d'une ménagerie sont énormes : il faut que le belluaire pense à nourrir ses bêtes avant de se nourrir lui-même. Les années n'amélioraient pas la santé d'O' Pherson. Il supportait difficilement les voyages, et il fallait souvent le laisser dans la ville que la ménagerie quittait pour une autre. Il mourut ainsi, loin de sa fille, dans une chambre d'hôtel ee Lyon.

Violane était majeure depuis sept mois. Elle

se sentit toute seule, abandonnée, perdue, et elle signa l'engagement que lui proposait le directeur du « Modern-Cirque », le père Mimosa. Au moins, elle voyagerait avec la troupe, et la solitude lui pèserait moins.

XIII

Le soir même, on devait embarquer tout le matériel du cirque afin de gagner Rouen, et Violane quitta Hercule de bonne heure, pour aller surveiller le repas de ses animaux et leur transport à la gare.

Petit à petit, le ciel se couvrait de gros nuages sales, si bas qu'ils semblaient de grandes loques accrochées aux arbres. Hercule n'avait pas eu le courage de se lever ; il avait regardé Violane s'habiller, avec de jolis mouvements souples ; et il trouvait encore une volupté à rester seul dans le lit saccagé, à enfouir sa tête lourde dans l'oreiller qui avait conservé l'empreinte d'un profil, le parfum d'une peau frissonnante, l'or de quelques cheveux. Il s'aban-

donnait à son bonheur enfin réalisé, et il avait la sensation de vivre en dehors du temps, dans un bienfaisant et total oubli, les nerfs calmés, la chair lasse, pacifié.

Mais la réalité vint le rappeler brutalement au sentiment des contingences. Depuis quelques minutes, il entendait à l'étage supérieur des pas lourds trôler dans des savates claquantes, des bruits de vaisselle, une toux grasse. Enfin, une main impatiente vint toquer à sa porte, l'avertir, en lui demandant s'il n'était pas malade, que : « Le déjeuner de monsieur le duc était servi. » Anna, la vieille femme qui depuis toujours assurait la cuisine et le ménage d'Hercule, s'étonnait que son maître, d'habitude si matinal, ne fût pas encore debout.

Hercule se leva, et quand il se fut inondé d'eau froide et habillé, il descendit, s'assit devant la table mise par la commère curieuse. Maintenant, il fallait décider et agir. Certes, ses résolutions étaient prises, et il n'éprouvait nulle envie de les transgresser ; il avait convenu avec Violane qu'il la laisserait partir le soir, et qu'il la rejoindrait à Rouen, dans un jour ou deux, temps nécessaire pour mettre ses

affaires en ordre. Il devait donc prendre congé de son parrain, lui annoncer sa détermination. Et il éprouvait une certaine peur de cette démarche auprès du vieillard malade, autoritaire et ombrageux.

Puis, ce n'est jamais sans une certaine mélancolie que l'on quitte les lieux où l'on a toujours vécu ; même si l'on y a souffert, on les chérit, et quand on les abandonne, c'est un déchirement. L'enfance et la vie d'Hercule s'étaient écoulées dans cette maison ; sa mère était morte dans ce fauteuil. Mais aussi, dans la suite, quel abandon et quelle détresse de mausolée avaient laissé tomber sur ses épaules ces murailles familières ! Combien de fois, dans l'une ou l'autre de ces pièces, il avait versé des larmes, non plus des larmes faciles d'enfant, mais des larmes d'homme, qui ont l'épouvante d'une certitude. S'il le voulait, il pouvait répudier son bonheur et finir ses jours dans la maison ancestrale. Il vieillirait, comme tous ceux qu'il voyait vieillir autour de lui, fidèle au passé. Mais sa jeunesse se révoltait, une voix toute-puissante lui criait : « Le passé n'est que cendre et ne vaut pas le sacrifice de ta vie. En avant ! »

Épouser Violane et habiter Verniers avec elle ? Il y avait songé, mais ses rentes trop maigres ne lui auraient permis qu'une existence de misère. Et puis, il aurait eu contre lui l'hostilité assassine d'une petite ville, la malédiction journalière de tous ceux du parti, qui ne lui eussent jamais pardonné sa mésalliance. Il eût fallu vivre dans le mépris, dans l'isolement, et les grandes passions ont besoin de cadres larges et de décors changeants. Puis Violane était liée au Cirque Moderne par un traité, qu'elle ne pouvait rompre sans payer un dédit assez fort.

Son déjeuner achevé, il sortit pour se rendre chez M. de Dozulé ; le ciel entier était maintenant d'un gris pâle. La chaleur tombée, il soufflait une aigre bise qui rabattait la poussière dans les yeux. Hercule pressa le pas, le buste penché, frissonnant. Il trouva son parrain étendu sur la chaise longue qu'il ne quittait plus guère, car son entérite faisait des progrès journaliers. Le visage du vieillard s'était amaigri, creusé aux joues et fripé sur le menton ; les yeux affaiblis se dérobaient à chaque instant sous des paupières lourdes,

cernées d'un bistre jaunâtre. Il tendit à Hercule une main sans force, et au bonjour interrogatif de son filleul, il répondit, en désignant un grand crucifix appendu à la muraille :

— Mal. Je vais bientôt paraître devant Celui-là.

La chambre était meublée, avec une pauvreté ascétique, d'un grand lit de bois sans courtines, de quelques chaises, d'une table. Les murs, sans papier, blanchis à la chaux, ne supportaient, outre le crucifix, que quelques vieux papiers jaunis, couverts d'écritures démodées, et des parchemins aux onciales mi-effacées. Les persiennes étaient tirées, et comme le jour était sans soleil, il régnait dans cette pièce une obscurité froide de cathédrale ou de prison. Hercule se sentait pris de gêne devant ce vieillard qui attendait, dans ce majestueux décor, la mort avec une si hautaine tranquillité. Il n'osait plus, maintenant, prononcer les paroles préparées depuis longtemps.

Il lui semblait qu'elles allaient insulter tout ce qu'il avait devant les yeux, et son abandon lui apparaissait comme une trahison. A tout instant, il se disait : « Il faut que je parle »,

et les mots lui restaient au bord des lèvres.

— Mon pauvre enfant, dit enfin le marquis après quelques minutes de conversation indifférente, il était sans doute écrit que je partirais sans avoir réalisé mon vœu intime. J'aurais voulu te voir marié, pour que ton nom ne s'éteignît pas comme le mien.

Il releva sa main desséchée, péniblement, et la laissa retomber avec découragement, comme si elle eût pesé un poids trop lourd à ses forces épuisées :

— Oui, j'aurais voulu, mais comment? Il n'y avait ici qu'une jeune fille dont la noblesse valût la tienne. Elle est morte.

Et il ajouta, avec la voix profonde et définitive de ceux qui pressentent déjà les mystères absolus :

— J'aurais voulu... Mais peut-être vaut-il mieux que nous disparaissions tous.

Il y eut un silence pendant lequel on entendit la brise plus violente qui tordait les arbres du jardin, et ces paroles orgueilleuses s'échappèrent presque silencieusement des lèvres exsangues du marquis :

— Nous laisserons un grand souvenir.

Hercule se reprenait peu à peu ; jamais il n'avait perçu avec une aussi grande netteté, le vide de quelques mots et l'incohérence de certains sentiments. Il retrouva toute sa décision.

— Mon parrain, dit-il, en scrutant M. de Dozulé d'un regard curieux, je venais vous apporter une nouvelle. Je vais quitter Verniers.

L'œil fatigué du marquis s'éclaira subitement, comme un tison qui se rallume :

— Et où vas-tu, s'il te plaît ?

Il y avait, dans ces quelques mots, une interrogation à la fois ironique et colère. Pour M. de Dozulé, Hercule était resté un petit garçon obéissant, et il lui déplaisait sans doute qu'il eût pris une initiative sans le consulter. Hercule fut blessé dans son amour-propre ; aussi répondit-il, avec une brièveté un peu sèche :

— A Rouen, d'abord.

Un peu de rose était monté aux pommettes jaunies du marquis ; ses mains posées sur les accoudoirs de la chaise longue tremblaient légèrement.

— A Rouen... A Rouen...

Il répéta le nom plusieurs fois de suite, comme pour s'en bien pénétrer. Puis :

— Fort bien. Et que vas-tu faire, à Rouen?

Hercule raconta sa rencontre avec Violane, leur amour, leurs promesses. M. de Dozulé l'écoutait en humant longuement une prise. Il referma sa tabatière avec un claquement sec des doigts sur le couvercle, y battit quelques secondes une chamade méditative :

— Mon enfant... commença-t-il...

Un éternuement lui coupa la parole. Il continua :

— Mon enfant, cela serait fort bien si tu étais riche et si tu portais un nom quelconque. Mais crois-tu que ce soit bien le fait d'un duc, et d'un Maugulin, de suivre à travers l'Europe les cotillons d'une gueuse, qu'il ne peut même pas entretenir?

Hercule avait pâli. Il répliqua, avec une grande dureté de la voix et du regard :

— Violane n'est pas une gueuse.

— Tarare! reprit M. de Dozulé avec une amertume mauvaise qui étonnait son filleul, je ne disconviens point que cette fille soit une vertu. Elle t'a pourtant cédé bien vite, il me semble.

— Elle m'aimait.

— Amours d'un jour, pauvres amours ; tu t'es passé une fantaisie, soit, et c'est de ton âge. J'avoue au reste que la fillette est agréable. Mais restons-en là, mon ami, et n'exagérons rien.

Hercule faisait de grands efforts pour contenir son irritation. Il était humilié de se voir traité ainsi en petit garçon, et l'amour délie facilement du respect et de l'affection qui le combattent.

— Je venais vous informer de ma décision, mon parrain. Elle est irrévocablement prise, et je dois partir dans quelques jours.

Péniblement, M. de Dozulé se mit debout. Il vint à Hercule, lui imposa les mains aux épaules, et le dominant ainsi de sa haute taille orgueilleusement redressée :

— Écoute, mon petit, — et la voix aigrement ironique tout à l'heure tremblait maintenant d'une émotion puissante, — je te jure ma vie finissante que je vais te dire la vérité. Quand j'avais ton âge, j'habitais ici avec mon père, et j'eus, comme toi, un grand amour.

Il parut accablé un moment, écrasé sous le poids d'un souvenir.

— Oui, un grand amour. Et moi aussi, je

voulais suivre mon amour sur le chemin du bonheur. Un soir, je fis l'aveu à mon père. Il me dit : « Cet amour n'est pas digne de toi, il faut l'oublier ! » J'ai obéi.

Et il ajouta très bas, pour lui seul :

— Non, car je n'ai pas oublié. Vois-tu, je ne puis que te répéter des choses souvent dites, et dans le respect desquelles je t'ai élevé. Ces choses-là valent bien que l'on souffre beaucoup pour elles. Elles méritent tous les sacrifices, et justifient toutes les exigences, parce que ce sont des choses divines.

A ces mots, Hercule répondit simplement, avec respect mais avec fermeté :

— Je ne trouve pas.

M. de Dozulé le considéra avec un étonnement effrayé et douloureux. Et il se laissa choir lourdement dans un fauteuil, les yeux fixés à terre comme pour y contempler les débris pulvérulents de sa dernière Idole, de celle qu'il jugeait inaccessible, en répétant :

— Toi... Toi aussi.

La douleur de M. de Dozulé était si majestueuse, qu'Hercule eut envie de plier les genoux devant elle.

— Écoutez-moi, parrain, dit-il doucement, je vous parle selon ma conscience. Pendant quatre ans, j'ai vécu dans la solitude et j'ai réfléchi. J'ai souffert de cette solitude à en crier, je me disais : « Souffre et tais-toi ; reste fidèle aux souvenirs qui font ta gloire, et puisque tu ne peux pas les continuer, puisque, par la volonté du destin, la race à laquelle tu appartiens et qui a fait ton pays est frappée de déchéance, laisse-là s'éteindre orgueilleusement dans ta souffrance solitaire, sans faillir. » Mais une autre voix parlait en moi, une voix plus forte chaque jour, et qui bientôt a dominé...

Il s'arrêta pour reprendre souffle. M. de Dozulé l'écoutait silencieusement ; de nouvelles rides semblaient se dessiner sur son visage déjà raviné en tous sens, le tour de ses yeux était creusé d'un sillon plus profond, et le bistre s'en assombrissait, tourné au brun noir. Hercule continua :

— Cette autre voix, c'était celle des champs, des arbres, du ciel, de la nature. « Tu es ton propre bourreau, me disait-elle, parce que tu te renfermes dans un orgueil stérile. Entre deux de mes épis, il n'y a de différence que la force

de la sève et le nombre des grains. Le reste est vanité. Ma seule loi est la loi d'Amour. » Si Anne-Marie n'était point morte, parrain, j'aurais fait ma vie avec elle, et je n'aurais point aujourd'hui ces choses à me dire. Mais c'est le destin, sans doute...

M. de Dozulé l'interrompit :

— Non. Il n'y a point d'autre destin que notre volonté. Quand ton père est mort, j'étais à son chevet, et il m'a dit : « Dozulé, je te confie ma femme et l'enfant qu'elle porte. » J'ai veillé sur toi comme si tu étais ma chair, et j'ai essayé de te donner l'âme que j'aurais voulue à mon fils. Vas-tu me laisser partir avec la tristesse de penser que j'ai failli à ma tâche et que je n'ai pas réussi?

Ces paroles étaient impératives. L'émotion qu'Hercule pouvait ressentir de la tristesse du vieillard en fut diminuée. Il se compara, jeune et ardent, fort de l'avenir illimité qu'il portait en lui, au vieil homme moribond qui appartenait déjà au tombeau. Sacrifier ceci à cela lui parut en dehors de toute justice. C'était son bonheur qu'il défendait, contre les pitiés inutiles et les vains attendrissements.

— Je quitterai Verniers demain soir, parrain, dit-il en se levant pour mieux marquer sa résolution définitive.

M. de Dozulé resta un moment silencieux, puis :

— Alors, c'est un adieu ?

Hercule ne répondit pas. Il ajouta :

— C'est bien. Va.

Hercule se retirait, sans mot dire. Ainsi, cet homme qu'il avait toujours respecté et aimé à l'égal d'un père le chassait presque de chez lui, le laissait partir sur des paroles de haine, parce qu'il s'était révolté contre l'injustice de sa vie. Et il avait hésité, il avait mis en balance l'amour de Violane et la douleur du vieillard !

Il allait franchir le seuil de la chambre, quand M. de Dozulé le rappela :

— Hercule !

Hercule s'était arrêté. Ce n'était plus la voix de tout à l'heure, sèche, jalouse, mais une voix cassée, adoucie, humble et résignée.

— Hercule, mon petit, ne t'en va pas comme ça. Ne nous quittons pas sur des paroles de malédiction ; la malédiction est un geste trop pénible, dont je n'ai plus la force...

Il avait voulu se lever mais il retomba, abattu par l'émotion.

— Je n'ai plus la force. Ma vie a été si effrayante de tristesse et de solitude que j'en suis épouvanté. Tu as peut-être raison de préférer ton bonheur à ta fierté. Suis cette femme, puisque tu l'aimes. Si j'avais agi comme toi jadis, je ne demanderais peut-être pas maintenant : « Pourquoi ai-je vécu? »

Bien qu'il parlât très bas, il haletait. Il porta la main à son cœur débile pour en comprimer les battements.

— C'est l'orgueil qui m'a perdu. C'est l'orgueil qui m'a dicté les paroles vaines que je t'ai dites. Oublie-les. Ayant vécu seul, je saurai mourir seul.

Tout un passé s'écroulait définitivement devant le vieil homme qui lui avait sacrifié sa vie. Hercule, oppressé par la majesté écrasante de cette double ruine, eût voulu trouver des paroles douces comme les vieux linges dont on panse les plaies vives, des paroles compatissantes comme l'arome des plantes qui guérissent. Il ne put que dire :

— Je ne pars pas pour toujours, parrain.

Un sourire pâle et impuissant comme un soleil d'hiver illumina le visage du marquis.

— Je sais, mais je serai sans doute parti quand tu seras revenu.

Il attira Hercule dans ses bras, il le baisa tendrement au front.

— Va, mon petit. Je souffre et j'ai besoin de repos.

Sans force pour parler, il lui faisait de la main signe de s'en aller. Hercule sortit sans bruit, se retrouva dans la rue. La grande tristesse qu'il avait maintenant de cette séparation ne devait pas tenir longtemps devant la joie de revoir Violane, et de la vie nouvelle qu'il allait mener. Les joies ont besoin de tristesse pour être grandes ; quand on marche à l'avenir, on laisse toujours quelqu'un derrière soi. Et il faut marcher sans tourner la tête, pour voir au delà et non en deçà...

XIV

Sur le quai de Rouen, Hercule cherchait Violane. Il errait au hasard, inquiet, quand il sentit une main sur son épaule. Il se retourna brusquement, avec un sourire et des paroles joyeuses ; mais il avait devant lui un vieil homme assez pauvrement vêtu, qui lui demanda poliment :

— Vous êtes bien monsieur de Maugulin ?

Étonné, il considérait avec une surprise inquiète cette face bleutée par le rasoir, creusée par les rides, figure anonyme de cabotin que rachetait la tristesse du regard.

— Veuillez donc me suivre, répondit l'inconnu. Mademoiselle Violane m'a chargé de venir au-devant de vous...

Hercule s'inquiétait déjà.

— Elle est malade ?

L'inconnu souriait.

— Souffrante, seulement. Elle a pris froid pendant le trajet de Verniers à Rouen, et le médecin lui a ordonné de ne pas sortir aujourd'hui. Mais rien de grave, rassurez-vous...

Hercule, devant cet être qui venait à lui avec tant de compassion prévenante, craignit de l'avoir accueilli un peu brusquement.

— Je vous demande pardon. Ne seriez-vous pas ?...

— C'est vrai, répondit le vieil homme. Je vous connais et vous m'ignorez ; je me présente : Auguste.

Et comme Hercule semblait s'étonner de ce prénom solitaire :

— Auguste. L'Auguste du Cirque.

Il ajouta avec une emphase qui voulait être comique et qui cachait mal d'anciennes fiertés encore vivaces :

— Le magasin à gifles, quoi !

Ces quelques mots avaient précisé les souvenirs d'Hercule. Il reconnaissait maintenant le vieux pitre majestueux et mélancolique, le vieux

pantin à l'échine fatiguée. Ils avaient quitté la gare, et ils cheminaient côte à côte sans parler. Tout à coup, l'Auguste rompit le silence par une question :

— Alors, vous vous aimez bien, tous les deux?

Hercule, un peu étonné, répondit franchement :

— Mais oui.

Tout à coup familier, le grimacier avait passé son bras sous celui d'Hercule.

— Ça vous étonne, hein? Vous devez penser : « Qu'est-ce que ça peut bien lui foutre, à ce Jocrisse? » Au fond, vous avez raison. Je voulais simplement dire que si vous avez jamais besoin de Jean-Paul Oscamp, vous pouvez compter sur lui...

Hercule sentait trembler le bras appuyé au sien. Les yeux de son compagnon étaient devenus brillants, en même temps qu'un rouge trop vif plaquait ses pommettes saillantes.

— Il vaut mieux, reprit-il que je vous le dise tout de suite... Vous finirez toujours par le savoir : autant vous l'apprendre moi-même. Maintenant je suis un rebut, une ganache, mon

compte est bon, je veux croire qu'on ne lambinera pas sur le règlement ; il y a assez longtemps que j'espère. Mais je n'ai pas toujours été le rigolo d'occasion que vous voyez maintenant. Non ; ne croyez pas ça...

Il s'interrompit, mâchant ses mots, bredouillant des phrases molles, anéanti. Il aspira une gorgée d'air, pesa encore davantage au bras d'Hercule, et il continua plus vite :

— Vous avez entendu parler des Oscamp ? Non, vous êtes trop jeune. Je peux dire pourtant qu'on a été célèbres, elle et moi. Elle, c'était ma femme, Catherine. Nous exécutions ensemble un tour qu'on n'a jamais refait depuis. Elle partait d'une hauteur de dix mètres, et je la recevais sur mes épaules... On avait trimé trois ans avant de le réussir, ce tour-là, et pour un tour, je peux dire que c'était un tour. Pendant six berges, ça a bien été. Puis un soir, à Marseille...

La gorge serrée, il avala péniblement sa salive.

— Oui, un soir à Marseille... Une belle ville pourtant, et un bon public. Mais les forains monsieur, on se figure trop facilement que c'est

maquereau et compagnie : deux mots sur une carte, avec la promesse de quelques louis. Et Catherine en avait reçu des propositions, toujours du même! Je m'étais tu, rapport aux histoires qui auraient pu ennuyer le patron ; pourtant, après renseignement, je connaissais le type. Un gros banquier, pas un Français, une manière de rasta, avec un nom en « Poulos ». Tous les soirs, il était dans une loge à droite, et regardait Catherine avec son sale sourire baveux et confiant, qui me coupait les moelles de jalousie. Car faut vous dire que j'étais jaloux de ma femme, comme un tigre. Et, à la longue, ça m'énervait tellement, tellement, que je perdais ma force et mon sang-froid. Elle aussi, la pauvre gosse, elle était toute chose de me voir comme ça. On rigolait ensemble quand on lisait les poulets du type, ou plutôt on essayait...

La sueur perlait à son front, barré d'une ride perpendiculaire. Il l'essuya avec sa manche.

— Comment donc qu'on appelle ça?... Ah! oui, une obsession. Au bout de dix jours, j'étais fou ; Catherine craignait un malheur, car on restait encore une semaine. Tous les soirs, il était là dans la loge, avec l'air

de dire : « Patience, j'attendrai autant qu'il faudra. » L'assassin! C'est lui qui me l'a tuée!

Il porta les deux mains à ses yeux et les en éloigna aussitôt, brutalement, comme pour écarter une vision atroce.

— Croyez-vous au mauvais œil, monsieur? Je ne suis pas superstitieux, mais depuis l'accident, j'y crois. Ce fut un jeudi, et le quinze juin. Avec ça une sacrée chaleur d'orage; Catherine était toute nerveuse, une étincelle au bout de chaque doigt, et moi, j'avais la sensation d'être en caoutchouc. Toujours à la même place, dans la même loge, il souriait à ma femme de son même sourire. Ah! j'eus envie de tout escalader pour lui crier : « Maintenant, on va s'expliquer, d'homme à homme. » Mais quoi? le public, c'est le public. On n'a pas le droit de l'engueuler. On n'a pas non plus le droit de flancher devant lui; ce serait lâche. Ce soir-là, je sentais bien que nous n'étions pas dans notre assiette. Il y a des moments comme ça, où la mort vient et où il faut aller au-devant. Tout en haut, Catherine attendait et je vis en levant la tête qu'elle le regardait, lui, en sou-

riant. Plus tard seulement, je compris que ce devait être de la colère, ou du dédain ; mais sur le moment, ma tête chavira, et, avant même d'avoir pris mon aplomb ni même ma distance, je hurlai : « Go ». Je fléchis en la recevant, elle perdit l'équilibre, je ne pus pas la rattraper et elle s'abattit sur la piste, sans un cri. On l'emporta, on appela un médecin... Ah ! pourquoi faire ?

Les passants regardaient avec étonnement ce vieil homme qui, maintenant, pleurait doucement.

— Elle, c'était toute ma vie, tout mon amour. On avait travaillé ensemble, et risquer tous les jours sa peau en commun, ça crée un lien bougrement solide. J'en suis resté des mois idiot, sans rien faire, ni rien dire. Les camarades me raisonnaient : « Tu devrais t'y remettre, tu te rouilles. » Quoi ? Sans elle ? Avec les mêmes appareils ? Les choses n'ont pas de pitié, je sentais bien que je pourrais plus... Mais il faut vivre : l'argent, je l'avais dépensé dans l'enterrement, dans la concession, dans toutes ces histoires... Comme équilibriste, j'étais fichu. Macache ! et puis, il m'aurait semblé com-

mettre une mauvaise action. Alors, j'ai tâté de tous les métiers; vous voyez où j'en suis aujourd'hui.

Ils marchèrent sans mot dire. Hercule savait que les paroles irritent les grandes douleurs, sans les calmer.

— Si je vous ai raconté tout ça, reprit Oscamp au bout de quelques minutes, avec un reste de fierté moribonde, c'était pour vous montrer que je n'ai pas toujours été ce que je suis maintenant. La douleur, ça mûrit, ça fait comprendre les choses. Je ne dis pas que je vaille mieux qu'un autre, mais si des fois vous avez besoin d'un confident, même d'un conseil... Les grandes joies, c'est comme les désespoirs : on aime à en parler... Et puis, on ne sait jamais... c'est si vache, la vie...

Hercule fut profondément touché de cette amitié humble, de ce dévouement qui s'offrait en s'excusant. Il serra la vieille main qui répondit chaleureusement à sa pression, et chercha un compliment pour adoucir la vieille vanité cabotine, le pauvre orgueil si profondément meurtri :

— Vous êtes un grand violoniste, Oscamp.

Oscamp fut transfiguré par la louange. Ses yeux brillèrent d'extase et sa bouche sourit de ravissement.

— Vous trouvez? dit-il. Pourtant, on ne m'a jamais montré, ça m'est venu d'instinct. Mais c'est surtout depuis mon malheur que j'ai senti ça. Un violon, c'est plus qu'un outil en bois avec des cordes dessus, c'est une consolation... Des fois, voyez-vous, j'avais le cœur si plein, si las, que je croyais tomber, à bout de forces comme les vieux chevaux qui flanchent dans les brancards parce qu'ils n'en peuvent plus. Alors, je prenais mon archet, et c'était lui qui pleurait pour moi. Tous les sanglots qui me pesaient sur la poitrine à la broyer s'en allaient en musique...

Ses doigts frémissaient, crispés sur l'archet imaginaire.

— Des fois, voyez-vous, quand je fais la parade, ou mon numéro dans la partie des clowns, j'ai pas toujours envie de rigoler. Parce que le public, la piste, ça me rappelle malgré moi l'accident, la mort de Catherine. C'est dur, ces moments-là, tellement dur que je manque de courage. Ce que je dois jouer,

n'est-ce pas, c'est des airs de bastringue, n'importe quoi, mais va te faire fiche : la douleur est plus forte. Alors, pendant une minute ou deux, je la laisse gueuler...

Il se tut, écoutant sans doute chanter dans sa mémoire quelques-unes des mélodies improvisées pour apaiser son cœur.

— Le public est étonné, ça jette un froid, d'abord. Il n'est pas venu pour ça. Mais je me reprends assez vite. Je suis honnête : il ne faut pas voler le pain qu'on mange. Et je leur en donne, des *Tonkinoises*, des *P'tites Bretonnes*, des *Viens Poupoule*. Faut croire que je les amuse tout de même, puisqu'ils se tordent...

Et il ajouta, entre ses dents, avec une mélancolie désabusée :

— Ah! foutu rigolo que je suis!

La rue qu'ils suivaient depuis quelque temps aboutissait à une grande place plantée d'arbres. La tente du cirque s'étendait au milieu avec, sur les côtés, le village volant des roulottes. Oscamp désigna à Hercule une voiture spacieuse et propre, et il s'effaça sans arrière-pensée malicieuse, avec un sourire où il y avait un respect attendri et mélancolique pour ce

grand mystère amoureux dont il était la victime résignée.

— C'est là.

Hercule gravit l'échelle volante, poussant la porte aux vitres dépolies ombrées de rideaux blancs. Et il fut dans une sorte d'antichambre minuscule meublée d'une chaise et d'une petite armoire. Des photographies étaient accrochées sur les parois vernissées. Elles représentaient toutes le même homme, à la figure énergique, rase, aux yeux enfoncés et durs.

« Son père », pensa Hercule ; et il regarda, envahi par une curiosité inquiète. Mais le forain n'avait rien de ridicule dans sa mise, ni d'équivoque dans son attitude. Tel il lui était déjà apparu dans les récits de Violane. Il avait dompté les fauves ; il eût pu dompter les hommes.

Un souffle égal de sommeil paisible parvenait jusqu'à lui ; il écarta une portière, se trouva dans la seconde pièce. Plus grande, elle occupait le reste de la maringotte, propre et calme dans le jour éclatant de ses deux fenêtres. Tout auprès se trouvait le lit, un grand lit de noyer à courtine rouge, et sur la blancheur laiteuse

de l'oreiller, la tête blonde abandonnée dans le repos. Une bouteille pharmaceutique mi-vide posée sur une petite table à côté du lit, avait sans doute assoupi la fièvre de l'impatience et le désir de la réunion. Hercule s'approcha sur la pointe des pieds et réprima l'envie de mettre un baiser sur ce front lisse et un peu moite, serti dans l'or cuivré des cheveux épars comme l'ivoire d'une statue chryséléphantine.

Elle lui apparaissait ainsi toute menue, toute frêle, et pour la première fois, il éprouvait un sentiment très doux. Cette femme avait besoin de sa protection et de sa force, de sa sollicitude de tous les instants. L'amour, c'est surtout une adoption. Chez tous les hommes, la nature a semé de la bonté, et c'est l'amour qui la fait germer, puis éclore ; sans lui, elle s'atrophie et meurt.

Violane soupira dans son sommeil, s'étira, tendit faiblement les bras comme pour appeler quelqu'un. Ses paupières lentement soulevées découvrirent l'aventurine de ses yeux, et elle l'accueillit comme si elle venait de le quitter, car la fidélité de son souvenir avait suppléé à leur séparation.

— Je rêvais de toi, m'ami.

Assis tout près du lit, il reposait sa tête sur le même oreiller; à respirer l'odeur moite et ambrée du corps souple, il se sentait la gorge sèche, les tempes chaudes, un peu gris. Et il pensait qu'il n'avait jamais goûté un bonheur aussi calme, ni aussi parfait, et qu'il eût été très bon de s'endormir ainsi, l'un près de l'autre, pour un sommeil qui aurait entretenu à jamais la même vision impérissable. Il se sentait vraiment délié de tout lien et de toute contrainte, parvenu à un de ces moments suprêmes où, par l'intensité de son bonheur, l'homme s'élève au-dessus de lui-même, au-dessus du monde, divinisé.

Car, poussées à leur paroxysme, la joie et la douleur aboutissent au même désir.

XV

Hercule devait attendre Violane à la sortie du cirque : vers les cinq heures, car, en ce jour dominical, il y avait matinée. Ils voulaient prendre le bateau et dîner à l'île de la Bouille. Ils aimaient promener leur amour naissant dans des paysages nouveaux et harmonieux, comme on aime enfermer un bijou rare dans un bel écrin ; et ces bords séquaniens, si calmes et si doux avec leurs peupliers primitifs et leurs saules argentés, offraient à leur tendresse profonde un cadre complémentaire qui les ravissait.

Aussitôt son numéro fini et ses fauves rentrés dans leurs cages, Violane s'échappa. Elle courut à Hercule, qui ne la vit pas venir et,

toute souriante, les lèvres fleuries d'un baiser, elle passa son bras sous le sien. Mais son ami avait une figure si soucieuse et si triste qu'elle lui demanda aussitôt :

— Qu'as-tu ?

Hercule, sans répondre, tira de sa poche un télégramme froissé et le lui tendit. Elle lut des mots que tout d'abord elle ne comprit pas bien : « Gazet en fuite. Dozulé. » Elle tourna le télégramme en tous sens, déchiffra la suscription « Maugulin. En gare, Rouen ». Elle le rendit enfin à Hercule, avec une muette interrogation du regard.

— Mon pauvre petit, dit-il avec une voix dont la désespérance la fit frissonner, ce Gazet avait en dépôt les quelques titres qui constituaient toute ma fortune. C'était un notaire, le notaire de mon père, de mon tuteur, de tout le monde à Verniers... Parti avec tout, paraît-il... Je suis ruiné avec plusieurs autres... Ruiné.

Il prononçait ces paroles sans exaltation, sans colère, avec la lassitude de l'homme qui n'a plus de forces pour lutter contre le sort, avec un regard vague devant lui comme s'il eût aperçu là-bas l'image de son désastre.

— Eh bien, reprit Violane, après quelques minutes de silence et en pesant plus tendrement à son bras. Est-ce que nous nous en aimerons moins ?

Il la regarda sans répondre, elle vit qu'il avait les yeux pleins de larmes. Alors, instinctive comme toutes les femmes, et affolée par la tristesse du bien-aimé, elle entreprit de le consoler pour dissiper l'épouvante qui commençait à l'envahir, elle aussi. Le silence l'affolait. Elle finit par lui dire :

— Je t'en supplie... Parle-moi... Dis-moi quelque chose.

Hercule avait une voix brisée, une voix lasse, moribonde.

— Ce sont des choses trop pénibles, trop dures, je n'avais pas le courage de les dire... Je n'osais même pas les penser... Mais tu as raison. Mon pauvre amour, il va falloir nous quitter.

La réponse arriva avec la promptitude précise d'une balle.

— Jamais !

Hercule eut un pauvre sourire où une joie ultime affleurait encore :

— Oui... Nous disons : « Jamais ! » la vie dit : « Tout de suite... » Aujourd'hui ou demain, va, ce sera la même chose.

Il sentait à travers l'étoffe de son veston les doigts convulsivement serrés de Violane lui meurtrir le bras ; et elle répétait tout bas, entre ses dents mordues, comme une litanie de désespoir :

— C'est impossible... C'est impossible...

— Il n'y a d'impossible, continuait Hercule, que le bonheur et que la joie. Nous sommes punis d'avoir osé y croire. Tout de même, s'il y a un Dieu, il se venge cruellement des minutes heureuses que nous parvenons à lui arracher...

Violane paraissait se ressaisir. Le désespoir de son ami avait passé sur elle comme une trombe et l'avait surprise ; maintenant sa volonté reprenait le dessus, et luttait.

— Mais enfin, lui demanda-t-elle, d'une voix plus calme, ramenée à son diapason ordinaire, pourquoi ta ruine exige-t-elle notre séparation ?

Ils étaient arrivés à une sorte de petit square presque désert. Ils entrèrent et s'assirent sur un banc.

— Grâce au peu d'argent que je possédais — Hercule parlait très bas, très lentement, comme de choses déjà lointaines qui disparaissent à mesure que le souvenir les évoque — je pouvais te suivre dans ta vie nomade, et être partout avec toi... Maintenant, il va falloir que j'exerce un métier quelconque pour vivre, maigrement sans doute, et sans espoir de voyager à ma guise...

— Je resterai avec toi.

Alors il dut lutter contre le dévouement de cette femme qui voulait quitter un métier aimé, une vie facile, pour partager sa misère. Lutte douloureuse, lutte terrible où il faut lutter contre soi-même et se mutiler sans pitié. Violane ne voulait pas se rendre ; elle finit par lui dire, humblement, et sur un ton de prière, consciente de ce qu'elle proposait à la fierté d'Hercule :

— Reste avec moi quand même... Nous vivrons toujours, va...

Hercule l'interrompit avec une dureté encore inconnue :

— Tais-toi.

Mais Violane se révoltait :

— Ce n'est pas juste... Ce n'est pas possible... Nous nous aimons, nous ne pouvons pas vivre l'un sans l'autre. Cette chose-là ne peut pas nous séparer...

Le buste redressé, la poitrine gonflée, ses yeux violets foncés jusqu'à un noir bleuté, elle était belle comme la Révolte, violente et terrible.

— Je t'en prie, implora Hercule, ne m'enlève pas mon dernier courage.

Elle continuait :

— Le courage n'est pas dans la séparation, dans notre assassinat. Ça, c'est la lâcheté. Il faut chercher, il faut trouver... n'importe quoi... n'importe quoi...

Et, trahie par les nerfs qui l'abandonnèrent subitement, elle jeta dans un sanglot terrible qui émut la curiosité badaude des rares passants :

— Mon Dieu ! Mais que veux-tu donc que je devienne, sans toi ?

Hercule l'avait prise dans ses bras, et il la berçait, il tentait de l'assoupir par des mots sans suite, comme un pauvre petit enfant qui souffre. Elle lui demandait, au milieu de cris hoquetés :

— Au nom de quoi !... Au nom de quoi veux-tu me quitter ?...

Alors, tout en lui prodiguant des paroles douces, des mots désunis, il se posa la même question. L'adversité présente, la mauvaise chance qui lui brisait le cœur, il pouvait la vaincre par un consentement facile. Quelle était donc la voix qui grondait en lui pour crier à l'impossible et au déshonneur ? Bâtis avec du sang, des larmes et du désespoir, les préjugés ont la solidité du roc, et ce qu'il peut y avoir de hardi dans les tentatives humaines vient se briser contre eux. On ne se libère jamais du passé, il retient encore par des liens solides ceux qui croient l'avoir définitivement réduit. Hercule avait rompu avec lui pour suivre son amour sur le chemin du monde ; mais au premier obstacle il sentait quelque chose qui le retenait en arrière. L'honneur, ancestral fauteur des crimes, vieil allié des hontes et des trahisons, lui commandait : « Tu ne dois point accepter d'argent de cette femme. » Et, sans révolte, sans controverse, il obéissait passivement.

S'il avait eu de l'argent, il lui en aurait donné,

et elle n'aurait point été déshonorée à ses yeux. Entre eux deux, l'argent ne pouvait jamais être qu'un moyen. Ils avaient besoin d'être ensemble et de ne pas se quitter ; un peu de métal leur permettait de résoudre le problème ; qu'importait donc sa provenance ? Mais le monde a pris l'imbécillité pour loi et l'exception pour principe. L'amour, assez puissant pour se justifier lui-même dans tous ses actes, lui a sans doute paru trop grand, trop pur, et il a travaillé contre lui avec les ressources de son envie sournoise. Deux amants, deux êtres qui s'aiment par-delà l'étreinte, devraient être affranchis de toute contrainte et libres d'allures. Hélas ! tant d'embûches sont tendues qu'ils finissent par y tomber. Ils sont leurs propres bourreaux, et répètent ce que répétait Hercule à Violane, doucement, mais avec obstination :

— Ce n'est pas possible, ma chérie, pas possible...

Tout à coup, une voix rude, corrodée par les alcools, les arracha à l'espèce d'engourdissement douloureux où ils tombaient :

— Faudrait voir, les amoureux, à me laisser fermer mon square...

Ils avaient devant eux un bonhomme en livrée verte, trogne rouge et poil blanc. Une avantageuse ferblanterie brinqueballait sur sa poitrine, étayée de cordons diversement nuancés ; il gouaillait, non sans bienveillance :

— Pardon si je vous dérange. Mais la consigne est formelle. A six heures et demie, je boucle tout et je rentre chez moi... Des fois, j'aurais pu vous laisser et vous ouvrir demain matin...

Il s'arrêta, surpris et vexé sans doute que sa verve ironique n'amenât aucun sourire chez ceux qu'il interpellait. Mais il venait de voir leurs yeux brouillés de larmes, leurs traits crispés, et il s'arrêtait aussitôt, brave homme.

— De quoi... On se fait la mine... On a bobo au cœur... Faut pas, mes enfants, faut pas... Broutons l'herbe quand elle est verte. Tout s'arrange, voyez-vous, c'est moi qui le dis. Seulement, faut y mettre du sien.

Ils s'étaient levés, ils s'en allaient. Et derrière eux, le vieil homme continuait à monologuer :

— Faut pas, mes enfants, faut pas. Ah ! bon Dieu ! Si j'avais encore votre âge, je ne lam-

binerais pas à me manger les yeux avec des chagrins...

L'heure de la représentation approchait, ils durent dîner en hâte. Ils s'assirent à une table chez un traiteur et commandèrent des plats auxquels ils ne touchèrent pas. La douleur désœuvre! Manger, ou tout au moins faire semblant, c'était occuper une heure dont la brièveté les épouvantait ; ils parlaient peu, inquiets de ce qu'ils avaient à se dire. Mais leurs yeux ne se quittaient pas, et leurs mains se joignaient sous la table.

Ils se trouvaient dans une salle un peu sombre. Le soir tombait, et on n'avait pas encore allumé les lampes. L'obscurité se glissait entre eux, sournoisement, et bien qu'ils fussent tout proches, serrés l'un contre l'autre, il leur sembla que ce crépuscule mettait entre eux une séparation formidable, éternelle. Ils croyaient avoir touché le fond de la douleur, leur blessure leur semblait si mauvaise que rien ne put y ajouter. Et pourtant, ils se sentirent envahis par une sensation si pénétrante, si insupportable de désespoir abandonné, qu'ils frissonnèrent de détresse. Véritablement la vie

voulait leur inspirer un sacrifice au-dessus d'elle-même, l'impossibilité de leur séparation se précisa à leurs yeux avec une netteté définitive. Toute la volonté, toute l'énergie d'Hercule étaient envahies et mangées peu à peu par l'ombre, comme la pauvre salle où ils se trouvaient. N'importe quoi, la mort ou même le crime, mais pas ça...

Le malheur les engloutissait comme la nuit. Contre la nuit, il y a le recours pitoyable des lampes. Ils n'avaient qu'à gagner la rue, toute proche, lumineuse et bruyante, ils seraient délivrés de l'ombre obsédante. Rien ne les délivrerait donc de leur malheur ?

Et quand ils échangèrent un baiser en se donnant rendez-vous pour le soir même, un baiser si profond qu'il leur laissa aux lèvres un goût fade de sang, ils étaient décidés à ne pas se quitter dans la vie, malgré tout...

XVI

Violane arriva toute souriante au rendez-vous !

— J'ai trouvé ! (Elle triomphait.) J'ai trouvé le moyen de ne pas nous séparer.

Sur sa figure tirée et pâlie par le chagrin l'espérance se levait comme un soleil de printemps.

— Écoute-moi jusqu'au bout sans m'interrompre. Tu feras les objections après... Voilà... C'est bête de ne pas y avoir pensé plus tôt. Tu as vu, dans l'écurie du cirque, deux beaux chevaux de pur sang, un gris et un noir. Sûrement, tu les as remarqués. Ils sont mis en haute école, et le patron les présentait jusqu'ici. Mais il se fait vieux, il est perclus de rhumatismes, il

ne peut plus guère monter. Depuis longtemps, il cherche un écuyer. Je lui ai parlé de toi ce soir. Il accepte... C'est-à-dire qu'il veut bien essayer...

Il la regarda sans répondre. Elle lut dans ses yeux qu'il consentait ; en même temps, elle comprit qu'il lui sacrifiait quelque chose de supérieur à son entendement. Et elle le remercia avec une tendresse dont l'humilité passionnée le récompensa.

— Mon chéri... mon pauvre chéri... Attends-moi une minute, je vais fixer le rendez-vous pour demain et je reviens.

Hercule resta seul. Ainsi, le sort en était jeté, le dernier des ducs de Maugulin finirait saltimbanque, dans la culotte collante et les bottes vernies d'un écuyer. Le mot familier de déchéance lui monta aux lèvres et le fit sourire avec un peu d'amertume. Déchu ? Il avait suivi la seule route ouverte : celle du hasard. Elle le menait là comme elle avait mené certains de ses ancêtres à la gloire. Qu'eût-il pu faire dans la vie ? Soldat ? traîner l'écœurante vie de garnison, sans espoir des guerres désormais inutiles. Prêtre ? il n'avait jamais eu la Foi. Les

autres carrières lui avaient été fermées alors qu'il eût pu les suivre. Et il lui sembla voir une ironie cruelle du destin dans ce sort où il le réduisait.

Au cours des siècles, sa race avait paradé sur les champs de bataille et les scènes royales. Orgueilleuse, luxueuse, cruelle et injuste, elle se donnait le spectacle à elle-même, éloignant à coups de fouet, comme une meute, les curieux déguenillés, affamés, qui tâchaient à écarter le drap d'or de l'estrade pour jouir, eux aussi, du spectacle. Las d'être fouaillés, écœurés de ne rien voir, ils avaient un jour envahi l'arène et massacré les mimes. La Révolution avait prêté sa gloire tragique à cette farce tournée au rouge...

Et maintenant, il allait parader aussi, lui Hercule-Jean, dernier duc de sa race. La farce demeurait la même ; il n'y avait que les spectateurs de changés.

— Déchéance, pensa-t-il, tu n'es qu'un mot.

XVII

— Patron, dit Oscamp qui s'était chargé de la présentation, voici le copain...

Assis devant une petite table, le patron inscrivait des chiffres sur un registre. Il leva la tête, regarda Hercule avec curiosité, et répondit par ces simples monosyllabes :

— Ah ! Ah !

Ayant enlevé le lorgnon doré qui lui chevauchait le nez, il cligna ses yeux fatigués et tira la moustache raide qui pendait sur ses lèvres minces, à la chinoise. Fort civil, sans morgue, mais avec juste ce qu'il fallait de laisser-aller pour ne pas tomber dans le commun, il indiqua quelques chaises d'un doigt bagué :

— Je vous en prie, monsieur.

Hercule était gêné ; il eût mieux aimé se trouver en face d'un personnage trivial. M. Mimosa, avec sa correction, son chic équivoque mais soigné d'officier en civil, cette allure dégagée et un peu dansante qu'ont les vieux cavaliers, l'interloquait. Il ne se figurait pas un directeur de cirque ambulant sous ces apparences banales. Il voulut surmonter sa timidité :

— On vous a dit, n'est-ce pas?...

Et il resta coi, un sourire contraint aux lèvres. Cette première rencontre avec la vie le laissait désorienté. M. Mimosa compléta indulgemment la phrase un peu vague :

— On m'a dit que vous sollicitiez dans mon cirque une place d'écuyer...

Ce mot de « solliciter » causa à Hercule une douleur secrète et lancinante qui lui empourpra la face. Il répondit néanmoins :

— Sans doute, monsieur.

M. Mimosa s'était levé, pour se rasseoir aussitôt dans un fauteuil bas. Il tira précautionnément sur les jambes de son pantalon, afin de ne pas les marquer au genou d'un pli disgra-

cieux. Rien qu'à la façon dont il prenait place sur un siège, on devinait que cet homme aimait à parler beaucoup et longtemps.

— Une cigarette ?

Et comme Hercule acceptait :

— Vous fumez? tant mieux. Il faut être fumeur pour être bon cavalier ; c'est une remarque que j'ai faite souvent et jusqu'ici elle ne m'a pas trompé. Bon cavalier vous l'êtes, je n'en doute pas... Seulement...

Il tira plusieurs bouffées sur sa cigarette qu'il consuma de moitié afin de donner par ce silence plus de force à l'adverbe en suspens.

— Seulement, ce qu'il me faut, ce qu'il faut au Cirque Moderne (il prononça les deux mots avec des majuscules) c'est plus qu'un beau cavalier, beaucoup plus... Quelque chose de très rare maintenant, car la science équestre se perd de jour en jour... Elle se perd, monsieur, elle est perdue... Enfin, le mot résume admirablement ma pensée : un écuyer ! Un écuyer !... Je ne sais, monsieur, si vous concevez parfaitement tout ce que synthétise ce seul mot. Pour moi, qui eus l'honneur d'être l'élève du grand Franconi, il représente la

science la plus exacte unie au métier le plus parfait. Il y a autant de différence entre le cavalier et l'écuyer qu'entre, par exemple, l'artisan et l'artiste !

Hercule opinait, surpris par ce verbe prétentieux de magister. M. Mimosa reprit :

— Il devient indispensable que je vous pose une question. Possédez-vous les principes intégraux de la haute école ?

— Mon Dieu, monsieur, répondit Hercule que tant de faconde commençait à énerver, je pense que oui. Il serait sans doute préférable que vous me missiez à l'épreuve. Vous pourriez, ainsi, vous former une opinion exacte de ma capacité.

Mais M. Mimosa ne recourait évidemment qu'en dernier appel aux moyens logiques.

— Certes, et c'est bien ce que j'avais pensé. Auparavant, ne pourriez-vous pas me dire qui vous a instruit dans cette science ?

Hercule ne pouvait mêler le nom de M. de Dozulé à l'aventure.

— Nous sommes entre gens de bonne compagnie, n'est-ce pas ? répondit-il à M. Mimosa. Ne m'en veuillez donc pas si je me

retranche derrière un incognito un peu strict...

Il s'arrêta, très gêné, ému dans sa fierté plus douloureusement qu'il ne pensait pouvoir l'être.

— Un familier, un parent... Son nom ne vous apprendrait pas grand'chose, et il m'en coûterait beaucoup de vous le révéler.

M. Mimosa avait des lettres. Il le prouva avec une satisfaction qui ne manquait pas de cordialité :

— Je sais... Oh! très vaguement, rassurez-vous, sans aucun détail précis. Comme jadis le baron de Sigognac, dans cet immortel *Capitaine Fracasse*...

Il déplaisait étrangement à Hercule qu'on abordât ce sujet, même de façon indirecte. Il interrompit donc son interlocuteur avec un peu de sécheresse :

— C'est cela même, monsieur.

Le directeur tirait de son gousset une montre à boîtier concave, une montre comme celles que nos ancêtres dénommaient « oignons ».

— Voici donc qui est entendu. Je vous attends au cirque dans une heure. Je suis confus de ne pouvoir vous y accompagner tout de

suite, mais quelques lettres pressantes à écrire... Vous m'excusez, n'est-ce pas ?

Hercule sortit. Dehors, il retrouva Oscamp qui l'attendait en faisant les cent pas ; il le mit au courant de l'entrevue. Le vieil acrobate déchu l'encouragea cordialement. Selon lui, l'affaire était faite.

— Un brave homme, au fond, le patron. Avec lui, il y a toujours moyen de s'arranger ; il n'est pas rosse pour deux ronds.

Et comme Hercule s'étonnait de la correction et de la verbosité du barnum :

— Ça, oui, il est à la pose. Pour la moindre affaire il vous sort des boniments de trois quarts d'heure, et ses cérémonies n'en finissent plus. Paraît qu'il a pris ces manières-là dans le temps où il était écuyer du roi...

La coïncidence était bizarre.

— De quel roi ?

— Oh ! d'un roi pour rire, d'un roi à la mie, dans les Balkans. N'empêche qu'il y a fait sa pelote, et avec le pognon qu'il a ramassé là-bas, il a acheté son cirque. Vous n'avez qu'à le mettre sur ce sujet : c'est sans doute chez son monarque qu'il a appris à parler pour ne rien dire...

Et Oscamp ajouta, après avoir haussé ses épaules maigres :

— On a encore un moment devant soi. On va prendre l'apéro, pas ?

XVIII

Les deux pur sang occupaient des stalles plus larges. Ils tendirent leur cou souple vers les arrivants et hennirent simultanément.

— Holà ! Grisaille, holà, Piédouche, ho, mes beaux, tout doux ! Jolis, n'est-ce pas ?

Hercule acquiesçait par politesse.

— Superbes. Il est seulement dommage que celui-ci boive dans son blanc.

M. Mimosa levait au ciel des bras désolés.

— Ah ! sans cela...

Et il déclama, montrant les pieds du cheval :

Balzanes trois,
Cheval de roi...

— Lequel voulez-vous monter ?

— C'est à vous de décider.

— Ils se valent l'un et l'autre.

— Au hasard, alors ?

— Au hasard !

Et appelant un palefrenier qui trôlait non loin, le patron lui commanda :

— Garnissez Piédouche.

L'homme, en apportant la selle et la bride, jeta un coup d'œil oblique à Hercule ; en même temps, Oscamp qui, se trouvait derrière lui, le poussait significativement. Hercule comprit : le cheval devait être ombrageux. Du reste, M. Mimosa le prévenait avec un malin sourire.

— Il est doux comme un agneau. Seulement, méfiez-vous, au montoir.

Le cheval, après avoir longtemps refusé le mors, était enfin prêt. Tenu en main par le palefrenier, il ne bougeait pas, mais son œil mobile dénotait une sournoiserie en éveil. Et, en effet, dès qu'Hercule voulut approcher, il fit un écart et pointa. M. Mimosa, épanoui répétait :

— Il est très doux... Faites attention.

Hercule, un peu nerveux, haussa les épaules : la vieille rosse rétive ne lui en imposait guère. Il fit signe au palefrenier de lâcher le mors, et, s'enlevant sur les poignets, se trouva en selle

avant que le cheval ait pu esquisser une défense. Aussitôt, Piédouche voulut ruer ; mais une main impitoyable lui relevait la tête, et des éperons vigoureusement maniés lui déchiraient les flancs. Edifié sur la patience et l'énergie de son cavalier, il partit au pas, docilement, la queue haute.

M. Mimosa exultait sans enthousiasme.

— Je vous l'avais bien dit : un agneau, un véritable agneau.

Un peu plus loin le palefrenier rigolait avec Oscamp.

— Il est bon avec son agneau, le patron. Si j'avais autant de monacos qu'il l'a foutu de fois par terre !

Dix années durant, M. de Dozulé, ancien écuyer cavalcadour et élève préféré du comte d'Aure, avait initié Hercule aux principes de la haute école. L'élève s'était passionné au point d'égaler le maître. M. Mimosa regardait, vexé, mais respectueux. Hercule venait de faire exécuter à Piédouche les airs de manège, mieux certainement qu'aucun écuyer de cirque. Pourtant, le cheval avait été dressé sans aucune méthode, ou plutôt truqué ; au passage, il envoyait

du mieux possible les antérieurs en avant, mais les postérieurs ne suivaient pas. Quant à sa bouche, elle avait été si longuement torturée par des mains brutales qu'elle avait acquis la résistance du bois. Hercule allait tenter d'aborder les airs relevés quand le patron se déclara satisfait.

— Bien. Parfaitement bien.

L'affaire fut vite conclue à des conditions acceptables. Hercule désormais faisait partie de la troupe.

— Au fond, lui dit Oscamp, vous avez choisi là une bonne partie. Vingt minutes de travail par représentation, à peine. Vos chevaux sont dressés, vous n'aurez guère besoin de les travailler dans la journée ; ce qui nous esquinte nous, c'est l'entraînement. Sans cela, gare aux mauvaises culbutes, et aux sauts qui finissent mal.

Hercule était impatient d'aller rejoindre Violane. Il prenait assez hâtivement congé du vieux clown quand celui-ci le rappela :

— J'oubliais... Il faudra voir parmi les habits pour en trouver un qui soit à votre taille.

Hercule s'étonna :

— Les habits ?

— Mais oui, les habits verts. Vous savez bien, ceux que nous mettons pour la barrière. Vous n'êtes pas encore au courant du métier. A chaque représentation, avant et après votre numéro, vous devez endosser un de ces habits-là, pour venir faire nombre à l'entrée de la piste. Ça économise du personnel. D'ailleurs, c'est la coutume, dans tous les cirques, ambulants ou non.

— Soit, répondit Hercule. Je ferai comme les autres.

Ainsi, il lui faudrait endosser une livrée, comme un laquais. Il devrait sans doute servir de complice aux facéties des clowns, se prêter à leurs exigences cocasses ; son orgueil gronda, prêt à la révolte. Mais quoi ? Un de ses ancêtres, dont il avait toujours entendu parler avec respect, n'avait-il pas intrigué, jadis, pour obtenir un petit emploi dans les pièces que madame de Pompadour faisait représenter sur son théâtre privé, devant le Bien-Aimé ? N'avait-il pas revêtu, pour plaire à la Favorite, la chlamyde du berger ou la souquenille du valet ?

— Ah ! se dit Hercule, rien ne change et j'ai

tort de m'indigner. En quoi serai-je déshonoré pour avoir revêtu le même habit que tous ces braves gens ? J'ai au moins l'excuse du pain à gagner et de l'Idéal à nourrir. Je suis las de traîner après moi ce vain cortège des compromissions et des dérogations.

Violane survenait au même moment.

— A quoi songes-tu donc, lui demanda-t-elle, pour que tu ne m'aies pas entendu venir ?

Il la prit dans ses bras, la serra contre lui comme une sauvegarde et une consolation :

— Je songeais à notre amour. Hors lui, rien n'existe et ne mérite l'attention d'une minute...

XIX

Le personnel du « Modern-Cirque » était nombreux. De temps à autre, M. Mimosa engageait, pour un mois, un homme-serpent ou une famille de contorsionnistes. Cela, c'était aux époques de grandes fêtes, ou lors du passage dans les villes très importantes, pour corser le programme. Mais la troupe ne variait guère, artistes et directeur tenant l'un à l'autre par des liens doubles de bonne amitié et d'intérêt.

Il y avait d'abord la compagnie des clowns, au nombre de cinq, sans compter leur doyen, Oscamp. Deux Italiens, Bambito et Pasquale ; un Hongrois, Caroli ; deux Parisiens, Bébert et Rifflard. Tous semblables, d'ailleurs, malgré leurs origines différentes : petits, trapus et

maigres, le visage rasé, d'une souplesse simiesque entretenue par des exercices perpétuels. Souplesse inquiétante, excédante, qui semblait se communiquer à leur parole rapide et nasillée. Ils ne se quittaient guère, unis par l'affection de leurs vieux compagnonnages. Aux heures oisives, Bébert et Bambito entamaient d'interminables parties de cartes ; Pasquale, Caroli et Rifflard, passionnés de courses, s'occupaient à la lecture des journaux spéciaux, dont ils discutaient les pronostics douteux ; Oscamp, lui, ne les fréquentait guère et vivait à part. S'il se trouvait en leur compagnie, il ne semblait prendre plaisir à quoi que ce fût, et demeurait silencieux éternellement. Parfois, ses lèvres rasées étaient agitées de tressaillements muets, comme s'il se fût dit des choses intimes pour lui seul, tout bas. Son œil noyé et un peu trouble avait pris la fixité qu'ont ceux des oiseaux nocturnes. A de très longs intervalles seulement, la paupière se rabattait sur l'œil ébloui de lumière.

D'ailleurs, il ne dédaignait pas les alcools et s'y adonnait avec une régularité constante. Ses collègues, à cause sans doute de sa raison ra-

vagée par l'idée fixe, l'avaient surnommé « le Hanneton », sobriquet dévolu sans méchanceté aucune ; ils se montraient, au contraire, avec lui, serviables, attentifs et pitoyables. Ils lui épargnaient, dans leurs jeux communs, les taloches trop rudes et les culbutes trop brutales. Puis, son ancien prestige agissait encore sur eux.

Au demeurant, de bons bougres, serviables et sans façon. Tout autres étaient les Regenstein, l'importante et laborieuse famille des Regenstein. Le père, la mère, trois filles, deux fils, toute une lignée bavaroise, patiente, laborieuse, polie, mais d'un protestantisme exigeant qui les éloignait de tous. Dans la plus grande de leurs trois maringottes, ils avaient installé une sorte d'oratoire où ils se réunissaient tous les jours pour la prière en commun, et le dimanche pour les offices. Ils chantaient des cantiques interminables dont l'harmonie s'éparpillait sur tout le campement. Ils vivaient à l'écart, parlant mal le français et le comprenant plus mal encore. Au début de leur engagement, on les avait plaisantés et bernés avec un peu de lourdeur, et M. Mimosa avait dû intervenir. Il

n'admettait point qu'on molestât ces équilibristes remarquables, une des grandes attractions de son cirque. Et dès lors, on les avait laissés en paix pendant leurs réunions pieuses, et durant leur travail appliqué de l'après-midi, travail silencieux coupé seulement de « Hoch » et de « Ya ».

A voir ces solides gretchen aux cheveux filasse et aux yeux faïencés, à poitrine large et à croupe épaisse, ces garçons trapus, empâtés par la bière et les choucroutes, on n'aurait jamais cru qu'ils pussent ainsi se métamorphoser, le soir, en êtres aériens, légers, échafaudés en pyramides incroyables, en colonnades effarantes. Aux lumières, toute leur adipeuse rusticité semblait fondre. Ils s'élançaient miraculeusement dans la soie noire et le satin rouge de leur accoutrement.

Ils semblaient tous avoir le même âge, le père et les fils, la mère et les filles. « Ils ne faisaient ni vieux, ni jeune », comme disait Oscamp. « Ces Alboches-là, ça ne naît et ça ne meurt jamais. »

Une autre famille aussi, les Apollon, mais bien différents. M. Apollon, ses deux frères et

sa nièce qui passaient indûment pour ses enfants, s'adonnaient au genre de travail illustré par Léotard. De vivre ainsi toujours dans l'air, de se mouvoir librement entre deux trapèzes, ils conservaient des légèretés, des vivacités d'oiseaux. Toujours gais, ceux-là, toujours en train de chanter les romances du Paris populaire qui était leur patrie. Une vraie alouette et une bien jolie fille que Mireille Apollon, avec sur ses lèvres fraîches le perpétuel épanouissement d'un sourire et d'une roucoulade, avec la grâce équivoque et un peu masculine de son corps adolescent fortifié, mais non déformé par la voltige aérienne. Violane, d'ailleurs, s'en montrait un peu jalouse. La mère Apollon qui n'avait pas pu se mettre à la gymnastique, et qui se contentait de faire mijoter, le long des journées, de succulentes cuisines, surveillait jalousement sa pseudo-fille. Elle n'était pas folle du gymnase aérien, la vieille dame si experte aux mirontons. Elle trouvait la profession dangereuse et fatigante, et puis, pour une femme, ce « n'était pas ça ». Son rêve familier était de marier Mireille avec un commerçant paisible ou un fonctionnaire intègre. Elle consultait souvent les cartes,

leur demandant chaque jour si ce beau rêve se réaliserait bientôt.

Quant aux « Rois du Fil d'Acier », les Curry, c'était un ménage exemplaire et passionné. Levantins tous les deux, la peau ocre et les cheveux bleus, jamais on ne voyait l'homme sans la femme ; ils passaient leur vie aux lèvres et aux bras l'un de l'autre. Quand la femme s'avançait, rapide et légère sur le fil élastique, l'homme la suivait avec le regard attentif d'un prêtre pour une idole. Et c'était la même chose, quand l'homme s'élançait du tremplin nickelé et peluché de bleu.

Tout de suite, Hercule avait senti une grande sympathie chez ces exotiques. Les grandes amours se comprennent et se recherchent. D'ailleurs, ils avaient tous une camaraderie parfaite et cordiale. Chez des gens de professions si différentes, l'ignoble venin de la jalousie ne pouvait pas accomplir son œuvre néfaste. Au contraire, on se serrait les coudes, on s'encourageait mutuellement, on se félicitait avec une joie sincère des succès remportés.

La liaison d'Hercule avec Violane avait été immédiatement admise et respectée. Nul n'avait

cherché à savoir s'ils étaient mariés ou non : la morale ne sévissait pas dans ce milieu d'exception. Les forains eussent sans doute trouvé à redire si Violane s'était donnée pour de l'argent à des amants passagers. Mais elle avait choisi librement, selon son cœur. Leur couple était charmant et digne, puisque tous deux travaillaient pour vivre. Ces braves gens n'en demandaient pas plus.

Toutefois, l'incognito d'Hercule n'était plus complètement intact. On savait un peu de son histoire mystérieuse, mais on taisait ce peu par discrétion ; on traitait Hercule avec des égards discrets auxquels il était sensible. Pour tous, malgré la similitude de sa condition, il restait « Monsieur le Duc », quelque chose comme un héros de roman.

XX

Ce fut une vie paisible, très variée, très remplie, très douce.

Le métier n'était ni ennuyeux, ni dégradant. Hercule s'y habitua très vite. S'il fut un peu gêné, un peu humilié les premières fois qu'il parut en public, sa gêne et son humiliation ne furent pas de longue durée. Petit à petit, il s'habitua à l'enthousiasme de la foule et le goûta. Il chérit l'admiration des yeux fixés sur lui, l'encouragement sonore des bravos. Les premières fois, il eût souhaité s'exhiber devant une salle vide ; maintenant il aimait les affluences compactes, les multitudes certaines. Non seulement, il se sentait en pleine possession de sa force et

de son habileté, mais il goûtait pleinement la joie de les faire admirer.

La barrière, c'était plus pénible. Dépouillé de tout prestige, costumé de vert, il redoutait surtout d'avoir à paraître dans la piste, pour servir de compère aux facéties d'un clown. Mais, là encore, la délicatesse inconsciente de ses camarades sut ménager sa susceptibilité. Jamais un homme-singe ne s'était adressé à lui : les Regenstein eux-mêmes lui laissaient prendre la dernière place au fond du couloir d'accès, à un endroit où on pouvait à peine l'apercevoir. Et puis, s'il avait une minute de découragement ou de révolte, il apercevait toujours au moment opportun les chers yeux d'aventurine fixés sur lui, les yeux éloquents et soumis qui lui disaient : « Nous nous aimons. Qu'importe le reste ! »

En effet, hors cet amour la vie n'avait plus de sens pour lui : chaque jour amenait une communion plus intime, un ravissement plus complet. Aucun geste, aucune parole, aucune pensée qui fût en désaccord avec leur tendresse. Ils avaient des nuits passionnées, des jours laborieux, des rires confiants, et ce bonheur

total leur faisait regretter la fuite rapide du temps. Une angoisse les saisissait parfois, à penser que chaque jour les hâtait imperceptiblement vers le recueillement de la vieillesse. Pourtant, ils envisageaient cette vieillesse sans désespoir, parce qu'elle serait dorée par l'automne d'un souvenir merveilleux. Si l'avenir leur réservait un peu de fatigue, ils s'en reposeraient en songeant qu'ils avaient mené ensemble leur chemin, sans une défaillance, sans un écart, sans une trahison. Car les jeunesses ardentes font les maturités paisibles et les déclins souriants.

XXI

Mais dans ce bonheur radieux, il y avait un point obscur, une jalousie vague, une crainte de tous les instants : les animaux.

Hercule avait toute confiance dans l'habileté, dans l'audacieuse et froide volonté de Violane. Pourtant les cages sombres lui paraissaient menaçantes comme la destinée. Il ne passait jamais sans appréhension devant cette nuit où luisaient des yeux jaunes, où des corps agiles sinuaient avec des souplesses inquiétantes. Et chaque après-midi, implacable, le ramenait là. Car les fauves sont comme les autres artistes du cirque : il faut les maintenir dans un entraînement perpétuel, pour ne pas laisser oublier à leurs mémoires rebelles les exercices.

Quotidiennement, quand on n'était pas en route, Violane faisait travailler les animaux. Et Hercule se tenait là, tout prêt à intervenir, proche des lances et des fourches. On ne sait jamais, et les accidents sont nombreux ; à lui maintenant revenait de droit cette garde angoissante. Il connut des minutes terribles, anxieuses, qui lui broyaient le cœur, lui brisaient les jambes et lui glaçaient les tempes.

Il n'était pas encore familiarisé avec la psychologie animale. Il prenait pour des menaces ou pour des attaques les jeux ou les câlineries des félins. Il frémissait quand il voyait pénétrer dans la grande cage une bête exaltée, la gueule sonore et la queue droite. Quand elle bondissait, il croyait toujours la voir retomber sur les épaules frêles ou sur la nuque fragile. Il se précipitait alors, une arme quelconque aux mains. Violane l'arrêtait avec un tranquille sourire :

— Chut ! ne les agace pas.

Il apprit dans la suite que les animaux vifs et bruyants ne sont pas à craindre. Mais son angoisse ne fit que changer de motif : quelles appréhensions, quelles transes quand il voyait une lionne ou une panthère entrer à pas traî-

nants, s'asseoir dans un coin, s'immobiliser dans le silence ! Là est le vrai danger ; l'animal réfléchit, se prépare à la révolte, guette le moment propice d'inattention, la minute inévitable où il pourra planter ses crocs terribles, imposer sa griffe puissante dans de la chair vive. Hercule frémissait, quand Violane marchait le fouet haut sur le fauve obstiné et rebelle à la voix, dont les paupières lourdes se baissaient sur les yeux dorés ; ainsi, il se dérobait au magnétisme, il rentrait dans la nuit propice et carnassière de la jungle natale. Un instant encore, et, peut-être, les forces inconscientes de la brute auraient vaincu la témérité du regard humain.

Dans ces yeux d'animal, Hercule s'acharnait à vouloir lire. Il s'épuisait à percer les ténèbres de l'instinct et les obscurités de l'inconscient. Et parfois, il se sentait animé d'une pitié vague, d'une compassion surprise. Il y avait souvent, dans ces prunelles, une lassitude désespérée, une nostalgie accablée, quelque chose de plus lamentable et de plus pénétrant qu'une douleur consciente. L'animal, buté dans son silence immobile, s'animait tout à coup sous les horions et la voix impérative. Lourdement, avec une

gaucherie d'estropié, il remuait ses membres agiles, traînait ses pattes pesantes dans la sciure du plancher, comme un vagabond très las traîne ses vieilles chaussures dans la boue fiévreuse des chemins. Et il reprenait ses exercices avec résignation, franchissait les barrières, occupait les sièges avec la torpeur d'un être abruti par le destin, qui a pensé un instant à la révolte, mais pensé à peine, car il n'a même plus la force d'une pensée complète, ni l'audace d'un acte intégral.

Violane, d'ailleurs, semblait comprendre ces tristesses et ces découragements de bête. Elle ne se hâtait point d'employer la violence, ni les coups. Elle leur parlait, elle les flattait et les persuadait par la caresse, avec la pitié naturelle des êtres délicats pour tout ce qui souffre. Comme disent les gens du métier, elle ne travaillait pas ses animaux en férocité, mais en douceur. Hercule lui était reconnaissant de cette mansuétude, mais elle l'inquiétait. Violane méprisait les précautions et la méfiance. Elle s'approchait trop près, quelquefois sans rien dans les mains, à la merci d'une morsure, d'une griffe ou simplement d'une bousculade qui eût

pu la faire tomber. Et un dompteur par terre est un dompteur perdu, car il apparaît aux animaux comme une proie offerte, comme la viande jetée tous les jours à même le plancher.

Hercule redoutait particulièrement deux ours blancs, Nag et Nog, qui lui semblaient résumer la férocité et la sournoiserie. Toujours dociles, toujours alertes, mais toujours inquiétants, avec combien de méchanceté méditative dans leur petit œil rougeâtre en affût perpétuel! Jamais ils ne s'arrêtaient face à Violane, mais si elle avait le malheur de ne pas tourner aussitôt lorsqu'ils opéraient une conversion, ils s'immobilisaient avec une avancée serpentine de leur museau pointu, une tension en avant de leur corps maigre secoué d'une oscillation perpétuelle. Et dès que le regard de la dompteuse se reportait sur eux, ils repartaient plus vite, exagérant le zèle et la bonne volonté, frottant les barreaux de leur fourrure jaunâtre.

Quand ils avaient très chaud, leur gueule qui, fermée, paraissait petite et débonnaire, s'ouvrait d'une façon anormale, prolongeant jusqu'aux oreilles la double rangée des dents acérées qui bordaient une langue mince. Ainsi, ils parais-

saient rire, mais d'un rire mauvais, sarcastique, avec quelque chose d'infernal et d'effarant. De temps à autre, ils levaient une patte, la tendaient dans un geste qui, furieux d'abord comme une menace, avortait dans l'humilité d'une poignée de main.

Peut-être exagéraient-ils leur malice et leur cruauté, comme leur douleur et leur fatigue. Quand un coup de fouet venait cingler leur échine, ils s'aplatissaient presque à terre, comme si la lanière eût brisé dans leur carcasse des os essentiels. Ils se tassaient, rampaient comme des chiens craintifs. Et lorsqu'ils trouvaient qu'on avait fait à leur bonne volonté un appel suffisant, ils ralentissaient l'allure, semblaient engourdis par une fatigue intolérable, tiraient des langues lamentables, soufflaient. Des frissons parcouraient leur pelage épais. Et, finalement, ils s'arrêtaient, se dandinaient, assis, comme pour demander grâce, grotesques, pitoyables, mais toujours en éveil, toujours en révolte, avec les mêmes lueurs méchantes dans leurs yeux rouges.

Ceux-là, Hercule les craignait, mais il détestait Némée, le grand lion ; il éprouvait pour lui

un sentiment bizarre et compliqué, proche de la jalousie. C'était le favori de Violane. Jamais un coup ni une insulte, toujours des caresses et des gâteries, la viande la plus saine, les plus beaux os, soigneusement mis à part pour lui. D'ailleurs, il se montrait envers sa maîtresse d'une docilité parfaite et d'une tendresse extraordinaire. Quand la petite main tiède s'égarait dans la crinière broussailleuse ou sur le dos rugueux, il paraissait rempli d'une joie voluptueuse. Il retroussait ses babines pendantes comme pour un sourire de bonheur; son échine arquée frissonnait. Pendant que Violane était enfermée avec les autres animaux, il s'agitait dans sa cage, inquiet, nerveux, rugissant, et il ne recouvrait sa sérénité joyeuse que son tour enfin venu d'être réuni à la dompteuse.

Violane aimait son lion. Elle l'aimait d'abord pour l'avoir connu tout jeune, sans crinière encore, et pour l'avoir dressé elle-même; ensuite, pour la vanité d'être toute puissante auprès d'un monstre. Hercule n'était point jaloux ouvertement de cette tendresse sans perversité, mais il en éprouvait quelquefois un peu d'agacement. Et Némée, non plus, ne pouvait pas souffrir Hercule.

Il y avait de la haine entre l'homme et la bête, une haine d'instinct. Hercule se rappelait le rugissement colère du lion la première fois qu'il l'avait aperçu, ce rugissement gros de menaces qui semblait dire : « Elle est à moi, je te défends d'y toucher. » La paix ne s'était pas faite entre eux, au contraire. Chaque fois qu'Hercule passait devant la prison de Némée, celui-ci se mettait à grogner sourdement : ses yeux jaunes le fixaient, sa queue battait ses flancs agités, il se ramassait pour un élan gigantesque. Les deux regards se croisaient, se soutenaient dans un défi terrible, semblaient convenir d'une lutte qui les mettrait aux prises, un jour lointain.

En vain Violane avait employé sa séduction et sa puissance pour vaincre cette antipathie réciproque, elle n'était parvenue qu'à l'exaspérer. Ses camarades lui avaient conseillé la prudence, effrayés de la surexcitation de Némée. Elle avait vite suivi leur conseil, non par crainte, mais par pitié.

En effet, elle avait donné une fois ses lèvres à Hercule en présence du lion. Némée était allé se tapir au fond de la cage, sans rugissements. Il avait incliné son mufle énorme avec

un découragement résigné, et la tristesse lui avait prêté une âme. Ecroulé contre la paroi, il semblait frappé à mort, atteint d'une blessure profonde par laquelle sa vie puissante s'écoulait goutte à goutte, envahi par une lassitude qu'il acceptait avec la terreur de ne pas la comprendre. Puis ses yeux s'étaient fixés sur le couple enlacé, arrêtés sur Violane. Et celle-ci avait compris, se sentant coupable devant ce reproche muet.

Il est obscur, le cœur des bêtes : les sentiments les plus humains et les plus profonds y germent parfois merveilleusement. Jusque-là, Violane n'avait cru chez Némée qu'à une docilité passive ; elle s'aperçut tout à coup qu'il y avait en lui quelque chose de plus puissant, et de terrible. La bête l'aimait sans doute avec sa chair de bête, mais la nature, détournant le rut du lion de qui n'était pas sa femelle selon l'espèce, prêtait quelque chose d'humain à ce sentiment instinctif.

XXII

Némée fut malade, très malade.

Depuis quelques jours déjà, Violane remarquait une modification profonde des attitudes, un changement anormal des allures, un enrouement tenace. Le lion semblait faiblir sur les étais musclés de ses jambes; son corps, pourtant amaigri, devenait aussi pesant que le plomb. Et toute la tristesse résignée des bêtes qui souffrent assombrissait ses prunelles dorées. En vain Violane lui apportait de fins morceaux ; Némée flairait la viande saignante, les os moelleux avec une complaisance fatiguée. Puis il se détournait avec lassitude, allait se vautrer dans un coin d'ombre, en essayant un rugissement qui ressemblait à un sanglot.

M. Mimosa fit venir un vétérinaire, le seul de la petite ville où se trouvait alors le cirque. C'était un grand homme maigre qui fleurait l'absinthe. Ayant servi jadis dans plusieurs garnisons comme vétérinaire militaire, il évoquait ce passé avec une grande complaisance. Jamais on ne lui avait proposé semblable client ; aussi agissait-il avec beaucoup de circonspection, insuffisamment rassuré par la solide épaisseur des barreaux. Quant à pénétrer dans la cage ainsi que Violane l'y conviait en lui affirmant l'absence de tout danger, il accueillit cette proposition avec un sourire qui découvrit des gencives brûlées par l'alcool et des dents chevalines. Il posa quelques questions en se dandinant sur les jambes.

— Est-ce que la bête a le nez chaud ?

Et comme Violane répondait affirmativement, il ajouta, sinistre :

— Ah ! Ah !... Et les oreilles ?

— Aussi.

— Ah !... Ah !...

Un long intervalle entre ces exclamations aggravait encore leur pessimisme. Violane s'alarmait :

— C'est grave ?

Mais, du tac au tac, avec une voix maintenant réjouie :

— Nullement. Je dirai même que ces signes n'ont aucune importance. Ainsi, j'ai connu autrefois...

Il s'arrêta, cherchant ce qu'il avait connu autrefois et oublié depuis. D'ailleurs, il n'insista pas longtemps.

— Bon... La voix est-elle changée ?

— Oui. Assourdie, voilée.

Il s'exclama de nouveau sur le mode funèbre, puis devant l'inquiétude de Violane, il revint à la gaieté, en changeant le pied sur lequel il reposait depuis quelques minutes, l'autre jambe repliée comme un échassier...

— Aucune importance. La bête souffre, évidemment...

On tentait de lui extirper un diagnostic. Il eut un grand geste d'impuissance résignée :

— Avec les bêtes, voyez-vous, c'est bougrement difficile. Elles ne disent rien... Il faut deviner...

Il se passa la main sur le front, torturé par une divination pénible :

— Pour moi, ce sont des douleurs... Peut-être aussi une mauvaise circulation du sang...

Humblement, il extrayait de sa poche un flacon capsulé de papier et il le déposait dans un coin sombre, comme quelque chose d'obscène qu'il eût voulu cacher à tout prix.

— Voilà... J'avais apporté ça... C'est un dépuratif. Vous le lui ferez avaler... Et vous verrez...

Il ne précisait pas ce qu'on verrait, n'en sachant rien lui-même. Mais il avait vu tant de choses bizarres dans sa vie qu'il était d'une grande crédulité. Son remède agirait en bien ou en mal, affaire à la nature ; et il ajouta, très vite, en reprenant son aplomb sur les deux jambes comme pour mieux soutenir le choc des récriminations possibles :

— Ça fait cinq francs. Trois francs pour la visite, et deux francs pour la bouteille.

Hercule avait assisté à la consultation. Il reconduisit l'homme de science afin de le guider à travers cette obscurité qui semblait le préoccuper. Quand il revint, il trouva Violane assise à même le plancher de la cage. Elle avait pris sur ses genoux la grosse tête du lion, et elle le

caressait avec douceur, en lui parlant tout bas :

— Némée, mon Némée chéri, tu as bien mal, n'est-ce pas ?

L'animal demeurait immobile. Son flanc puissant était secoué par un souffle court, et une sorte de râle montait avec un peu de bave jusqu'à sa gueule entr'ouverte. Alors Hercule vit que deux larmes, deux larmes pures de douleur véritable, montaient aux yeux de Violane, descendaient jusqu'à la bouche un peu crispée qui absorbait d'un mouvement instinctif leur tiédeur salée : il se sentit atteint au cœur, torturé par une jalousie atroce ; il ne régnait pas seul sur l'esprit de Violane, puisqu'elle pouvait pleurer sur autre chose que lui. Jalousie stupide, jalousie vaine qui lui fit souhaiter ardemment la mort immédiate du fauve agonisant.

Némée avait senti l'approche d'Hercule. Pesamment, avec une peine infinie, il souleva son mufle douloureux et regarda l'ennemi. La colère anima son œil terni, tenta d'enfiévrer un rugissement avorté dans une plainte, mais il retomba, sous le regard fixe de l'homme, avec une lassitude découragée.

Tous semblaient concourir à aggraver, à

envenimer cette jalousie. Les gens du cirque tentaient d'adoucir par leur sympathie le chagrin de Violane. Oscamp s'y employait avec le ton paternel de sa vieillesse précoce.

— Tu as de la peine, ma petite. C'est pas moi que ça fera rigoler, bien sûr. Une bête comme celle-là, si bonne avec toi, et si épatante pour le public! Et puis, il n'y a pas que ça, vois-tu, toutes les bêtes, on s'y attache comme à des gens, des fois plus. C'est comme mon caniche Misère : j'ai chialé pour de bon quand cette garce de voiture me l'a coupé en deux. Et pas proprement, encore, il y avait du sang et des tripes à dix mètres. Pourtant, c'était pas un animal de luxe, celui-là. Il avait oublié d'être beau en naissant. Tu te souviens comme il était moche, et toujours crotté et plein de puces. Quand même : il avait une façon de me regarder qui me remuait là, au fond du ventre.

Les Regenstein eux-mêmes se départaient de leur mutisme et de leurs exercices religieux.

— Pauvre chère matemoiselle Fiolane! C'est pien tommage — ach, pien tommage — articulait pesamment le gros Allemand suivi de

toute sa famille, aux mines rougeaudes sincèrement contrites.

M. Mimosa exagérait. L'intérêt affectueux qu'il portait à Violane se doublait chez lui du sentiment très vif de ses intérêts directoriaux. Aucun des lieux communs sur l'intelligence et la fidélité des bêtes ne lui échappait, et il les ressassait perpétuellement, avec une phraséologie énervante de beau parleur. Cet homme devait avoir lu prodigieusement, car il possédait les anecdotes les plus invraisemblables, qu'il racontait avec un grand luxe de détails ; toujours au mode personnel, comme si ces aventures lui fussent arrivées, au cours d'une vie particulièrement hasardeuse.

Au milieu de tout cet affairement, de tout cet empressement, Hercule se sentait négligé, presque oublié. Son intimité même en souffrait. Certes, l'amour de Violane n'était point déchu de sa ferveur et de son abandon, mais il sentait en elle une préoccupation dont il n'était pas le maître, un souci étranger. Et comme il voulait forcer sa jalousie à se plier aux exigences impérieuses de sa raison, il n'osait pas poser les questions qui lui montaient aux lèvres, pro-

noncer les paroles qui eussent dissipé tout malentendu. Et bientôt une sorte d'hostilité inconsciente s'était élevée entre eux. Hercule eût dû s'employer à consoler Violane, à la réchauffer puissamment de toute son affection. Au contraire, il évitait tout propos au sujet du lion ; quand elle voulait en parler, il prenait un air indifférent et détournait aussitôt la conversation. Il aurait souhaité que Violane le saisît dans ses bras tièdes, le berçât sur sa poitrine ferme, avec des mots très doux, très tendres, pour endormir en lui cette jalousie aiguë, lancinante, perpétuelle, qui assombrissait ses jours et hantait ses nuits.

Si le scrupule ne l'eût point arrêté de causer à Violane un dommage pécuniaire, il eût certainement donné au fauve une boulette empoisonnée. Ainsi, il se serait pacifié en retrouvant la calme plénitude de son bonheur. Car la jalousie, maintenant, attaquait ses nerfs, lui enlevait chaque jour un peu de sa force tranquille. Il s'en apercevait le soir, car les chevaux n'étaient plus aussi dociles aux exigences d'une main et d'un genou qui avaient perdu leur méthodique exactitude.

XXIII

Un événement vint arracher Hercule aux préoccupations de l'idée fixe et le rejeter dans sa vie passée. Un soir, alors qu'il descendait de cheval, un garçon de piste lui remit une dépêche ; elle contenait ces mots, sèchement hostiles : « Marquis de Dozulé mort ce matin. — Chantemesse. »

Pas une condoléance, pas un appel, pas un souvenir. Hercule se sentit envahi par une grande tristesse lasse, sans larmes et sans révolte. Il s'en alla trouver Violane, et lui tendit le télégramme. Elle le parcourut, une affliction sincère vint assombrir son visage.

— Il faut que tu y ailles, dit-elle enfin.

Hercule avait réfléchi durant ces quelques

secondes. Il se rappelait maintenant les dernières paroles du marquis, si humbles dans leur franchise, et toute la tendresse un peu froide, mais sincère, que lui avait toujours témoignée le vieil ami paternel. Il se rendit auprès de M. Mimosa, et lui demanda à s'absenter deux jours. Le patron ne fit aucune difficulté pour accorder la permission, mais se crut obligé à de grandes démonstrations sympathiques. Il enleva son lorgnon doré comme si un brouillard en avait soudainement embué les verres, et serra trop violemment les mains d'Hercule en répétant :

— Ah ! mon ami, mon pauvre ami ! Quel grand, quel irréparable dommage !

Et il ajouta, sincère, remué par de vieux souvenirs :

— Je sais ce que c'est, allez, je sais !

Le voyage était long jusqu'à Verniers. Il fallait changer de train plusieurs fois, attendre interminablement dans des gares perdues. Et alors qu'on voudrait être rendu immédiatement, tout impatient de revoir une dernière fois ceux qu'on ne reverra plus, comme elles sont cruelles, ces attentes, dans les gares étran-

gères ! Il semble qu'on soit en proie à un cauchemar, et qu'on n'arrivera jamais. Les minutes, les heures s'écoulent avec une lenteur vertigineuse, et tout est hostile, l'aigreur piquante du vent, la solitude glacée des salles, l'indifférence affairée des employés.

Enfin, le train entra en gare de Verniers. Depuis longtemps, Hercule avait passé sa tête à la portière pour saluer le paysage familier. Le plâtre des murs s'écaillait plus lamentablement que jamais ; encore lustrées par des averses récentes, les végétations funéraires des thuyas et des ifs semblaient en tôle découpée. Et c'était toujours le même chef de gare, le même vieux chef, qui, à force d'avoir vu passer des trains, semblait en avoir gardé une tristesse dans le regard. Hercule le salua en lui remettant son billet :

— Bonjour, monsieur Bazot.

L'homme, sans regarder, répondit par un indifférent :

— Bonjour, monsieur.

Puis, indécis, rappelant à lui des souvenirs et enlevant sa casquette à manchon blanc :

— Est-ce que... Mais si. Bonjour, monsieur de Maugulin.

Hercule se demanda s'il avait tant changé, pour que ceux-là qui l'avaient connu tout enfant ne le reconnussent plus. Et il s'engagea sur le boulevard désert, planté de marronniers, qui menait à la ville; un sale crépuscule de novembre commençait à déverser ses suies délayées et son brouillard pénétrant. Quelques rares passants dévisagèrent Hercule avec les regards méfiants qu'on lance aux étrangers. Il se sentit plein de haine pour cette petite ville ingrate, et en même temps plein de mélancolie : il y avait vécu si longtemps! Il se hâtait, envahi par un malaise autre que celui du froid humide. En passant devant le Grand Café, il ralentit instinctivement le pas. Mais comme les portes étaient fermées, il n'entendit rien. Il vit seulement des ombres anonymes se profiler sur les stores baissés.

Ah! cette maison! Ce corps de bâtiment trapu et massif, en retrait dans le jardin défleuri. Sa maison! Qui donc y habitait, maintenant qu'elle était louée à d'autres? Il s'arrêta, honteusement, avec un coup d'œil derrière lui, pour voir si personne ne passait. Et il regarda à travers les larges lattes de la barrière.

Les volets étaient fermés, la vieille demeure avait clos ses paupières pour qu'il ne vît point ce qui se passait en son cœur. Un peu de lumière filtrait entre les ais mal joints ; on entendait des rires puérils, et une voix de femme, très douce, très lointaine, qui chantait en s'accompagnant sur un piano un peu faux. Hercule pensa à tous les souvenirs qu'il avait laissés, aux chers souvenirs qu'avait dû tuer lentement, cruellement, cette intrusion d'étrangers. Et il s'enfuit, courant presque, avec quelque chose d'humide dans les yeux.

La grille était large ouverte chez M. de Dozulé. Alors, brusquement, il eut envie de s'enfuir, de sauter dans le premier train, de quitter cette ville. Son orgueil faiblit une minute, à la pensée de comparaître devant un tribunal sans pitié. La horde maigre des préjugés aboyait avec la fureur du désespoir. Ah ! fuir cette meute ardente et mauvaise dont il sentait trop proches les voix chaudes, les crocs fiévreux, la fuir dans un galop éperdu de bête qui se jette à l'eau, en croyant qu'elle va brouiller la piste, et donner le change aux chiens...

... Mais non. Il valait mieux se retourner, faire face, hardiment, en essayant de découdre les plus acharnés.

Dans le vestibule, il se heurta à un vieillard obèse et rouge qui remettait son pardessus. Le baron de Chantemesse n'avait guère changé; la sclérotique de ses yeux saillants avait un peu jauni, et la couperose du teint s'avérait davantage. Hercule s'avançait la main tendue, quand un regard impitoyable l'immobilisa :

— Il est là, dit le baron avec un ample geste derrière lui. C'est nous qui lui avons fermé les yeux.

Et il sortit, dédaigneux, hautain, sans un mot. Les graviers du jardin crissaient sous ses pas lourds, et il étayait d'une canne énorme, sa démarche obstinée et pesante. Sous son paletot de gros drap et ses vêtements solides, il semblait revêtu d'une armure féodale. Celui-là avait traversé la vie comme un champ de bataille, sans voir et sans comprendre, aveuglé par une idée fixe. Aussi, Hercule ne ressentit-il aucune colère de cet accueil méprisant. Il entra dans la chambre mor-

tuaire avec le mouvement frileux du voyageur qui sent la neige s'amonceler sur ses épaules.

La mort avait agrandi la chambre nue au point de la rendre immense. Avec ses murs blancs et froids, son haut plafond à caissons, son luisant carrelage de briques, elle prenait un aspect inquiétant de salle capitulaire. Deux cierges brûlaient sur une table recouverte de linge, avec un grésillement timide, et une grande assiette à fleurs rouges et bleues, dont les couleurs, dans ce décor neutre, éclataient avec une violence extraordinaire, contenait l'eau bénite dans laquelle trempait un rameau. Les cierges projetaient sur la couche funèbre une lueur inégale et confuse qui mettait en relief la prodigieuse maigreur de la tête, et le geste irrémissible des mains crispées autour du crucifix.

Une sœur priait, agenouillée sur une chaise basse. Quelqu'un était assis près du lit, tournant le dos à la porte. Il se retourna au bruit léger que fit Hercule en entrant, le dévisagea avec hostilité, s'inclina profondément devant le corps, et disparut sans mot dire avec la légèreté d'une ombre.

Plus dur encore que le baron de Chantemesse, le comte de Vieumur n'avait pas daigné adresser la parole à Hercule.

Alors la sœur, quittant ses oraisons, prit le rameau qui trempait dans l'assiette, et vint le lui tendre avec une pitié chrétienne. Hercule remercia, d'une gauche inclinaison de tête. Il reconnaissait maintenant, sous l'immobile essor de la cornette, ces yeux clairs et froids comme une eau gelée, cette mystique pâleur d'hostie. Avant d'être l'épouse de Dieu, cette femme s'était nommée Marthe de Miraine, sœur selon les hommes d'Anne-Marie, la fiancée spectrale ravie par le destin à son premier amour. Tout le passé se réfugiait dans cette chambre.

L'enterrement eut lieu le lendemain. Le deuil était conduit par Hercule. Interminable, la route de l'église au cimetière. Le corbillard s'en allait tout doux, traîné par un vieux cheval, et conduit par un cocher en uniforme déteint. L'ensemble n'avait aucune majesté, et les ressorts rouillés criaient. Le cimetière était loin de la ville, parmi les champs. Près de la tombe déserte, des hommes se tenaient avec une corde. Dès que le prêtre eut nasillé son

latin parcimonieux, ils descendirent la bière dans le trou, sans précautions, sans respect, comme une chose. Puis ils prirent des pelles, et se mirent à rejeter la terre. Les premières pelletées résonnèrent sur le bois. Quand ils eurent fini ils tassèrent avec leurs pieds. Un d'eux s'épongea le front et cracha, au hasard.

Alors, Hercule se retourna. Il était seul. Les autres n'avaient pas eu sa patience pieuse. Et pas un mot, pas une poignée de mains. Il revint vers la gare.

Les fossoyeurs marchaient devant lui. Ils devaient se raconter des histoires drôles, car ils rigolaient. La nuit venait, lente, froide, sale. Hercule pressa le pas. Il avait hâte maintenant de quitter Verniers. En passant devant le « Café du Commerce » il entendit une voix connue qui grognait :

— Saltimbanque !

On parlait de lui. Quelle rancœur ! Quel écœurement ! Il aurait voulu voir, dans la nuit, Verniers s'allumer comme un immense brasier, dont les flammes auraient réchauffé sa solitude.

XXIV

Hercule s'en fut voir Némée dès son retour, et il fut déçu de le retrouver agile et massif comme par le passé. Le lion était couché. Quand Hercule arriva devant sa cage, il se leva lentement, émergea de l'ombre violente où il reposait. Et il vint appuyer son mufle énorme contre les barreaux, sans un rugissement. Il se rapprochait de l'homme pour mieux l'envelopper de son regard fauve, de son regard obstiné et patient comme la haine.

La haine règne partout, elle domine le monde. Elle est tenace, elle est furtive. Elle guette sans se lasser, car elle sait que son heure viendra. Elle s'embusque, et elle attend des heures, des jours, des années, des siècles

au besoin. A Verniers, elle avait meurtri Hercule dans son souvenir et dans son orgueil; et il pensait l'avoir fuie, en rentrant dans ce cirque où il avait connu l'amour et l'amitié. Il la retrouvait dans cette cage, symbolisée par une bête qui lui conférait la puissance obscure et terrible du destin. Elle brillait dans ses yeux jaunes, de tout son feu, de toute sa flamme, éclatante, impitoyable, insoutenable et éternelle.

Regards obstinés, rivés l'un à l'autre par des volontés égales. L'homme et le lion ne cillaient pas. Ils se défiaient avec la même énergie et la même puissance. Ils savaient qu'un jour inévitable viendrait. Alors ces deux forces absolues, celle de la brute et celle de l'amant, se mesureraient. Hercule frissonna dans sa faiblesse, le lion gémit dans sa colère. Ils se regardaient toujours.

XXV

Les deux chevaux étaient très vieux. Piédouche fut emporté par des tranchées qui le tinrent étendu un jour et une nuit sur une litière maculée. La mort en fit quelque chose de raide et de gonflé, retroussa les lèvres soyeuses qui découvraient, dans un rictus douloureux, les dents jaunies par le tartre.

M. Mimosa fut très affecté par cette perte. En plus du préjudice matériel qu'elle lui causait, elle le frappait dans sa sentimentalité très vive, car cet homme portait aux bêtes le même intérêt qu'aux gens. Puis la guigne s'en mêla, ce fut une série noire. Malgré tous les soins dont on les entourait, malgré les flanelles, les massages et les embrocations, les

tendons fatigués de Grisaille claquèrent. Hercule le ramena un soir, boitant très bas. Boîterie irrémissible des vieux chevaux. Le travail du manège est un travail très dur, qui use vite, et c'était miracle que l'antique pur sang eût résisté si longtemps. Pour ne pas s'embarrasser d'un inutile, on dut le vendre à la boucherie.

Il faut des mois de patience et de travail quotidien pour mettre un cheval en haute école. M. Mimosa s'enquit, tâcha d'en trouver un tout dressé; ses recherches furent vaines. Les vieilles traditions se perdent chaque jour davantage. Le public s'intéresse peu à un genre d'exercice qu'il ne comprend plus; depuis longtemps, M. Mimosa avait remarqué et déplorait cette décadence du goût.

— Tout s'en va, disait-il avec tristesse, quand Hercule quittait la piste au milieu de l'indifférence générale. Tout s'en va, pauvre pays !

Un soir, il fit appeler Hercule dans son cabinet. Il l'accueillit avec affabilité, lui offrit une cigarette, parla longuement de choses indifférentes. Puis, subitement :

— Mon cher ami, vous savez que je vous tiens en grande estime et en grande amitié. Vous êtes sans doute, avec un autre, le meilleur écuyer que j'aie jamais rencontré. Et je suis difficile : je prétends m'y connaître un peu.

Il fit une pause, pour donner à cette appréciation toute la valeur qu'elle comportait.

— Mais rien n'est éternel en ce monde transitoire. Mes pauvres chevaux sont morts, mes pauvres admirables chevaux...

Par un mouvement qui lui était familier quand il abordait un sujet grave, il enleva son binocle d'or et le fit sauter autour de son doigt.

— Ils n'étaient plus très jeunes, c'est vrai. Quand même, ils auraient pu tenir encore longtemps. Hélas, nous ne pouvons rien contre le destin.

Hercule ne répondit pas. Après un court silence, M. Mimosa reprit :

— Nous ne pouvons rien contre le destin, fétus que nous sommes dans sa main puissante.

Et brusquement, abordant le sujet auquel il parvenait enfin après tant de circonlocutions :

— Que comptez-vous faire, maintenant?

Hercule prévoyait la question. Elle le surprit néanmoins. Il répondit :

— Je ne sais pas.

Ils étaient très gênés tous les deux, l'un dans sa bienveillance, l'autre dans son orgueil. M. Mimosa battait sur le bois de son bureau le rappel des idées. Il toussa, après la dernière mesure, et hocha pensivement la tête :

— La vie a ses exigences, voyez-vous, et des exigences devant lesquelles tout doit plier. J'ai des frais énormes, écrasants. Pour que je m'y retrouve, il faut que chacun me rende en travail ce que je lui donne en appointements. Et souvent, il faut que je tire diablement sur les deux bouts pour arriver à les joindre.

Il fit le geste de tirer très fort sur quelque chose de résistant.

— Diablement, oui, c'est bien le mot. C'est pour cela que je vous demande. « Et maintenant, que comptez-vous faire ? » Malgré tous mes efforts, je n'ai pas pu trouver de cheval dressé. Vous savez aussi bien que moi combien un pareil dressage est long. Alors ! Écuyer de plateau, cela ne vous irait pas. Et puis vraiment, pour

un homme, je pense que c'est une besogne indigne, il faut laisser cela aux femmes. Vous n'avez jamais fait d'acrobatie? Clown?

A ce mot, Hercule fit un mouvement. M. Mimosa s'excusait déjà :

— Pardon! Je citais tout cela pour mémoire, simplement. Je sais très bien que votre dignité n'est pas compatible avec le métier de clown...

Et, très cordial, avec une demi-révérence qui sentait sa cour :

— Je sais à qui je parle, monsieur de Maugulin.

Hercule se décidait :

— Je vous remercie de votre bienveillance et de votre délicatesse, monsieur. La question que vous m'avez posée, voici plusieurs jours que je cherche à la résoudre. Je comprends que je ne puis rester dans votre établissement sans emploi défini. Malheureusement, mon existence actuelle n'avait pas été prévue par ceux qui m'ont élevé, de sorte que je me trouve pris un peu de court. Mais j'ai pensé à une chose.

M. Mimosa s'épanouissait :

— Eh bien, dites-la... Dites-la...

— ... Vous savez que trois lionceaux sont nés à la ménagerie, voici un peu plus d'un an. Ils sont maintenant en âge d'être dressés, et bientôt ils pourront paraître en public. Violane a fort à faire avec ses animaux. Elle est un peu fatiguée, en ce moment. Elle et moi avons donc pensé que je pourrais m'occuper des lionceaux, les dresser et les présenter dans la suite. Ainsi, le numéro sera plus copieux.

L'étonnement arracha à M. Mimosa une exclamation naïve :

— Mais vous n'avez jamais été dompteur!

Comme Hercule souriait, il se reprit aussitôt :

— Évidemment. Vous comprenez ma pensée Je veux dire que c'est un métier très spécial, très dangereux...

La réponse ne se fit pas attendre :

— N'aurai-je pas un merveilleux professeur! Il me semble qu'un homme peut tenter ce qu'une femme fait quotidiennement. Et puis, voici bientôt deux ans que je suis parmi vous. Je ne suis pas aussi novice que j'en ai l'air. Je n'aurai qu'à mettre en pratique ce que je sais déjà.

M. Mimosa était toujours effaré par les choses nouvelles. Il lui fallait le temps de s'y habituer.

— C'est une idée, en effet, c'est une idée... elle est peut-être bonne...

L'idée cheminait dans son crâne, y prenait une ampleur qui finit par l'éblouir et le convaincre.

— C'est même une excellente idée, en effet, je ne pensais plus à ces animaux ; ils sont maintenant en âge de travailler. Et il est vrai que Violane est très occupée par les autres, qui sont déjà nombreux.

Maintenant il s'emballait à fond :

— C'est une idée épatante. Auprès du public qui aime le changement, ça fera très bien. Et sur les affiches ! Vous voyez ça d'ici : « Le Capitaine Balthazar et ses lions ! »

Hercule s'insurgeait doucement contre le grade fantaisiste :

— Vous m'accordez un avancement prodigieux. Je ne suis que maréchal des logis, dans la réserve de l'artillerie.

Mais le patron était lancé :

— Qu'importe ? Il faut ça, voyez-vous, il

faut ça auprès du public. C'est idiot, mais ça lui plaît. Et puis ça donne un air exotique, un air américain, c'est plus chic. Avec des bottes, un dolman rouge et quelques décorations. Hein !

Hercule voyait cette mascarade sans sympathie. Il espérait pouvoir l'éviter et paraître devant le public en simple habit noir. Il jugea cependant inutile de contredire M. Mimosa. Puisque le patron avait accepté sa proposition, c'était le principal : on verrait plus tard.

Ils furent vite d'accord sur les conditions, et le nouvel engagement fut signé aussitôt.

C'était la deuxième étape d'Hercule dans sa vie nouvelle. Son amour-propre ne souffrait pas davantage dans ce nouveau métier, qui le rapprochait de Violane. Maintenant, ils auraient le même travail, les mêmes préoccupations ; ils courraient ensemble les mêmes dangers. La vie, au lieu de les séparer, les réunissait plus intimement. Leur amour était si solide que, n'ayant pu l'entamer, elle s'était faite son alliée.

XXVI

Violane avait redouté que le patron ne congédiât Hercule après la mort de Piédouche et la vente de Grisaille. Elle évoquait les heures douloureuses de Rouen, les heures atroces de la séparation possible, car un nouvel engagement la liait au cirque pour trois ans et il fallait à tout prix trouver pour Hercule une place dans la troupe. En lui subsistaient des sentiments plus forts que tout amour ; pas plus aujourd'hui qu'autrefois il ne consentirait à demeurer inactif alors qu'elle travaillerait, car les hommes n'ont pas en amour la même indépendance que les femmes. Problème des nuits, souci des jours. Elle trouva. Et cette découverte fut une torture nouvelle.

D'abord, elle craignit que M. Mimosa ne voulût point appointer Hercule pour un travail qu'elle eût pu exécuter elle-même, sans augmentation de salaire. Mais elle avait peur surtout pour l'existence du bien-aimé, et cette peur qui la tenaillait au plus intime d'elle-même, elle savait en ressentir la douleur intolérable tant qu'il exercerait le nouveau métier.

Il était résolu et fort. Elle l'instruirait, elle le guiderait, mais elle connaissait l'âme obscure des bêtes, elle savait combien de persévérance il faut pour la comprendre et la dominer. Un mouvement d'impatience, un cri, l'inattention d'une seconde, et l'on est par terre avec cinq cents livres de viande musclée sur la poitrine, et des crocs dans la gorge. Tant qu'elle avait été seule parmi les bêtes, Violane n'avait pas réfléchi : le travail exécuté depuis longtemps semble naturel et facile. La mort est là si proche qu'elle n'aurait même pas besoin d'étendre le bras pour vous saisir, mais on n'y pense pas. Vienne un jour, on voit ce qu'on aime le plus au monde entrer dans la cage, pour braver devant vous les dangers dont on n'avait pas encore pesé l'importance. Pourtant il ne faut

rien dire, parce que le public regarde, parce que c'est la vie, cette mort imminente !

Ces angoisses, Hercule les avait connues. Elles ne pouvaient pas être pour lui aussi violentes et aussi durables ; son ignorance du danger le tranquillisait comme elle tranquillise le public. Pour Violane, elles allaient être entières et quotidiennes, fortifiées par cette maternité inquiète qui s'épanouit au cœur de toute femme amoureuse.

XXVII

Ils étaient trois : deux mâles, César et Champion ; une femelle : Caroline. N'ayant pas atteint sa croissance complète, leur corps efflanqué s'équilibrait mal sur des pattes énormes : par moment encore leur œil s'éclairait d'une gaieté badine comme celui des bons chiens ; mais habituellement ils demeuraient sombres, lourds d'ennui, haineux. Ils grognaient, ramassés, déjà hostiles, quand on s'attardait près de leur prison. Pourtant, nés à la ménagerie, ils ne connaissaient que l'espace d'une cage et l'horizon d'une paroi ; l'homme leur était familier. Toujours, il les avait cajolés, s'amusant d'eux comme d'un joujou rare, et d'abord ce jeu les avait séduits ; mais subite-

ment des instincts féroces leur firent répudier l'homme et chérir la solitude ; tapis dans les coins sombres, renfrognés dans un rêve maussade, ils accueillirent à belles dents et à griffes ouvertes caresses et flatteries ; ils ne tolérèrent plus l'homme que pour les besognes nourricières, comme un esclave. Docile et poltron, ils le méprisèrent vite : et maintenant ils régnaient dans leurs cages comme leurs ancêtres indépendants dans la brousse. Leur instinct demeurait total. Ils ignoraient la souffrance et l'épouvante, n'ayant pas subi comme la bête prise au piège les tortures du voyage jusqu'à la côte et les affres de la traversée. Ils n'avaient pu s'humilier d'une défaite antérieure à leur naissance ; malheur donc à ceux qui tenteraient d'enfreindre leur solitude volontaire, puisque tous jusqu'ici avaient capitulé devant elle !

XXVIII

Violane n'imaginait point qu'Hercule pût connaître la peur ; elle n'osa donc point laisser paraître l'angoisse qui la torturait et qui eût amoindri son audace. Mais les derniers délais étant échus, il fallait commencer sans retard ce dressage qu'il accomplirait seul, sans que jamais elle le secondât, car, au début de leur éducation, les animaux ne doivent être approchés par nul, hors leur dompteur.

Elle surveilla donc tous les préparatifs avec une confiance courageuse et presque gaie. D'abord, isoler les trois félins ; on les transféra tout au bout de la ménagerie, en des cages que leurs cloisons mobiles rendent extensibles à volonté. Matin et soir, Hercule leur apportait

l'eau et la viande. Au début, ils grognèrent furieusement, énervés par l'importune intrusion humaine ; de l'ombre épaisse, un rugissement leur répondait en écho sonore : flairant son ennemi, nerveux et haletant, Némée encourageait ses frères à la révolte.

Patiemment, Hercule se familiarisa avec ses élèves ; prolongeant chaque jour ses visites de quelques minutes, il les força de s'accoutumer à sa présence et put enfin les approcher sans qu'aussitôt, acérée et furieuse, une patte le menaçât au travers des barreaux. Mais il n'y avait encore eu, entre eux et lui, aucun contact direct : pour les repaître, certains moyens mécaniques lui permettaient un éloignement indispensable.

Jusqu'ici, les animaux n'avaient point toléré qu'on introduisît dans leur cage un objet désagréable à leur voracité, autre que la viande et l'eau. Il fallait d'abord les familiariser avec cet objet inconnu, qui les habituerait progressivement à la visite de l'homme. Hercule se munit donc d'une trique longue, assez forte, et, très vite, il la fit pénétrer dans la cage de César, jusqu'à en toucher la paroi extrême.

Furieux, gueule bée, le lion se jeta sur le bâton qu'il mordit avec rage ; mais il parut déconcerté par l'insensible dureté du bois. Tapi, presque écrasé dans un angle de sa prison, il jetait des regards inquiets, ses premiers regards de peur, sur cette chose nouvelle, inconnue et immobile. Plusieurs jours, Hercule répéta le même acte. Insensiblement César s'accoutuma à cette compagnie peu gênante, et son mécontentement décrut. Il restait maintenant à lui faire comprendre que ce bâton, commandé par une force étrangère, pouvait l'atteindre malgré sa volonté, et exercer une action sur lui. Soulevant la trique, Hercule lui en frotta doucement l'échine. Mais il s'était trop approché, et il dut brusquement sauter en arrière ; furieux, l'animal avait bondi, tentant de lui labourer les mains avec ses griffes.

Hercule ne se lassa point. Moins altier que César et Caroline, Champion supporta le premier la rude caresse du bois sur son échine. Bientôt même, il parut y prendre un certain plaisir, bombant du dos comme un matou bénévole. Insensiblement, Hercule fit rétrécir la cage du lion en déplaçant la cloison mobile,

et il se trouva enclos dans un espace minuscule. Maintenant c'était la phase définitive, mais la plus périlleuse de toutes : celle du contact direct entre la bête et l'homme. Dardant ses prunelles sur César, toute sa volonté condensée dans un regard, le dompteur s'approcha de la cage jusqu'à la toucher de son torse impassible, où le cœur rythmait sans irrégularité les puissantes ondées du sang ; il passa son bras droit entre deux barreaux, et posa sa main sur la tête du lion. Alors...

Hercule n'avait jamais eu peur. Face au danger, il l'avait toujours regardé sans défaillance. Et à cette minute, il connut la grande épouvante qui paralyse les nerfs et bande les muscles pour la fuite éperdue. Il sentit la glace de ses veines venir fondre à son front en sueur abondante, et ses yeux fixes se dilater jusqu'à jaillir des orbites. Pourtant, il n'y avait autour de lui que le silence obscur, et en face, qu'une brute prisonnière. Mais elle lui semblait atteindre à l'immensité apocalyptique du cauchemar ; son souffle chaud l'enveloppait d'une vapeur funèbre, et, si elle happait ce bras posé sur sa tête en défi surhumain, le corps pante-

lant suivrait, laminé d'abord entre les barreaux étroits, puis broyé, tordu, réduit en une bouillie de douleur et d'égorgement. Pourtant le lion n'avait pas bougé, captif lui-même d'une terreur inconnue, arc-bouté, de toute sa puissance captive, sur la paroi trop proche qui l'empêchait de fuir la domination.

Le lendemain, Hercule voulut tenter la même expérience avec Caroline ; la lionne le mordit cruellement. Une autre fois, elle l'érafla d'un coup de griffe. Il continua, malgré ses blessures, malgré l'angoisse et les supplications muettes de Violane, car elle n'osait pas lui crier sa terreur. C'était le métier, et on ne doit pas abandonner un seul jour l'animal en dressage. Petit à petit, les lions s'habituèrent à l'imposition des mains : le temps était donc venu d'entrer dans la cage, pour prendre avec eux un contact définitif. Violane crut alors mourir d'inquiétude ; car, presque toujours, le fauve se précipite sur son dompteur la première fois que celui-ci pénètre dans la prison. Il faut donc se résoudre au corps à corps, l'accepter, dominer suffisamment ses muscles et son cerveau pour affronter la force brutale qui va bon-

dir sur vous, avec ses griffes, ses crocs, toute sa masse écrasante et sa rage décuplée par l'affolement. Habituellement, le dompteur tient dans sa main gauche une chaise, qu'il oppose à son adversaire comme une barrière, et dans la main droite un solide gourdin, qui est sa seule arme offensive. Une petite porte, s'ouvrant du dehors au dedans, est ménagée d'un côté de la cage, et c'est par là qu'il pénètre.

César paraissant de caractère plus soumis et plus souple, Hercule résolut de commencer par lui. Il s'approcha de la cage où, inquiète, tassée en boule massive éclairée par la phosphorescence des yeux, la bête attendait immobile. Et, brusquement, après s'être assuré que le loquet de la porte jouait facilement, le dompteur pénétra, la chaise en avant et le gourdin haut. Le lion n'avait pas encore bougé, mais soudain, la voix de Némée se fit entendre, impérative, haineuse, formidable ; alors, comme s'il eût obéi à un ordre, César se détendit avec une rapide ampleur de ressort, et fonça, les griffes au vent. Hercule le reçut sur sa chaise comme sur un bouclier, en lui martelant le mufle de coups formidables. Malgré la

douleur, l'animal s'acharnait sur la chaise pour la mettre en pièces; enfin, il regagna honteusement le coin d'où il avait pris sa battue pour bondir sur l'ennemi. L'homme avait vaincu.

Ce triomphe donna à Hercule la confiance et l'audace nécessaires pour réduire la lionne. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois, tant celle-ci montrait de férocité et d'acharnement. Il avait beau lui asséner, à toute volée, un gourdin sur le nez, elle ne cédait pas, piétée, folle de rage, les yeux rouges, la gueule baveuse, la queue haute. Une fois, elle l'accula si près de la porte qu'il ne pouvait parvenir à l'entre-bâiller; et il sentait la fatigue le gagner, son bras s'ankylosait à frapper la bête en furie, ses nerfs surmenés le trahissaient, un tel tremblement l'avait envahi que sa main dansait sur le loquet sans parvenir à le faire jouer.

Maintenant, il ignorait cette appréhension plus forte que la volonté qui la faisait hésiter, jadis, au moment de pénétrer dans les cages. Il commençait à aimer son métier, à goûter une sorte de volupté dans cette lutte avec une bête en furie, dans ce combat inégal où son audace

seule lui assurait l'avantage. Toujours il avait eu le besoin du danger, la nostalgie du péril : il trouvait enfin l'emploi de sa force intrépide. Et avec l'épais casque de cuir qui lui protégeait le crâne contre les coups de griffes, avec les hautes bottes et les gants de dressage qui, par leur forme, rappellent des gantelets d'armure, il ressemblait au condottiere équestre d'Andréa Verrocchio.

Tout d'abord, César et Champion parurent fraterniser parfaitement ; mais quand on introduisit parmi eux la lionne Caroline, ils se séparèrent en grognant, tête basse et babines froncées. Insidieusement, ils se rapprochaient de la femelle, frôleurs ; et quand ils se rencontraient près d'elle, ils ouvraient la gueule pour s'insulter et pour se mordre. La lionne, sournoise, apathique, paraissait indifférente à leur rivalité. Mais quand son regard heurtait le regard d'un mâle, son œil veule s'allumait d'une flamme soudaine, provocante et méprisante, qui les incitait au combat et la promettait au vainqueur. Hercule devait alors intervenir à coups de fouet, et dissiper cette rivalité en attirant leur haine contre lui ; car il savait qu'une

bataille d'animaux, si sincère, si acharnée qu'elle soit, ne dure jamais longtemps. Au bout de quelques minutes, les rivaux surexcités, affolés par le sang goûté, se précipitent tous ensemble sur l'ennemi héréditaire, et communient, sous les espèces de sa chair, l'oubli de leurs rancunes.

L'énergie persévérante d'Hercule triompha : les lions s'habituèrent à ne voir dans la lionne qu'une compagne laborieuse. Leur hostilité s'apaisa et le calme apparent se fit. Ils progressaient chaque jour, exécutant avec plus de rapidité les tours peu compliqués qu'Hercule leur apprenait. Toutefois, ils n'avaient pas encore renoncé à tout espoir de revanche. Leur sournoiserie restait en éveil, surtout chez la lionne, cauteleuse, caressante, soumise. Mais Hercule sentait bien qu'elle attendait une occasion pour assouvir sa rancune. Certains animaux arrivent à illusionner leurs dompteurs : pendant deux ou trois ans, ils font preuve d'une docilité exemplaire, d'une gentillesse exceptionnelle. Et subitement, quand sonne l'heure patiemment attendue, quand la méfiance de l'homme est endormie, ils assouvissent leur vieille rancune et satisfont leur idée fixe.

Péniblement, et avec de grandes précautions, Hercule avait dressé la lionne à donner sa patte, comme un chien. Au commencement, il prenait cette patte lourde au-dessus des terribles griffes, afin de ne pas provoquer leur hostilité. Petit à petit, devant la soumission de la bête, il avait contracté l'habitude de tenir le membre à son extrémité ; ainsi, la plante du pied redoutable se trouvait dans sa paume. La lionne n'opposait aucune défense. Il semblait même à Hercule que cette familiarité lui causât un certain plaisir ; elle battait de la queue, en grognonnant. Un jour donc qu'il tenait cette patte dans sa main, elle s'appesantit ; en même temps, il perçut un crissement imperceptible : quelque chose d'aigu traversait lentement le cuir de son gant, et il sentit dans sa paume deux piqûres, légères comme deux piqûres d'aiguille. La lionne le regardait toujours sans colère, avec une sorte de gaieté curieuse, et ce n'était plus un effleurement léger, à peine sensible, mais un déchirement progressif, atroce. Hercule se mordit les lèvres pour retenir un hurlement de douleur, et ne bougea pas : la bête, inconsciente, voulait peut-être jouer. Les griffes du

lion sont recourbées à angle aigu, il ne pouvait donc pas retirer sa main sans laisser des lambeaux rouges après la terrible patte, et il ne fallait pas que la lionne vît le sang, il ne fallait surtout pas qu'elle comprît le supplice qu'elle lui infligeait. Elle le regardait toujours, doucereuse, avec un air ironique et soumis. Il trouva la force de murmurer :

— C'est bien, Caroline, c'est bien. Assez.

Et de la cravache qu'il tenait de son autre main, il lui caressa la tête, lentement. Alors, il sentit les griffes se retirer aussi doucement, aussi méthodiquement qu'elles étaient entrées dans sa chair. Il crut lire dans les yeux de la lionne beaucoup d'étonnement, une sorte de déférence. Il lui avait prouvé que ses armes naturelles ne pouvaient rien contre son impassibilité, et elle était subjuguée, soumise. Désormais, elle serait aussi docile qu'elle avait été rétive. Il avait acquis sur elle un empire définitif.

Mais il le payait, cet empire. Son bras était endolori jusqu'à l'épaule, son gant plein de sang. Il put ouvrir la porte, faire quelques pas dans le couloir ; puis il s'écroula à terre, ter-

rassé par l'évanouissement. Quand il revint à lui, quelque chose de tiède lui tombait sur la figure. Violane, sanglotante, lui demandait :

— Mon chéri ! Qu'as-tu ? Où as-tu mal ?

Il la tranquillisa :

— Ce n'est rien... Enlève ce gant... Ma main...

Violane arracha le gant, et la main apparut, rouge, gonflée, avec des trous d'où sourdait le sang. Il voulut plaisanter :

— Tu vois bien, une égratignure. Suis-je bête de m'évanouir ainsi ! Enveloppe ça dans ton mouchoir et rentrons chez nous.

Il se releva, et il dut s'appuyer très fort sur Violane, car il ne se sentait pas très solide. Les choses, devant ses yeux, valsaient. Pour regagner les roulottes, il fallait traverser la piste. Les clowns s'exerçaient à leur pantomime du soir ; Oscamp était monté sur les épaules de Pasquale. Quand il aperçut ses deux amis, il quitta son perchoir en mettant un pied sur la hanche de Pasquale, en s'aidant de son bras comme d'une rampe, aussi posément qu'il eût descendu un escalier.

— Nom de Dieu ! s'exclama-t-il, c'est encore

ta garce de Caroline qui t'a arrangé comme ça !

Hercule s'était enfin ressaisi.

— Oui, elle avait envie de rire aujourd'hui : Bah ! demain il n'y paraîtra plus. N'est-ce pas, mienne ?

Et il baisa le front soucieux de Violane. Ils s'éloignèrent pendant qu'Oscamp faisait part de son admiration à Pasquale :

— Il n'a pas de veine, mais un fier culot. Ça fait déjà plusieurs fois qu'il écope, et toujours le sourire. Oui, un fier culot ; je connais des dompteurs, qui sont dans le métier depuis longtemps, et qui auraient les foies avec des animaux pareils. Lui ! je t'en fous, il n'a peur de rien. On lui dirait avant d'entrer dans la cage : « Tu vas te faire bouffer jusqu'aux moelles », il entrerait quand même. Y a pas à dire : c'est un costaud.

Pasquale opinait de la tête, en sautant à cloche-pied.

— Tout de même, foutu métier que celui-là ! Ils ont beau dire, les crâneurs, les imbéciles, que c'est du chiqué, que les animaux sont abrutis, qu'il n'y a pas plus de danger à les faire travailler qu'à faire travailler des lapins... Ah !

malheur! Qu'est-ce qu'ils ont donc dans les mirettes?

Comme Pasquale s'éloignait, toujours sur une seule jambe :

— Reste donc un peu tranquille. On a bien le temps jusqu'à ce soir. Et puis, pour deux qui se gobent autant que ces deux-là, ça doit être un vrai cauchemar. Hein, qu'est-ce que tu dirais, toi, si tu voyais ta femme au milieu de sales animaux, qui vont peut-être la briffer?

Pasquale, absorbé par la recherche d'un tour nouveau, se lança dans un saut périlleux; et, retombant à quelques pas d'Oscamp, très profondément philosophe :

— C'est la vie, vieux. Tu as donc la flemme, aujourd'hui?

XXIX

Le plus souvent possible, Hercule donnait le travail aux animaux pendant la nuit. Les fauves, aux heures diurnes, somnolent apathiquement, mais ils retrouvent, le soir tombé, toute leur vigueur; l'ombre est leur complice, qui favorise leur chasse, ravive les pistes par son humidité, et laisse pénétrer son mystère par leurs prunelles. Or, une de ces nuits-là, Hercule vit la mort face à face, et il se crut perdu sans salut possible.

C'était vers la première heure du matin. Dans le cirque entièrement sombre, deux ampoules électriques — deux « baladeuses » — brillaient seules près la grande cage. Tout dormait, et l'unique bruit qui rompît le silence énorme

était, de temps à autre, le bruit métallique d'une chaîne de licol agitée par un cheval, dans les écuries lointaines. Assis sur les escabeaux dont ils ne descendaient qu'au commandement, les trois lions formaient autour d'Hercule un demi-cercle attentif. Mais le dompteur avait mal disposé ces escabeaux, et l'un d'eux se trouvait appuyé contre la porte, qu'il condamnait. Or, au moment même où Hercule voulait le déplacer et ordonnait à Champion d'en descendre, les deux ampoules s'éteignirent. L'obscurité devint formidable.

Pour gagner la porte et quitter la cage, il fallait qu'Hercule la traversât dans toute sa longueur, afin de repousser le lourd escabeau. Il fit quelques pas, trois à peine, car, délivrés par la nuit complice de la suggestion hypnotique, les lions rebelles n'obéissaient plus. Alors il voulut parler, mais, dans le silence, sa voix résonnait lugubrement, déchue de tout empire. Des grognements haineux et sourds lui répondirent, l'ombre violente lui parut remuer, et il comprit, au choc pesant des pattes sur le sol, que les bêtes quittaient leurs sièges. Elles se rapprochaient de lui, en soufflant ; il ne pouvait

plus bouger, et leurs yeux l'enveloppaient d'un cercle lumineux, rétréci à chaque minute. Hercule tenait encore une lourde trique : il lui fit exécuter un moulinet rapide. Immobiles maintenant, les monstres le regardaient ; mais son bras, toujours actif, devenait lourd et douloureux. Crispés sur le bois, ses doigts se desserraient déjà, et le bâton allait échapper à sa main indocile ; des souffles chauds, des haleines fortes montaient jusqu'à lui ; les lions reprenaient leur marche, le bâton pesait comme du plomb ; il lui sembla que ses muscles, tendus jusqu'à l'éclatement, se rompaient. La nuit rougissait devant ses yeux brûlants, et un choc faillit lui faire lâcher prise : il avait heurté un mufle, pesamment. Ils se rapprochaient encore... Vaincu, résigné, à bout, sans plus même la force de crier, il leva son bras gauche dans un mouvement puéril, pour en protéger sa figure...

... L'électricité venait de se rallumer.

XXX

L'heure approchait de paraître en public; Hercule présenta les trois fauves devant un jury composé de M. Mimosa, de Violane et de quelques autres. Les animaux obéirent avec une docilité parfaite, Hercule fut félicité par tout le monde, et le patron annonça, qu'au début de la semaine prochaine, il tiendrait l'affiche.

— A propos, lui demanda-t-il, sous quel nom?

Hercule, au temps où il était écuyer, avait pris pour nom de guerre celui d'une ferme, possédée jadis : La Gilbardière. Il répondit donc au patron qu'il comptait conserver ce pseudonyme. Mais M. Mimosa parut déçu :

— Comme écuyer, voyez-vous, c'était parfait; La Gilbardière, la Guérinière, bien, nous restions dans la note. Mais comme dompteur, sapristi, comme dompteur, il faut changer. C'est indispensable.

Et comme Hercule semblait peu enthousiaste de ce changement :

— Croyez-moi : je connais mon public. Il est idiot, si vous voulez, mais je le connais. Eh bien, je l'ai vu, moi, ce sacré public, ne pas marcher devant des numéros épatants, rester froid, mais froid, vous m'entendez, à donner envie de lui cogner dessus... Et pourquoi? Simplement parce que le numéro était présenté en dehors des règles, ou parce que le nom de l'artiste ne lui revenait pas.

Il s'arrêta pour peser l'effet de ses paroles.

— Simplement. Il n'en faut pas davantage. Eh bien, pour ce public, un dompteur ne doit pas s'appeler comme tout le monde. Il faut qu'il porte un nom ronflant, un nom sonore qui se termine en *or*, en *ar*, en *us* ou en *ac*. Sans cela, mon pauvre ami, vous pouvez présenter les animaux les plus féroces de la terre, on ne vous prendra pas au sérieux.

Et, insinuant, persuasif, agrippant Hercule par un bouton de son veston :

— Le capitaine Balthazar, hein ?

Hercule se défendait :

— Mais pourquoi capitaine ?

M. Mimosa attesta le ciel :

— Pourquoi ? Est-ce que je sais ? Certains mots ont une influence merveilleuse sur le public, comme la lune sur les marées. Vous allez sans doute me demander : « Pourquoi pas colonel ? Pourquoi pas général ? » Non, capitaine, simplement ; un dompteur ne peut être que capitaine. Ah ! si vous étiez un tireur, évidemment, je n'hésiterais pas. Il faudrait vous nommer colonel, immédiatement Bête, si vous voulez, mais très juste. La foule a des caprices inexplicables qui deviennent des lois immuables.

Hercule accepta, dominé : on ne prévaut pas contre l'expérience. M. Mimosa avait encore quelques points à préciser :

— Nous disons donc : Le capitaine Balthazar et son groupe de lions féroces. C'est parfait, ça reluit. Passons maintenant au costume. Le rouge est la couleur qui gueule le plus aux lumières. Un dolman rouge, hein ?

Hercule protesta :

— Oh ! pourquoi pas un habit noir ?

M. Mimosa sourit, indulgent et paternel.

— Un capitaine en habit noir ? Il faut respecter l'illusion, la seconder au besoin. Non, non, le dolman s'impose. Galons, brandebourgs, quelques décorations... Oh ! très fantaisistes, pour ne pas tenter les curiosités policières, mais enfin quelques décorations. Un pantalon de cheval, des bottes, le costume classique et complet.

La discussion avait lâché son éloquence qui coulait maintenant, limpide, et fade comme l'eau.

— Certaines choses, mon ami, vivent de coutumes et de traditions. Rompre avec la routine, pour ces choses-là, c'est rompre avec la vie. Pourquoi assistons-nous, depuis quelques années, à une décadence du cirque ? Tout simplement parce qu'on a voulu le rajeunir et le moderniser. Le progrès n'est pas toujours le progrès : souvent il tue, au lieu de créer. Le charme du cirque réside dans la stabilité de ses mœurs et de ses spectacles, dans la pérennité de ses costumes. Le père en y conduisant son

fils, aime à retrouver intacts et immuables les détails qui l'amusèrent quand il était petit ; et ce même fils, plus tard, goûtera une douceur intime à voir que rien n'a changé depuis son enfance.

Il s'exaltait. Une conviction profonde conférait maintenant à ses paroles une certaine grandeur.

— Non, pas d'habit noir, pas de modestie ! Du chiqué, toujours du chiqué. Il ne faut pas mépriser le chiqué ! C'est un art ! Nous sommes des marchands d'illusions ; ne cherchons pas plus loin, et donnons bon poids. Si les gens viennent ici, voyez-vous, ce n'est pas tant pour s'amuser, c'est surtout pour s'évader de la vie. Alors, le réalisme devient une sorte de malhonnêteté. Donnons-leur du mensonge, puisque le mensonge, c'est l'illusion, et qu'ils en achètent à notre porte selon leurs moyens. Il leur faut des couleurs claires, du clinquant, des titres sonores, autant que de l'énergie, de l'audace et de la force. Tout ce qu'ils n'ont pas, ils le possèdent chez nous l'espace de deux heures. Ne marchandons pas...

XXXI

Pendant le quart d'heure d'entr'acte qui coupait la représentation, le public était admis à visiter les animaux. Une barrière de bois à hauteur d'appui isolait les cages. Des écriteaux, appendus çà et là, prévenaient qu'il était interdit, et dangereux, d'exciter les fauves de la voix ou du geste ; mais la stupidité des foules est indicible, et, pour prévenir tout accident, Hercule et Violane se tenaient toujours dans l'intervalle compris entre la barrière et les cages.

Un soir, à Lille, Hercule dut reprendre une femme, qui s'obstinait à tendre son ombrelle dans la direction de Champion. Le lion, agacé, grognait et griffait l'air d'une patte passée à tra-

vers les barreaux. La femme était jolie, très élégante et très parée, mais avec quelque chose de commun sous son élégance et ses bijoux. Son compagnon, mince, nonchalant, vêtu selon les rites de l'année, regardait Hercule avec insistance. Il finit par lui demander :

— Est-ce que vous n'avez pas fait votre service à Castres ?

Hercule venait de reconnaître le lieutenant comte Adhéaume de Célère. La rencontre ne l'enchantait pas. Mais à quoi bon mentir !

— En effet.

— A la vingt-huitième batterie ?

— A la vingt-huitième.

Célère assujettit, avec impertinence, un monocle dans son œil gauche.

— Mais alors, vous êtes le duc de Maugulin ?

Hercule, un peu pâle, répondit sèchement.

— Je suis le dompteur Balthazar.

Et madame de Célère intervint, avec un à-propos charmant.

— Comment, le duc de Maugulin ? Voyons, cher : duc et saltimbanque ?

Et elle rit.

Hercule serra violemment le fouet qu'il tenait

à la main. Il se contint. Le lieutenant de Célère avait toujours manifesté une vive animosité pour le cavalier, puis pour le brigadier de Maugulin. Sans qu'Hercule comprît jamais pourquoi, il s'était quotidiennement montré haineux envers lui. Très pauvre et sans scrupules, il avait vendu son nom et son titre à la fille d'un banquier millionnaire et failli. Pour cela, ses camarades le tenaient à l'écart, et tant de mépris l'avait aigri. Il ne perdit donc pas l'occasion d'être insolent à bon compte.

— C'est égal, mon cher. Quand on porte un nom comme le vôtre...

La réponse ne se fit pas attendre. Hercule la lui jeta en pleine face :

— Tout le monde ne peut pas épouser la fille d'un banqueroutier.

Célère verdit sous l'outrage. On sonnait la fin de l'entr'acte ; il disparut en poussant devant lui sa femme qui, rageuse, venait de briser le manche de son ombrelle.

XXXII

— Petit à petit, dit un jour M. Mimosa à Hercule, vous devriez vous habituer à faire travailler les autres animaux. Ainsi, vous pouvez m'éviter un gros ennui. Admettons que Violane se trouve malade ; vous la remplacez aussitôt, et je ne suis pas obligé de modifier mon programme.

La proposition déguisait un ordre. M. Mimosa n'était pas méchant ; il demandait à Hercule quelque chose de difficile, et de dangereux ; mais il faut vivre, et le public est exigeant. Puis, quand on paie correctement et suffisamment ses employés, on a bien le droit de stimuler leur bonne volonté. Hercule le comprit et, tendrement, il obligea Violane à cette nouvelle

épreuve. Elle pleura, refusa, puis consentit, après avoir avoué son inquiétude, sur laquelle elle avait su conserver un silence étouffant.

— Je sais, tu me donnes des raisons indiscutables, et pourtant elles me semblent injustes. J'avais peur de te troubler, d'amoindrir ton assurance, mais si tu savais comme j'ai souffert pendant le dressage !... Tu étais au milieu d'eux avec ton seul courage, et mon cœur se tordait au point de crever ; il venait me battre dans la bouche, comme si j'avais couru trop longtemps. Et quand tu es revenu avec du sang, avec des blessures, tout meurtri ! Mon amour, je ne me savais pas si forte, je croyais mourir. Oui, à certaines heures, j'ai tant souffert, que j'ai souhaité mourir.

Il l'attira contre lui, la blottit sur sa poitrine, comme une chose fragile, pacifia d'un baiser l'amertume de ses yeux :

— Nous avons souffert l'un par l'autre, et malgré nous, Violane. Moi aussi, j'ai connu des minutes terribles, en te voyant pénétrer dans la cage ; à ce moment-là, les prières crédules de l'enfance sont remontées à mes lèvres tant l'angoisse m'envahissait, et je me suis surpris à murmurer :

» — Notre Père qui êtes au cieux...

Elle l'interrompit.

— Pauvres nous! Veux-tu que nous quittions tout cela? Nous vivrons n'importe comment, et n'importe où...

Il sourit, mélancolique.

— Nous ne vivrions pas, mon pauvre petit. Et puis, nous ne le pouvons pas, il faudrait résilier nos engagements...

— M. Mimosa consentirait peut-être?

— Tu sais bien que non.

Alors, se blottissant plus étroitement encore dans les bras d'Hercule, et collant sa bouche à l'oreille du dompteur :

— Au moins, jure-moi une chose?

Elle se serra contre lui de toute sa nervosité, comme si elle eût voulu faire pénétrer en lui la puissance de cette volonté passionnée qui lui mettait un pli au front.

— Jure-moi que tu ne feras jamais travailler Némée?

Hercule se dégagea d'un mouvement brusque, presque brutal.

— Pourquoi? Tu ne veux pas qu'on y touche à ton lion?

Une mauvaise blessure, mal fermée, se rouvrait en lui ; la jalousie lui crispait les lèvres dans un sourire hostile, troublait son œil, bandait ses muscles comme pour une attaque.

— Oh ! fit Violane avec un étonnement douloureux. Jamais !... Jamais tu ne m'as parlé ainsi !...

Mais il continua, en faisant siffler les paroles entre ses dents serrées :

— Tu crois donc que je ne le materai pas comme les autres ? Tu crois que je ne saurai pas, aussi bien que toi, dominer cette brute ?

Elle protesta :

— Ce n'est pas une brute.

Il lui imposa silence avec un mépris aussi direct qu'une gifle.

— Tais-toi !

Maintenant, face à face, ils se dévisageaient avec colère, comme deux ennemis. L'orage amoncelé depuis longtemps crevait, car jamais encore ils n'avaient parlé du lion. Ils le sentaient entre eux comme une discorde et un danger ; mais leur pudeur avait toujours imposé silence à cette jalousie vésanique. Hercule, aveuglé, ne se contint plus :

— Tu as peur pour moi — ou pour lui ?

Aussitôt, il regretta ses paroles. Toute blanche, vieillie, anéantie, Violane s'était laissée choir sur un siège ; et sa main gauche se crispait sur l'étoffe bleue du corsage à la place de son cœur, avec une contraction des doigts telle, que le chaton des bagues semblait incrusté dans la peau. Et ses yeux violets dilatés, secs, effroyablement fixes, contemplaient Hercule avec tant de douleur stupéfaite, tant d'épouvante inquiète, qu'il sentit toute sa force l'abandonner. Ce ne fut pas seulement par repentir qu'il tomba à genoux, en murmurant :

— Pardon !

Sans répondre, elle faisait de la main droite, machinalement, un grand geste régulier. Alors, il se rapprochait, lui jetait les bras autour de la taille et, enfouissant sa tête dans le giron de Violane pour échapper au regard hallucinant, reprenait, la voix assourdie, les lèvres brûlées par l'étoffe rèche de la jupe :

— Tu me pardonnes, n'est-ce pas ?

Une main se posa sur sa tête, avec la douceur d'une miséricorde.

Alors, il laissa déborder la contrition qui lui

montait à la bouche avec l'impétuosité d'un afflux sanguin.

— Tu as raison : la brute, c'est moi. Comment ai-je donc pu te faire si mal, moi qui t'aime tant ? Pardonne-moi, ma seule excuse est dans mon amour. Je n'avais jamais osé te le dire, Violane, tellement je trouvais cela ridicule et odieux ; je reculais devant cet aveu comme devant une infamie. Mais, depuis le jour où tu as été à moi, depuis le premier jour de notre bonheur, j'ai été jaloux de cette bête. Il me semblait que trop de ta tendresse, trop de ta sollicitude allait vers elle. Et puis, je ne sais plus, c'était comme un instinct, comme une force supérieure à ma volonté, une obsession. Comme j'ai souhaité sa mort !

Et, tellement bas que Violane ne l'entendit peut-être pas :

— Comme je la souhaite encore !

Violane se pencha vers Hercule, et, ses yeux si près des siens, qu'ils croyaient l'un et l'autre avoir échangé la couleur de leurs prunelles, elle lui demanda, encore stupéfaite :

— Tu as pu douter un instant, un seul ?...

La voix d'Hercule se fit très douce, un peu

hésitante, un peu chantante, comme quand autrefois il confiait à sa mère un gros chagrin d'enfant, un de ces chagrins qui paraissent injustes par l'ignorance de leurs causes immédiates :

— Oui. J'ai douté. Mais tu sais comme je doutais de tout avant notre rencontre : il m'en est resté quelque chose, malgré moi, malgré nous.

Violane posa ses lèvres sur le front d'Hercule, longuement.

— C'est fini ?

Et il répondit avec une sincérité immédiate :

— C'est fini.

Il croyait ne pas mentir, à cette minute. Mais déjà son assurance diminuait en lui avec une rapidité qu'il se sentait impuissant à modérer. Violane reprenait :

— Tu connais les animaux, leur caractère, leurs manies ; quand ils sont habitués à un dompteur, c'est toujours dangereux de leur en imposer un autre. Ce n'est pas qu'ils s'attachent, mais ils s'habituent. Moi, je ne voudrais pas faire travailler tes lions...

Hercule protesta :

— Bah ! Avec beaucoup de prudence, sans

les brusquer... d'ailleurs, les autres animaux sont plus vieux et plus dociles. Tu verras : au bout d'un mois, ils m'obéiront parfaitement.

Violane savait à quoi s'en tenir :

— Peut-être. J'ai eu du mal, quand je les ai repris après mon père. Mais tu m'as dit qu'il le fallait, c'est bien, je ne discute plus. Seulement...

Et pour persuader Hercule, pour ménager cette vanité masculine qu'elle devinait si susceptible, si facilement vulnérable, elle fit sa voix suppliante, humble, aussi fervemment persuasive qu'une prière :

— Seulement, tu sais... c'est une chose qui arrive souvent, c'est un hasard si tu veux, pas autre chose : certains animaux ne se laissent approcher que par une personne. Papa avait une tigresse comme cela, autrefois, Bérénice. Je t'en ai déjà parlé, sûrement. Avec lui, elle était douce comme un mouton, il lui faisait exécuter des tours très compliqués, très difficiles, qui exigent une grande docilité. Eh bien, il l'avait eue pour presque rien, pour cinq cents francs, parce qu'elle était réputée indomptable et qu'elle avait déjà tué deux hommes.

Il voulut parler, elle ne lui en laissa pas le temps.

— Oui, oui, Némée n'est pas méchant. Jamais il ne m'a fait le moindre mal, jamais même il n'a essayé. Seulement, je l'ai eu tout petit, je l'ai nourri, j'ai joué avec lui avant de commencer son dressage. Il ne connaît que moi. Et puis...

Après une courte hésitation, elle se décida, courageuse, à reprendre le sujet qui tout à l'heure les avait si cruellement désunis.

— Et puis tu sais comme il entre en rage quand il te voit... Jamais tu n'as pu passer près de sa cage sans qu'il se mette à rugir ou à gronder. Il est peut-être jaloux, lui aussi. Les bêtes ont quelquefois plus d'intelligence que nous ne pensons. Ou bien elles devinent, elles pressentent, je ne sais pas... C'est comme les chiens qui aiment trop leur maître...

Et, toute proche, d'une voix basse, chaude, qui entrait en lui comme une caresse :

— Nous ne pouvons pas lui en vouloir, n'est-ce pas ? Parce que lui, s'il est jaloux, il souffre avec raison. Il sent peut-être que j'aime une seule chose au monde.

Elle s'était tue. Elle posa sur les lèvres d'Hercule, ses lèvres encore un peu agitées, comme si des paroles s'en échappaient encore. Et ces lèvres palpitaient vivantes, impérieuses.

— Jure-moi une chose...

Alors, défaillant de luxure, brisé par la colère et par le repentir, il consentit, lâchement, le serment trahi d'avance. Car il sentait peser sur sa nuque la main écrasante de la fatalité, la main impérieusement lourde qui le poussait vers la Bête, pour une rencontre aussi inéluctable que le Destin.

XXXIII

Oscamp attira dans un coin l'aîné des Regenstein.

— Minute, l'Alboche, j'ai à te causer.

L'équilibriste protesta :

— Tites donc. Che m'appelle Otto Regenstein.

Oscamp, d'une bourrade, le fit asseoir sur une banquette, et prit place à son côté.

— Entre nous, ça m'est aussi égal que si tu t'appelais Guillaume ; je n'ai pas l'intention de t'entreprendre sur ton prénom. Je veux seulement te donner un conseil, un conseil amical.

Un large sourire s'épanouit sur la face épaisse de l'Allemand, et il tendit la main.

— Ne fais donc pas le malin, continua

Oscamp. Ça te va aussi bien qu'une paire de lunettes à un chien. Ecoute-moi seulement, j'irai à la douce, parce que je ne sais pas jacter en teuton; tâche de comprendre.

Otto s'indignait :

— Che ne suis pas un imbécile.

Oscamp reprit sans s'émouvoir :

— C'est toi qui le dis. Eh bien, vieux frère, abstiens-toi donc désormais de ribouler des chasses comme un merlan cuit, quand tu te trouveras en face de Violane. Sans ça, m'est avis que la peau pourrait t'en cuire.

L'équilibriste posa sur ses cuisses des poings nerveux qu'il considéra avec bienveillance.

— Otto Regenstein, il ne graint personne. Et puis, tout ça, c'est tes mensonges.

Oscamp salua.

— Trop aimable, merci. Je ne suis pas le seul à reluquer ton petit manège. Chacun en cause, et tu passes pour une pochetée.

La faïence bleue des prunelles tudesques parut se craqueler d'étonnement.

— Ça veut dire guoi, pochetée?

Oscamp cherchait en vain des synonymes.

— C'est comme qui dirait idiot, manche,

poire, crétin, marteau. Tu comprends ? Nom de Dieu, tu n'as pas la bosse des langues. Attends un peu, je crois me rappeler un mot de ton charabia qui signifie à peu près la même chose. Foutue langue pour engueuler les chevaux, comment est-ce donc? Ah oui, j'y suis : dumm. Tu nous parais rien dumm.

Une pâleur mauvaise envahit la figure brutale d'Otto. Un léger prognathisme le faisait ressembler à un bouledogue, dont il avait le nez écrasé, les bajoues flottantes, toute la tête exagérée en largeur.

— C'est elle qui a dit ça?

Oscamp saliva, dédaigneusement :

— Elle! Tu crois donc qu'elle t'a remarqué, qu'elle te regarde, qu'elle soupçonne ton existence? Mais en dehors de son homme, il n'y a plus rien. Et Balthazar le sait bien; c'est pour ça que jusqu'ici, au lieu d'être jaloux, et de te mettre les côtes en long, il a rigolé.

Otto, maintenant, était pourpre. Ses veines se gonflaient jusqu'à l'éclatement sous l'assaut d'un sang brutal comme une tempête.

— Il a ricolé?

— Et comment! Dame, entre nous, sans

parti pris, ni désobligeance, il y a plutôt de quoi. Monsieur n'a sans doute jamais contemplé son effigie dans un miroir? Mais, vieux frère, tu es à peu près aussi moche que moi! En plus jeune, voilà tout. Tandis que lui, il dégotte plutôt. Et puis, tu sais aussi bien que moi que ça n'a pas toujours été son métier de faire dans la banque. Sans être réactionnaire, faut bien avouer que ces types-là ont des manières pas comme les autres. C'est de naissance, comme ils disent. Aussi, tu ferais mieux de déguster ta choucroute — proteste pas, c'est un plat épatant! — au lieu de t'essayer à gigoter dans ses plates-bandes.

Les poings aux joues, la tête basse, Otto répétait obstinément :

— Ils se foutent de moi... Ils se foutent de moi.

Placide, Oscamp avait tiré sa pipe. Il la bourra méthodiquement, tassa le tabac avec un pouce expert, battit le briquet et bouta le feu.

— A qui la faute? Seulement, si je te préviens aujourd'hui, c'est que Balthazar commence à trouver ton petit manège un peu long.

— Oh! celui-là!...

Otto avait fait tenir tant de haine attentive, tant de rancune patiente dans ces trois mots, qu'Oscamp se départit de son calme ironique.

— Minute, l'Alboche. C'est la faute à personne si tes vieux ont oublié de te fignoler. Aussi, faudrait pas t'aviser de vouloir faire du gauche. Sans ça, aussi vrai que je m'appelle Jean-Paul Oscamp et que j'ai été dans ta partie autrefois, je n'hésiterais pas à t'entamer. Et puis, tout le monde ici pense comme moi, ne l'oublie pas. Sur ce, salut et fraternité.

Otto s'était levé. Sans mot dire, il s'en allait avec une démarche pesante de bœuf, le cou incliné comme sous un joug. De temps à autre, un petit frisson soulevait ses épaules trop basses. Bébert, qui arrivait pour travailler avec Oscamp, s'étonna :

— Qu'est-ce qu'il a donc à chialer, l'homme aux cantiques?

Oscamp répondit :

— Je viens de lui parler, rapport à Violane.

Bébert haussa les épaules.

— Faut toujours que tu t'occupes de tout!

— Vois-tu, répondit le vieux clown, j'ai réfléchi sur bien des choses depuis plus long-

temps que toi. Et je me suis aperçu que souvent, avec un mot à-propos, on pouvait empêcher de grands malheurs.

Bébert ne parut pas convaincu :

— Savoir !

XXXIV

Hercule, maintenant, faisait travailler tous les autres animaux. Chez aucun, il n'avait rencontré une grande résistance, et ce succès l'enhardissait. Inaccessible désormais à ce sentiment, non de peur, mais d'angoisse nerveuse qui l'obsédait à ses débuts, il lui semblait que tout dût plier devant sa domination ; et il éprouvait un plaisir orgueilleux à exercer sur les bêtes un empire volontaire. Calme, froid, il obtenait tout de ses élèves, sans coups, sans mouvements, presque sans paroles, et ce silence énergique agissait sur le public d'une manière intense. Aussi, M. Mimosa ne lui ménageait-il pas les compliments :

— Vous aviez une véritable vocation pour

arriver en aussi peu de temps à un tel résultat. Je vous le dis en toute franchise : Mon intérêt n'est pas de vous faire des compliments, mais la justice a toujours été mon côté faible. J'ai vu travailler les dompteurs les plus célèbres ! aucun ne donnait, comme vous, une telle impression de sécurité et d'aisance. Vous êtes un grand éducateur, non seulement, d'animaux, mais de foules.

Et comme Hercule paraissait s'étonner.

— Je vous surprends? C'est que j'ai mes idées sur un tas de choses, mes idées à moi, qui ne sont peut-être pas plus mauvaises que beaucoup d'autres. Je considère les artistes du cirque comme des professeurs d'énergie...

Il enleva son lorgnon, ainsi qu'il avait coutume avant d'entreprendre un discours, puis en coiffa son index.

— Oui. L'équilibriste, l'acrobate, le gymnaste exécutent des exercices dont le public se sent incapable ; et, ces exercices, pour être menés à leur perfection, supposent une somme considérable de patience, de travail et d'énergie. C'est tout cela que le public applaudit. Parallèlement, comme la faculté d'imitation est une des plus

impérieuses, il souhaite en lui-même de parvenir à un même résultat. Souhait fécond, qui accroît inconsciemment l'énergie de chacun, et que chacun emploiera à se perfectionner dans sa sphère et dans son métier. Vous m'entendez et vous me suivez ? Ce sentiment d'énergie, de tenacité et de volonté, vous le dégagez au plus haut point, et vous instruisez sans le savoir, et sans qu'elle le sache elle-même, toute une foule qui serait bien surprise si on lui parlait de ce phénomène, obscur et éclatant tout ensemble, qui s'appelle la suggestion.

A ce moment, on vint chercher le patron pour un détail qui exigeait sa présence immédiate. Oscamp était survenu vers le milieu du cours impromptu. Il fit, avec les doigts, les gestes d'un insecte qui, retourné sur le dos, agite ses pattes en l'air :

— C'est un bon type. Mais tu ne le crois pas un peu marteau ?

Hercule ne répondit pas.

XXXV

William Clok était très vieux. Seulement, comme il avait un crâne chauve, une figure méticuleusement rasée, et encore beaucoup d'agilité, on lui donnait beaucoup moins que son âge. Serviteur fidèle d'O' Pherson, Violane avait grandi sous ses yeux, et, à la mort du père, il l'avait suivie dans sa nouvelle vie errante. On le traitait avec beaucoup d'amitié et un peu de déférence, comme un parent éloigné; quand on voulait chatouiller son orgueil, encore sensible, on l'appelait « le Doyen ». Et, en effet, William Clok était le doyen des garçons de cage. Au reste, serviteur inappréciable ! Nul mieux que lui ne connaissait les habitudes des fauves, leurs caractères et leurs maladies. A

peine alcoolique, il veillait sur la ménagerie avec un soin jaloux, et, pour rien au monde il n'eût admis que les employés maltraitassent, ou négligeassent, « ses » animaux.

Quel métier exerçait-il avant d'échouer chez O' Pherson ? Nul ne le savait ; mais il devait avoir reçu une instruction plus qu'ordinaire, car il s'exprimait en deux langues avec une correction parfaite, et ses manières n'avaient pas perdu toute distinction. Dès le premier jour, il avait marqué à Hercule une grande déférence et beaucoup de sympathie. A certains moments, en parlant du passé, il semblait sur le point de livrer un très vieux secret, un secret que le temps rendait trop lourd ; mais ses lèvres minces se refermaient aussitôt, avec un pincement qui les escamotait presque, sur un mutisme absolu. Souvent Hercule avait eu recours à ses conseils et à son expérience ; il ne le tenait pas pour un valet, et lui accordait la plus entière confiance. Le vieil homme lui était aveuglément dévoué, et il aimait répéter à qui voulait l'entendre, avec ce léger accent anglais dont il n'avait jamais pu se départir, que M. Balthazar, ça n'était pas tout le monde.

Un après-midi qu'Hercule venait de faire travailler les deux ours, Nag et Nog, et qu'il leur avait fait exécuter un exercice compliqué auquel Violane ne parvenait pas toujours à les contraindre, il eut une imprudente parole d'admiration :

— Maintenant, ça y est. N'importe quelle bête vous obéira. Et vous pouvez croire William Clok. Il a l'habitude.

Hercule sourit. Il désigna, du bout de sa cravache, la cage plus vaste où Némée reposait, étendu à même la sciure.

— Vous avez peut-être raison, William ; demain, j'essaierai celui-là.

William Clok sentit son imprudence. Il tâcha d'y remédier par une indifférence apparente.

— Oh ! vous avez le temps. Rien ne presse.

Mais Hercule s'obstinait :

— Non. D'ailleurs, celui-là n'est pas plus terrible qu'un autre.

William, connaissant le caractère d'Hercule, savait qu'il l'irriterait sans profit en le contredisant. Depuis longtemps, il avait compris que chez ce garçon si franc et si sincère, l'amour-propre dominait. Avant tout, il ne fallait pas le

mettre au défi. Et puis, il sentait, sans bien la comprendre, l'hostilité étrange, la jalousie énigmatique de l'homme et du lion. Il secoua négativement sa tête glabre.

— Croyez-moi. Encore un peu de patience.

Tout en causant, les deux hommes s'étaient rapprochés de la cage. Secouant sa torpeur, Némée s'étirait lourdement et venait appuyer au barreau son mufle inquiet. Une respiration courte agitait ses flancs, et ses larges yeux dorés, sous sa crinière brune, avaient un éclat et une fixité artificiels. William essayait de l'apaiser, de le renvoyer au repos par une sorte de cantilène impérative.

— Holà ho! Allez Allez... ho ho oh... Allez... ho...

Mais Hercule suivait sa pensée.

— Eh bien, quoi? Celui-là n'est pas plus dangereux que Champion et que Caroline. C'est un plus gros tas de viande, voilà tout.

Les yeux du lion semblaient changer de couleur. Leur belle teinte dorée de sable chaud tournait à l'orangé, s'injectait de rouge comme à l'approche d'un vertigo terrible. William ne put s'empêcher de le faire remarquer à Hercule.

— Regardez-moi ces yeux-là. Ils ne signifient rien de bon. Allons-nous en, c'est inutile de l'agacer.

Hercule avait pris un fouet qui traînait par terre, et à toute volée, il cinglait à travers les barreaux le nez du lion. Némée poussa un formidable hurlement de rage douloureuse, et les tringles de la cage plièrent sous la poussée colossale de sa masse. William avait arraché le fouet des mains d'Hercule.

— Comment, c'est vous... vous qui faites cela. Mais c'est fou !

Un peu pâle, les dents serrées, Hercule fit un pas vers la cage. William dut le saisir par sa veste et le tirer en arrière. Maintenant, il avait reconquis son empire sur lui-même, ses traits détendus s'apaisaient dans le calme coutumier, mais un peu de colère tirait encore ses lèvres aux commissures. Il passa une main sur son front moite et suivit docilement William. Mais il n'avait pas abandonné son projet.

En quittant le vieux garçon de cage, il lui dit :

— C'est toujours entendu pour demain, vers quatre heures.

Resté seul, William put, enfin, donner du champ à sa sincérité.

— Plus souvent que je lui laisserai faire une bêtise pareille ! By Jove ! C'est à croire qu'il veut se suicider.

XXXVI

L'orgueil entier du dompteur se cabrait devant le défi proposé chaque jour par la sympathie de ses camarades. Tout le monde aimait beaucoup Hercule, et, dans ce milieu où la volonté et l'énergie priment tout, on lui montrait une grande déférence pour avoir appris en si peu de temps un métier difficile, et y témoigner déjà d'une indiscutable maîtrise. La verbosité amicale de M. Mimosa n'était pas la moins terrible.

— Je savais à qui je m'adressais, en vous demandant de reprendre les animaux présentés jusqu'ici par Violane. Mais avec votre patience, votre sang-froid et votre ténacité, on peut tout entreprendre sans un danger immédiat. Voyez-

vous, j'ai la notion assez exacte de ce qu'on peut exiger des gens sans provoquer les reproches de sa conscience. Avec vous, elle m'interdit une seule chose...

A l'attitude d'Hercule, au tremblement d'impatience qu'il ne put réprimer, le patron comprit qu'il avait été trop loin, et essaya de se ressaisir. Mais son interlocuteur ne lui en laissa pas le temps.

— Et quelle chose, s'il vous plaît?

M. Mimosa quitta son lorgnon doré.

— Euh... comprenez-moi bien. Je ne mets en doute ni votre courage, ni votre habileté. Vous savez toute l'estime que j'ai pour vous. Mais enfin, on a beau dire que le mot impossible n'est pas français...

Il pataugeait lamentablement, il se coulait en essayant de se sauver.

— Oui, ce lion, ce Némée. Je ne dis pas qu'il soit plus mauvais, ni plus intraitable qu'un autre, puisque Violane en fait tout ce qu'elle veut et en joue comme d'un petit chien. Mais les animaux ont leurs antipathies et leurs singularités comme les hommes... Je ne sais pas ce qu'il y a entre vous et lui... Eh... Eh... mais

le vieux Clok m'a dit que ce serait dangereux pour vous... vous entendez, extrêmement dangereux si jamais vous vouliez pénétrer dans sa cage.

Hercule haussa nerveusement les épaules.

— Clok est un vieil imbécile. Je sais parfaitement à quoi m'en tenir. Et il faudra bien que celui-là m'obéisse comme les autres.

Sentant qu'il en avait trop dit, M. Mimosa ne put retenir une dernière maladresse :

— Soit, vous êtes libre. Mais à votre place, je me méfierais.

Hercule, excédé, se révolta tout-à-fait :

— En ceci, monsieur, je suis le seul juge.

Et Oscamp, qui avait également la langue bavarde et survenait toujours à la fin des conversations, aggravait encore les choses par sa bonhomie un peu terre à terre et son affection trop attentive.

— Tu crois ça comme tu le dis? Le seul juge? Et ta femme, alors, elle compte pour rien? Eh bien, tu peux être sûr d'une chose : tant que je serai là, je ne te laisserai pas faire une bêtise pareille. Mais tout le monde le dit et le sait : il n'y a pas besoin d'être de la

partie, et ça saute aux yeux comme le chagrin sur le monde. Cette bête-là ne peut pas te sentir, elle n'attend qu'une occasion pour t'envoyer un coup de gueule. Cherche pas à comprendre, va. Il y a des choses qui nous étonnent comme ça, mais qu'il faut bien admettre. Tiens, le saut périlleux en arrière, c'est cependant le pont aux ânes, et le plus mauvais clown l'exécute sans broncher. Eh bien, moi, qui ai eu pourtant un nom dans l'équilibre, j'ai jamais pu, jamais. J'ai toujours senti que si j'essayais, je me démolirais promptement. Faut pas tenter le malheur, vois-tu : il rapplique toujours assez vite sans qu'on aille le chercher par la main.

Tant de sollicitude excédait Hercule et agissait sur lui en sens contraire, car il était de ceux qu'on pousse vers un acte en le leur déconseillant. Puis l'influence du milieu agit sur tous les êtres ; au début, les applaudissements du public le gênaient ; il eût souhaité passer inaperçu parmi l'indifférence générale. Maintenant, il lui fallait le succès et les ovations ; c'était devenu chez lui un besoin physique, un appétit douloureux quand il n'était

pas satisfait. Son amour pour Violane demeurait aussi grand, aussi pur qu'au premier jour; et il eût protesté, sincèrement, si quelqu'un avait prétendu que l'envie s'y glissait, traîtreusement, progressivement, comme un ver dans un fruit superbe.

Hercule avait du succès quand il présentait ses animaux, un gros succès; mais quand Violane apparaissait dans sa cage, seule avec Némée, c'était un triomphe. Hercule se sentait alors envahi par un sentiment qu'il croyait être l'émotion, la crainte que quelque chose de fâcheux ne survînt à sa maîtresse. Mais ce sentiment très pur se gâtait peu à peu d'une jalousie instinctive, développée chaque jour par le métier, accrue et envenimée quotidiennement. Et cette jalousie le poussait à vouloir le triomphe pour lui seul, puisque maintenant le succès ne le satisfaisait plus. Pour cela, il fallait qu'il présentât le fauve colossal, le lion vraiment remarquable qui influençait le public par sa crinière prodigieuse, ses muscles titanesques et sa corpulence extraordinaire.

XXXVII

Hercule tira soigneusement la porte de la roulotte, pour que sa voix ne pût parvenir jusqu'à la malade, et questionna anxieusement :

— Eh bien, docteur?

Le médecin se regantait avec placidité.

— Fluxion de poitrine.

Devant la pâleur soudaine de son interlocuteur, il ajouta :

— Le sujet me paraît solide, et j'espère vaincre le mal. Dans onze jours, nous serons fixés.

Et il s'en fut, placide comme ceux qui ignorent la pitié. Hercule demeurait à la même place, abruti par cette révélation comme par un coup sur la nuque.

L'avant-veille, Violane s'était plainte d'une migraine violente et d'une courbature générale qui l'avaient prostrée sur son lit, la journée entière, puis le malaise s'était aggravé de points douloureux entre les côtes et d'une grande difficulté à respirer. Des cauchemars pénibles agitaient son sommeil, incendié par une fièvre montante. Et le médecin, mandé en hâte, rendait son verdict : onze jours d'attente avant d'acquérir la moindre certitude, onze jours éternels, onze jours pendant lesquels il faudrait continuer sa vie sans interruption, faire travailler les fauves et parader. Car le patron venait de dire à Hercule :

— Heureusement, vous êtes là pour remplacer Violane.

Il avait prononcé ces paroles sans cynisme et sans méchanceté, simplement parce que beaucoup de drames pareils s'étaient déroulés autour de lui, et que tout s'incline devant certaines nécessités matérielles. Il avait même ajouté :

— C'est ennuyeux quand même : il va falloir modifier les affiches, pour en supprimer Némée, ma meilleure attraction.

Hercule sentait toute la justesse de cette parole. La dernière fois que Violane était parue en public avec le lion, la foule l'avait forcée par son enthousiasme à prolonger l'exhibition, et elle avait quitté la cage, à bout de forces, en sueur. De nouveau, Hercule trouvait la bête entre son bonheur et lui.

XXXVIII

Le lendemain, vers deux heures, Hercule traversait la piste et se dirigeait vers les cages. Il se trouva face à face avec Otto Regenstein, qui lui tendit amicalement sa large main :

— Ponjour, Palthazar. Et comment fa Fiolane ?

Sous l'empire de sa douleur, Hercule avait oublié les ridicules fatuités du Poméranien ; il répondit donc, avec beaucoup de cordialité :

— Un peu mieux, Otto, je vous remercie.

Et il se disposait à continuer son chemin. Mais l'équilibriste était décidément en veine de sympathie.

— C'est pien tommache. Nous sommes très peinés, dans ma famille, de ce qui fous arrive,

très peinés, car fous êtes un pien pon camarade.

Hercule recevait de tous les autres artistes du cirque tant de témoignages de sympathie que cette bienveillance soudaine ne l'étonna pas. Jusqu'ici, en effet, Otto ne lui avait guère adressé la parole; mais quand on souffre, il semble tout naturel qu'un indifférent s'intéresse à votre douleur.

Otto continuait :

— Che sais. Le père, il a été malade, foilà tans les teux ans. Et c'était très tur de trafailler sans lui. Car vous continuez à faire trafailler fos animaux?

Hercule opina de la tête.

— Ah! oui, très tur! Et che fous plains, parce que che sais!

Au bout d'une seconde, il ajouta!

— Tous les animaux, je tis tous? Même le gros Némée?

Il avait touché juste. Sèchement, Hercule demanda :

— Pourquoi pas?

Otto parut épouvanté :

— Non! Non! Il faut pas celui-là! Tout le

monde il tit que si vous entrez dans le cache afec lui, il fous manchera !

Hercule haussa les épaules, et voulut continuer son chemin. Mais le Poméranien, comme effrayé de ses paroles, le retint par sa veste.

— Che foulais pas tire ça. Mais il faut pas, savez-fous. Che sais pien que vous n'afez pas peur.

Hercule s'était dégagé ; il se retourna, considéra l'équilibriste avec mépris, et s'en fut tranquillement. La haine assombrissait les yeux clairs d'Otto, et changeait leur bleu clair de faïence en un bleu dur d'acier. Un sourire de rancune satisfaite entr'ouvrait ses lèvres épaisses sur ses dents solides ; il frotta ses larges paumes l'une contre l'autre, croisa ses bras sur sa poitrine dilatée par une expiration profonde, et considéra silencieusement l'ennemi qui s'éloignait, en emportant dans son cœur le mot empoisonné.

XXXIX

Hercule, en arrivant devant les cages, fut tout étonné de ne pas voir le vieux Clok. Il interpella un garçon, qui passait avec un seau de sciure à la main :

— Où est William?

L'homme désigna, dans un coin sombre, un paquet de toiles sur lequel Hercule aperçut un corps vautré. Clok dormait étendu sur le dos, bouche ouverte et poings fermés.

— Il est plein, dit le garçon. Ce matin, je lui ai apporté une lettre, une lettre avec un timbre que je ne connais pas. Il l'a tâtée, il l'a reniflée, il l'a retournée dans tous les sens, mais il l'a mise dans sa poche sans la décacheter. Puis, il est sorti avec un drôle d'air, en sifflant. On

ne l'a pas vu au déjeuner, et il vient de rentrer saoul. Maintenant, il cuve son pétrole.

Hercule considéra l'ivrogne avec pitié; il savait, vaguement, car Clok avait toujours observé à ce sujet un mutisme digne, qu'un drame avait jadis bouleversé son existence. Sur le visage détendu par le sommeil, les soucis, les chagrins, peut-être le remords, avaient creusé des sillons qui semblaient des cicatrices; les yeux se gonflaient sous les paupières lourdes, et les lèvres minces, presque incolores, s'affaissaient aux commissures avec lassitude. Retroussée jusqu'au coude par la position du dormeur, la manche gauche découvrait un avant-bras sec, aux veines saillantes comme des cordes, et sur lequel un cœur perforé d'une flèche était tatoué avec cet exergue : Mary-Elisabeth for ever.

— Couvrez-le avec cette bâche, dit Hercule. Il pourrait avoir froid.

Il se sentait envahi par une mélancolie profonde devant cette épave, en même temps que par un découragement inconnu. Il éprouvait dans tout son corps, soudainement las, la fatigue des luttes soutenues contre le destin; et

bien que l'état de Violane s'améliorât de jour en jour, son inquiétude allait jusqu'à l'angoisse. Une volonté plus forte paralysait la sienne ; un obstacle barrait sa route, et il ne trouvait plus la force de se rassembler pour le franchir, comme un cheval fourbu qui aborde du poitrail. Mais le mot venimeux de Regenstein lui revint en mémoire et le cingla comme un coup de fouet. Peur ! Les Maugulin n'avaient jamais reculé devant la mort, et lui, le dernier, le déchu, ne mentirait pas à sa race.

D'ailleurs, il se reprenait déjà, chassant cette défaillance passagère. Pourquoi la mort ? Jusqu'ici son audace tranquille avait triomphé dans toutes les entreprises ; elle triompherait encore. Souvent, il était entré en cage avec un animal furieux, et il l'avait vaincu. Et puis, on lui avait trop répété qu'il ne viendrait jamais à bout de Némée, et son orgueil se révoltait devant trop de sollicitude humiliante. L'occasion était belle : Violane, retenue sur son lit par la maladie, ne saurait rien, et le vieux Clok, anéanti par l'ivresse, ne pourrait pas le dissuader par ses conseils prudents. Il se fit apporter ses hautes bottes, ses gants de cuir, le casque de dres-

sage qui lui protégeait la tête et la nuque. Déjà le garçon déplaçait les cloisons mobiles, et se préparait à faire pénétrer dans la cage centrale les deux lions et la lionne. Hercule l'arrêta :

— Laissez-les. Je vais travailler Némée.

L'homme parut étonné ; mais il n'était dans la ménagerie que depuis peu ; il n'osa donc pas discuter cet ordre et obéit sans murmure. Réveillé par ce bruit familier, le lion s'étirait pesamment. Il ne fit aucune difficulté pour pénétrer dans la grande cage, et s'assit tranquillement dans un coin, appuyé contre la paroi. Ses yeux vagues, obstinément fixés sur le sol, semblaient ne pas voir le dompteur, en train de choisir, dans un tas, le gourdin le plus solide et le plus long.

Hercule appela l'homme, qui maintenant vérifiait les fouets :

— Donnez-moi un revolver.

L'homme demanda :

— A blanc ?

Hercule haussa les épaules :

— Bien sûr.

Il mit l'arme dans sa poche, assujettit le cas-

que sur sa tête et se dirigea, par le couloir extérieur, vers la porte d'accès qu'il entr'ouvrit juste assez pour se ménager un passage, et referma aussitôt, d'un simple retrait du corps en arrière. Némée n'avait pas bougé. Il tourna simplement la tête dans la direction de l'intrus ; ses paupières, à moitié rabattues sur les yeux, ne laissaient filtrer qu'un regard vague, sans colère, méditatif et dédaigneux.

Hercule commanda :

— Allons, debout !

Et Némée, lent, mais docile, se leva. Hercule se méfiait de cette tranquillité, elle ne se démentit pas une minute. Il lui fit faire plusieurs fois le tour de la cage, le força à franchir une barrière et à s'asseoir sur un tabouret. Némée obéissait toujours, sans défense, sans bruit. A la fin, Hercule, énervé, un peu déçu par ce facile triomphe, le fouailla brutalement ; et le lion, au lieu de rugir ou de bondir, s'immobilisa sur ses pattes puissantes, releva sa tête broussailleuse, et fixa l'homme. Ils restèrent ainsi, les yeux dans les yeux, de très longues secondes, mesurant leurs forces pour une lutte prochaine. Ils s'étudiaient, calmes, en adversaires

égaux, sans un clignement de paupières, sans un mouvement, attentifs à pénétrer leurs forces mutuelles. Puis le lion regagna sa cage, aussi calme, aussi lent.

XL

— Inutile de vous demander si Violane va mieux, dit M. Mimosa, vous rayonnez la joie.

Hercule sourit.

— En effet. Le médecin la considère maintenant comme sauvée. Quelques jours de patience encore. Mais la convalescence sera longue, paraît-il, très longue.

Et comme le patron paraissait vivement contrarié, Hercule ajouta :

— Tranquillisez-vous. Je sais que les recettes ont baissé depuis que Némée ne figure plus sur l'affiche. Eh bien, vous pouvez le rétablir dès ce soir.

M. Mimosa protesta :

— Allons ! pas d'imprudences ! Je ne permettrai pas...

Le visage d'Hercule s'assombrit.

— Je ferai travailler tous les animaux, Némée compris, ou je me refuse à la moindre entrée de cage. Ne craignez rien : la grosse bête n'est pas terrible ; depuis deux jours elle m'obéit comme un chien. Nous avons pris contact, interrogez Clok.

Au fond, M. Mimosa ne demandait qu'à se laisser convaincre :

— Diable d'homme ! rien ne vous résiste. Agissez comme il vous plaira, je ne veux pas vous donner un ordre. Mais méfiez-vous : il n'y a jamais eu d'accident dans mon cirque.

— Et il n'y en aura pas, affirma Hercule. Il ne faut pas s'en laisser imposer par les animaux. Ceux qui paraissent le plus féroces quand vous êtes en dehors de leurs cages s'apprivoisent instantanément une fois que vous y avez pénétré. C'est une remarque que je crois juste : elle ne m'a pas encore trompé.

La conscience du patron n'était pas parfaitement tranquille.

— Vous en avez parlé à Violane ?

Hercule secoua violemment la tête :

— A quoi bon! Ne l'inquiétons pas inutilement. Je vous demanderai même, si vous la voyez, de garder à ce sujet un silence absolu. Et puis...

Il paraissait gêné, son sourire indécis révélait, avec un peu de honte, une amertume ironique.

— Et puis, ménageons son amour-propre. Elle croit être la seule à pouvoir approcher son lion, elle s'imagine qu'il ne saurait obéir à nul autre. Il faut donc qu'elle se fasse à cette idée tout doucement, sans brusquerie, sans heurt.

Le patron acquiesça : ce sentiment n'avait rien qui pût l'étonner, il n'en percevait même pas le ridicule. Seulement, une fois qu'Hercule l'eût quitté, il songea qu'il avait peut-être accordé une permission inconsidérée. Il se rappelait maintenant tout ce qu'il avait entendu dire à Violane, à Clok et aux autres sur l'antipathie féroce de Némée pour le dompteur. Sans être insensible, il avait trop vécu, et il considérait toutes choses à un point de vue trop vénal, pour témoigner à ses pensionnaires une amitié bien profonde ; mais il tenait Hercule en particulière

estime, et il avait toujours eu de la sympathie pour Violane. Et surtout — il venait de le dire à Hercule — il n'y avait jamais eu d'accident dans son cirque. Il se dirigea donc vers le coin des fauves pour prendre avis de Clok, qu'il savait sérieux et bon conseiller. Occupé à ses coutumières besognes, le vieil homme sifflotait « *Yankee Doodle* » Il lui fit part de ses appréhensions.

— Dame, répondit Clok, je ne suis pas sorcier et je ne prédis pas l'avenir ; il arrivera ce qu'il arrivera, nous n'y pouvons rien. Je n'étais pas là, hier, quand il est entré en cage avec Némée, pour la première fois ; sans cela, j'aurais tout fait pour l'en empêcher. Aujourd'hui, il est revenu, et j'ai essayé de lui dire ce que je pensais ; il m'a imposé silence sur un ton sans réplique. Après tout, je suis là pour obéir.

Il changea sa chique de joue.

— Y a pas à dire, c'est un homme : ce que j'ai vu m'a épaté. Je pensais : « Il va se faire bouffer », et, sans rien dire, j'avais mis les barres à chauffer, et préparé mon revolver. Dame ! c'est embêtant d'abîmer un animal

comme ce lion-là, mais quand il faut... Eh bien, non, un agneau, un véritable agneau. Pas une attaque, pas une défense, rien. La bête se rend peut-être compte qu'elle a trouvé son maître, c'est possible. J'ai déjà vu ça. Pourtant, avec les fauves qui sont portés pour la femme, un homme doit toujours se méfier.

Et comme M. Mimosa paraissait étonné, Clok haussa les épaules :

— Allons, patron, vous savez bien ce que je veux dire : les animaux ont leurs passions comme nous autres. Si celui-là a toujours été si doux avec Violane, c'est qu'il s'en sent pour elle. C'est pas malin à voir, allez, suffit d'avoir l'œil. Je serais bien tranquille sans ces manigances-là. Vous me dites que monsieur Balthazar veut paraître en public ce soir avec Némée : laissez faire. C'est une idée qui le travaille depuis longtemps, et c'est bougrement difficile de contrarier ses volontés. Moi, je pense que tout marchera bien, parce que, je vous le répète, c'est un homme ; je n'en connais pas un dans toute la banque qui soit de taille à lui faire le poil. Et pourtant, il a commencé sur le tard : faut croire qu'il avait la vocation.

Ces explications rassurèrent pleinement M. Mimosa. Tout ce que Clok lui avait dit concernant la passion de Némée pour Violane et sa jalousie pour Hercule lui parut de la folie pure. Puisque le lion avait obéi si docilement jusqu'ici, pourquoi se révolterait-il par la suite?

Et puis, les recettes baissaient depuis quelques jours. Il était temps qu'elles remontassent.

XLI

Sur la blancheur mate de l'oreiller, le visage de Violane, pâli par la maladie, paraissait encore plus pâle ; il se nacrait, à l'entour des paupières, d'un violet très léger, et les cheveux, mal contenus par un ruban bleu sombre, retombaient sur les épaules en coulées ardentes. Hercule était assis sur une chaise près du lit, et tenait entre les siennes une des mains aux veines transparues et aux doigts longs. Le silence régnait, ce silence tiède et bienveillant qui fleurit de bien-être les chambres convalescentes.

— A quoi penses-tu? dit enfin Hercule. Tu parais toute triste.

Violane sourit faiblement.

— A des choses bêtes, mon amour, qui sont encore celles du cauchemar et de la fièvre. Pardonne à ta petite malade, elle est heureuse d'aller mieux, de te retrouver et de t'appartenir à nouveau. Et pourtant...

— Pourtant ?

— Tu as raison. Je suis triste. Sans raison, sans cause, je ne sais pourquoi. Je te regarde pour emplir mes yeux de ton image, comme si quelque chose allait nous séparer, brusquement, pour toujours...

Hercule pensa qu'un de ses camarades avait trahi le secret demandé, ou plutôt exigé. Mais Violane précisait :

— C'est bête. Tu ne m'en veux pas? Tu sais, ce sont des idées qu'on a souvent quand on aime quelqu'un comme je t'aime. Et ce n'est pas la première fois qu'elles me viennent, ces vilaines idées noires, mais jamais elles ne s'étaient précisées si violemment.

Elle se tut, lasse un peu d'avoir parlé vite. Hercule se sentait envahi par une pitié très douce devant cet être si confiant et si faible, dont il était toute la vie ; et il pensait avec honte qu'une jalousie, si basse qu'elle n'avait même

pas pour objet un être humain, avait terni la pureté rare de son amour. Il se rappela la parole jurée après leur unique querelle, la parole trahie d'avance, il évoqua tout le bonheur dont Violane avait fleuri sa vie, toute la tendresse dont elle avait réchauffé sa solitude. Alors, il eut envie de tomber à genoux devant le lit et de se racheter par un aveu; il pensa qu'il devait tout confesser, parce que sa confession seule pouvait dissiper la tristesse de Violane. Il songea que cette appréhension de la malade était peut-être un avertissement, il ne put se défendre de penser que tous les siens étaient morts violemment. Il voulut esquisser un geste, ouvrir la bouche...

Et ce fut tout. Une volonté étrangère s'était substituée à la sienne, qui le poussait en avant; mille sentiments confus lui fermaient les lèvres; il baissa les yeux, car il lui semblait qu'un mensonge dût s'y refléter. Son orgueil, l'orgueil entier de sa race, en révolte depuis si longtemps contre la domination amoureuse, prenait enfin sa revanche. La sollicitude humiliante des autres, la curiosité méprisante de Regenstein n'étaient plus supportables; le sang

héroïque des Maugulin ne pouvait s'avouer vaincu où une femme triomphait. Et puis, toute retraite lui était coupée : il était annoncé sur l'affiche, tous savaient que le soir même il devait faire travailler Némée. Reculer, se désavouer ! Il n'en trouvait pas la force dans son amour, dans cet amour qui demeurait pourtant aussi total qu'au premier jour. Il ne pouvait plus y puiser maintenant que le courage d'un mensonge pitoyable et nécessaire. Il se pencha vers Violane, mit sur son front un baiser où passa toute son âme douloureuse, torturée par le destin.

— Ils sont partis, les papillons noirs ?

Elle lui sourit, confiante. Et il se détourna pour cacher ses larmes.

XLII

— Bon Dieu ! dit Oscamp qui s'enduisait la face de céruse, il en fait un plat. Qu'est-ce qu'on va prendre !

Le ciel se couvrait peu à peu de nuages bas, violacés comme des ecchymoses, et, lentement, formidable, l'orage s'avançait. Déjà des grondements sourds se faisaient entendre, comme si quelque artillerie monstrueuse eût protégé son arrière-garde ; et les arbres, eux-mêmes, semblaient agoniser sous une haleine de feu. Le cirque, toutes toiles immobiles, chauffait comme une étuve, et, des cages où les fauves soufflaient, pesamment vautrés, venait une odeur violente qui écœurait. Malgré tout, alléché par une bonne réclame, le public affluait en masse pour

s'entasser sur les gradins, impatient, égayé déjà par les rutilantes sonorités de l'orchestre. Dès le premier numéro, des applaudissements éclatèrent ; aussi, bien qu'ils haletassent, ruisselants sous leurs maillots, et leurs fards dilués par la sueur en bouillies épaisses, tous les artistes rivalisaient d'entrain agile et de souplesse rapide. Constellations du cintre, les trapèzes s'y balançaient avec la fulgurante précision des étoiles filantes ; les pyramides humaines s'échafaudaient sans écroulement à des hauteurs prodigieuses, et les équilibres les plus aventureux trouvaient leur gravité sans échec. M. Mimosa rayonnait : nul autre, mieux que lui, ne savait graduer les exercices selon leur difficulté, rehausser un travail de force en le plaçant après un travail d'adresse, et donner à chaque chose sa plus grande valeur. Virtuose du programme, il recevait ce soir-là une récompense éclatante ; omniprésent, hâtant les uns et félicitant les autres, d'une maigreur demeurée sèche dans cette atmosphère ignée, il exultait comme un imperator à la pensée du triomphe final. Car il estimait que le travail de Balthazar, enfin complété par l'exhibition si

demandée du lion, allait assurer à son cirque un mondial prestige.

Pendant qu'une équipe de valets préparait la cage, le public vint défiler devant les fauves, pour pressentir sa joie prochaine. L'orage s'était encore rapproché ; un vent moite se levait, desséchant les poumons, charriant des poussières brûlantes qui piquaient les yeux ; et de temps à autre, par un interstice de la toile mal jointe, on apercevait un éclair livide qui semblait crever la plaie violette du ciel. En proie à une inquiétude sourde, énervés, les fauves commençaient à s'agiter. Les hyènes hérissaient leur pelage moucheté ; les pumas enfonçaient leurs griffes dans des planches, les lions grognaient tout bas, comme si le tonnerre encore lointain eût trouvé en eux un écho assourdi. Seul, Némée demeurait immobile, absorbé dans un songe africain ; parfois seulement sa queue balayait le sol, et un frisson parcourait son échine. La foule stationnait devant lui, ébahie par sa corpulence et sa crinière noire où, brillants comme deux topazes, nostalgiques et fixes, les yeux s'enchâssaient dans un bloc de nuit. On s'exclamait :

— Comme il est gros !...

— Il n'a pas l'air méchant !...

— Je ne voudrais pas entrer dans sa cage...

— Bah ! quand ils ont bien mangé !...

Les femmes se serraient nerveusement contre les hommes, les yeux troubles. Hercule reçut plusieurs de ces œillades qui promettent, dans un affolement, toutes les voluptés et les pires étreintes ; de la cage émanait, avec ses odeurs fortes, l'aphrodisiaque de la peur. Jamais il n'avait senti aussi intensément le rut et la mort planer sur lui leur vol conjugué, il goûtait dans leur plénitude enivrante le désir des femmes et l'admiration des hommes, s'abandonnant à la sensation de dominer toute cette foule, de la savoir frémissante sous sa volonté audacieuse. Il lui sembla que ses muscles, que ses nerfs, acquéraient une vigueur nouvelle, que toutes les forces de son être parvenaient à une harmonie divine. Il se souvenait maintenant du besoin d'héroïsme, de la folie téméraire que la musique du cirque avait jetée dans son cœur, jadis, à Verniers. Il sourit avec un peu de dédain ; à cette minute, le dompteur Balthazar triomphait du dernier Maugulin, Violane était absente de

sa pensée ; dévolu au rôle d'idole, il ne songeait plus qu'à accroître encore son prestige pour exalter sa puissance ; et le lion énorme étendu à côté de lui, dans un calme inquiétant, lui apparut comme une bête docile, si inférieure en force et en volonté qu'il eût souhaité rencontrer au milieu de l'arène les monstres du chaos, les chimères du cauchemar, tous les dragons de l'impossible, pour les contraindre à servir de tapis à son orgueil et d'apothéose à son courage.

Une sonnerie électrique retentit et, docile, le public regagna ses places. L'entr'acte prenait fin ; Hercule, demeuré seul, commença de s'assurer si les valets avaient exécuté leur besogne sans négligence. Tout à coup, il sentit qu'une main se posait sur son épaule et se retourna : c'était Oscamp. La chaleur, en mêlant les fards du pitre, en avait fait un badigeon rosâtre, plaqué de bleu par endroits, et une sorte de tremblotement agitait le corps désossé dans l'habit trop large. Hercule, arraché à ses rêves victorieux par cette apparition grotesque, eut un mouvement d'humeur.

— Qu'est-ce que tu veux encore ?

L'autre le regardait fixement.

— Tu le sais bien. Ah ! oui, je perds ma salive, et tu ne m'écouteras pas. Et puis, maintenant, il est trop tard...

Il bredouillait, étranglé par des paroles qui ne voulaient pas monter jusqu'à ses lèvres, et son tremblement augmentait. Pour la seconde fois, Hercule haussa les épaules :

— Allons ! le temps presse.

Deux larmes silencieuses roulèrent sur les joues du clown. Il sembla à Hercule qu'elles coulaient sur son cœur et le fondaient, car tant d'amitié l'émouvait lui-même jusqu'au sanglot. Enfin, Oscamp put parler.

— S'il t'arrivait quelque chose... on ne sait pas... Tu n'as rien à lui faire dire ?

Sous ces espèces ridicules, Hercule contempla sa conscience face à face. L'amour de sa vie, en une minute, il l'avait oublié. Il le sacrifiait à son orgueil, car si Violane apprenait sa rencontre avec Némée, une telle émotion pouvait la tuer. Préoccupé, il interrogea :

— Elle ne se doute pas ?

Oscamp, de la tête, fit un signe négatif. A ce moment les cuivres de l'orchestre déchaînèrent

leur tempête. Hercule frémit : on l'appelait là-bas, pour le triomphe, pour la gloire ; une folie de puissance et de force le secouait tout entier, balayant les autres sentiments devant elle, et il se hâta vers son poste de combat en criant :

— Mais il n'arrivera rien, vieux poltron !

Une salve d'applaudissements salua son entrée ; il se courba pour les trois saluts d'usage, et sa voix joyeuse monta jusqu'au cintre :

— Envoyez !

La cage étroite lui paraissait vaste comme le monde, et, pour l'admirer, tout l'univers s'était entassé sur les gradins du cirque ; aussi, en proie au désir de se surpasser et d'étonner cette foule, il se montrait téméraire jusqu'à la démence. Jamais il n'avait attaqué ses animaux avec autant d'âpreté ; il les harcelait à coups de fouet jusqu'à ce qu'ils se précipitassent sur lui au paroxysme de la rage ; et, abandonnant alors ses armes, il les arrêtait d'un seul regard et d'un seul geste. Les spectateurs haletaient, les femmes criaient, car, plusieurs fois, on le crut renversé et mordu. Il était en sueur et essouflé ; mais il dominait la fatigue avec une telle exaltation, une si merveilleuse souplesse, que le

public, maintenant, au lieu d'applaudir, hurlait. Les musiciens eux-mêmes, emportés dans ce tourbillon frénétique, se prodiguaient, et tous ces bruits réunis formaient une clameur colossale qui couvrait les grondements plus proches du tonnerre. Le patron suffoquait d'admiration.

— Quel homme! murmurait-il à son voisin de barrière, quel homme!

César et Champion, assistés de Caroline, regagnaient leurs cages après un travail prolongé, qui avait failli mal tourner pour Hercule; car la lionne, exaspérée, s'était jetée sur lui avec une violence telle qu'elle l'avait renversé. C'était maintenant le tour de Némée; la musique se tut, et, dans le soudain silence, l'annonce de M. Mimosa prit une majesté totale.

— Mesdames et messieurs, le capitaine Balthazar, digne entre tous de cet honneur suprême, va vous présenter le lion géant Némée. Ce lion, comme vous avez pu vous en rendre compte, est le plus grand de tous les fauves en captivité, et, pour la première fois, ce soir, le capitaine Balthazar le produit au public. Aussi, je vous prie, quoi qu'il arrive, de conserver un silence absolu.

Et le patron se retira, en saluant à reculons. L'orchestre jouait en sourdine une valse lente ; le même frisson d'impatience et d'anxiété avait secoué toute la salle. Hercule, au milieu de la cage, attendait, plus calme maintenant, mais encore ivre de triomphe, vérifiant son épieu et la mèche de son fouet. Sans avoir peur, car il sentait toujours la même force dans ses muscles et la même volonté dans son regard ; mais il se préparait à la lutte sans rien négliger, pour en sortir victorieux. Sa rencontre décisive avec l'ennemi allait avoir lieu face au public, sur ce champ de bataille qu'était la cage de spectacle, car les rencontres précédentes avaient été des escarmouches inutiles. Et alors, il le vit qui s'avançait.

Némée venait de s'engager dans le passage grillé. La tête haute, les yeux droits, il procédait avec une lenteur et une majesté royales ; c'était vraiment un animal superbe, admirable et terrible. Hercule s'avança vers la porte de la cage ; à cet instant, le lion s'immobilisa face au dompteur, le contemplant ; et, comme si son regard eût déchaîné l'éclair, le tonnerre tomba si près du cirque que les spectateurs se crurent fou-

droyés. L'orage crevait enfin, torrentiel, et l'eau crépitait sur la toile tendue avec une violence et un fracas de grêle. Déjà tous étaient repris par le spectacle de l'arène, car plus rien maintenant ne séparait le lion et l'homme. En bas, comme en haut, les éléments entraient en lutte ; mais l'angoisse ne venait pas du ciel.

Docile, bien que dédaigneux, le fauve se pliait aux premières exigences du dompteur ; il galopait d'une façon bizarre, lentement, la tête oblique, et, les yeux continuellement fixés sur Hercule, paraissait calme. Hercule connaissait trop les allures des bêtes pour ne pas pressentir que le lion allait lui refuser obéissance. Alors, le public respira plus librement et quelques applaudissements s'élevèrent, aussitôt réprimés. Hercule avait imposé si souvent sa volonté à ses animaux qu'il ne douta point d'un triomphe nouveau ; il fit donc signe qu'on glissât une barrière de bois entre deux barreaux. Clok, qui s'avançait pour exécuter l'ordre et qui, lui aussi, connaissait les bêtes, murmura :

— Attention !

A un mètre environ de la barrière, le lion demeurait immobile. Hercule l'encouragea

d'abord, de la voix et du geste ; peu à peu, il s'énerva devant l'obstination de la bête, et il se rapprocha en claquant du fouet. Clok, à ce moment, tenta de retirer le dangereux obstacle ; mais Hercule, à toute volée, venait d'abattre la cinglante lanière sur la croupe du lion, et Némée, rugissant de rage, bondissait sur lui de tout son poids énorme. La salle hurla de terreur, couvrant par cette clameur gigantesque la voix de Clok, qui se précipitait vers les coulisses en vociférant :

— Les barres, nom de Dieu ! Les barres, tout de suite !

Hercule, saisi par la soudaineté de l'attaque, avait essayé d'amortir le choc, mais en vain ; le lion lui abattait ses pattes antérieures sur les épaules ; et, résistant de toute sa force à la pesée terrible, l'homme réussissait à se maintenir debout. Désespérément, il avait empoigné la crinière du monstre, et il tâchait d'éloigner la gueule ouverte, dont il sentait la chaleur sur sa face. Lutte inégale : bientôt à bout de forces, et vaincu par la douleur, Hercule s'écroula par terre, et les crocs formidables s'enfoncèrent dans sa gorge. Affolé, le public avait envahi la

piste, cherchant des issues pour fuir le spectacle sanglant, empêchant Clok et les valets d'utiliser les barres rougies qui eussent fait lâcher prise au lion. La pluie entrait en rafale par les toiles déchirées, et l'horreur de la tempête ajoutait encore à l'épouvante du drame.

M. Mimosa, Clok et Oscamp, les yeux pleins de larmes, purent enfin pénétrer dans la cage où le cadavre d'Hercule gisait sous celui de Némée, car on avait dû abattre le lion à coups de revolver. Le sang formait avec la sciure une bouillie épaisse, et, saisis d'horreur, ils considéraient l'affreux spectacle, immobiles. Les dents puissantes du monstre avaient broyé la tête comme une noix, et la gorge béait. Une de ses pattes reposait encore sur la poitrine labourée du dompteur, comme si leur étreinte se fût prolongée par delà la mort...

— Allons, dit le patron, avec une voix blanche, il faut...

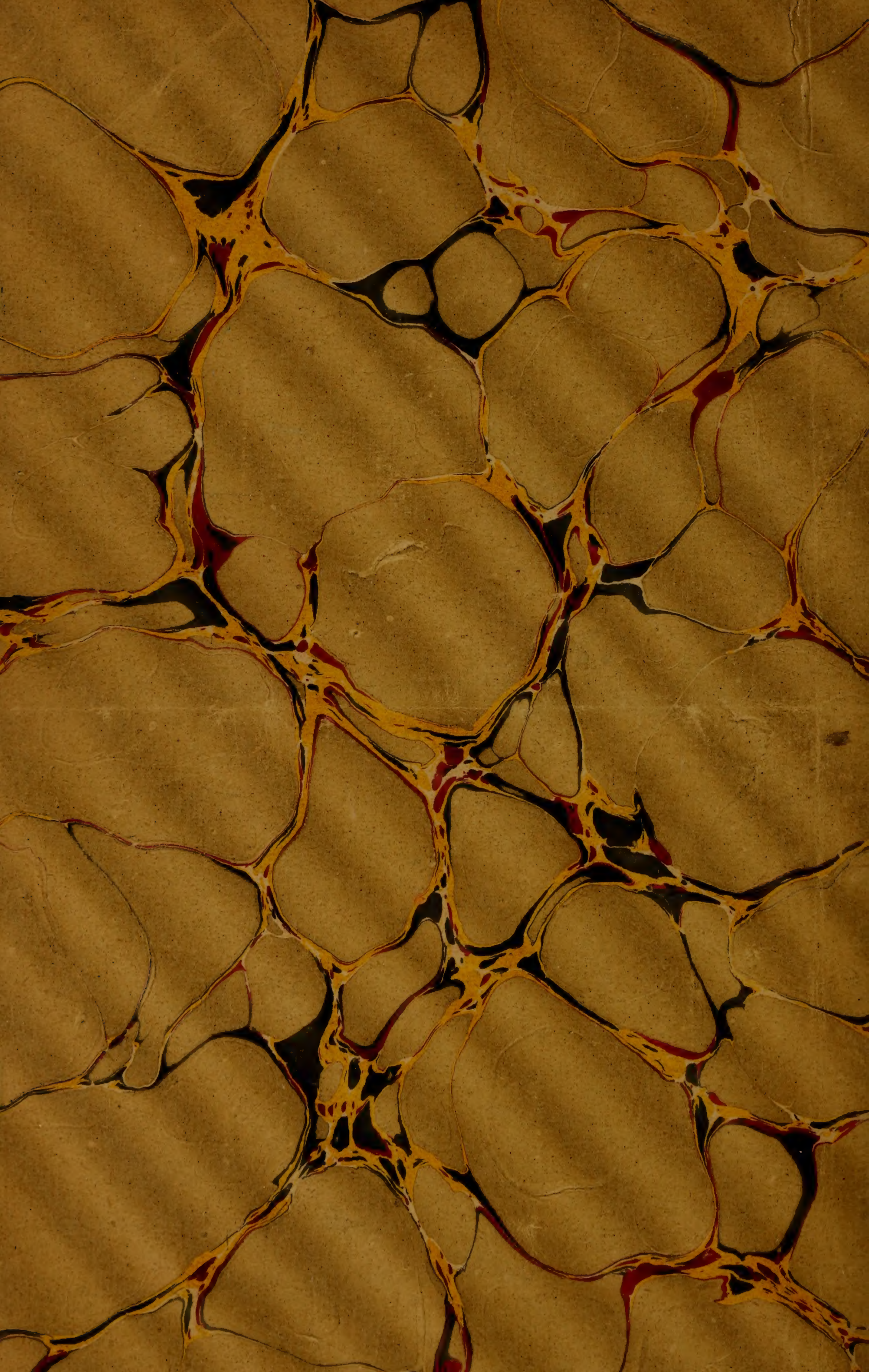
Mais un hurlement de folie, une lamentation, aiguë, toute proche, les immobilisèrent. Se retournant, ils virent un fantôme roulé dans une couverture blanche. C'était Violane. Les clameurs de la foule lui avaient révélé la catas-

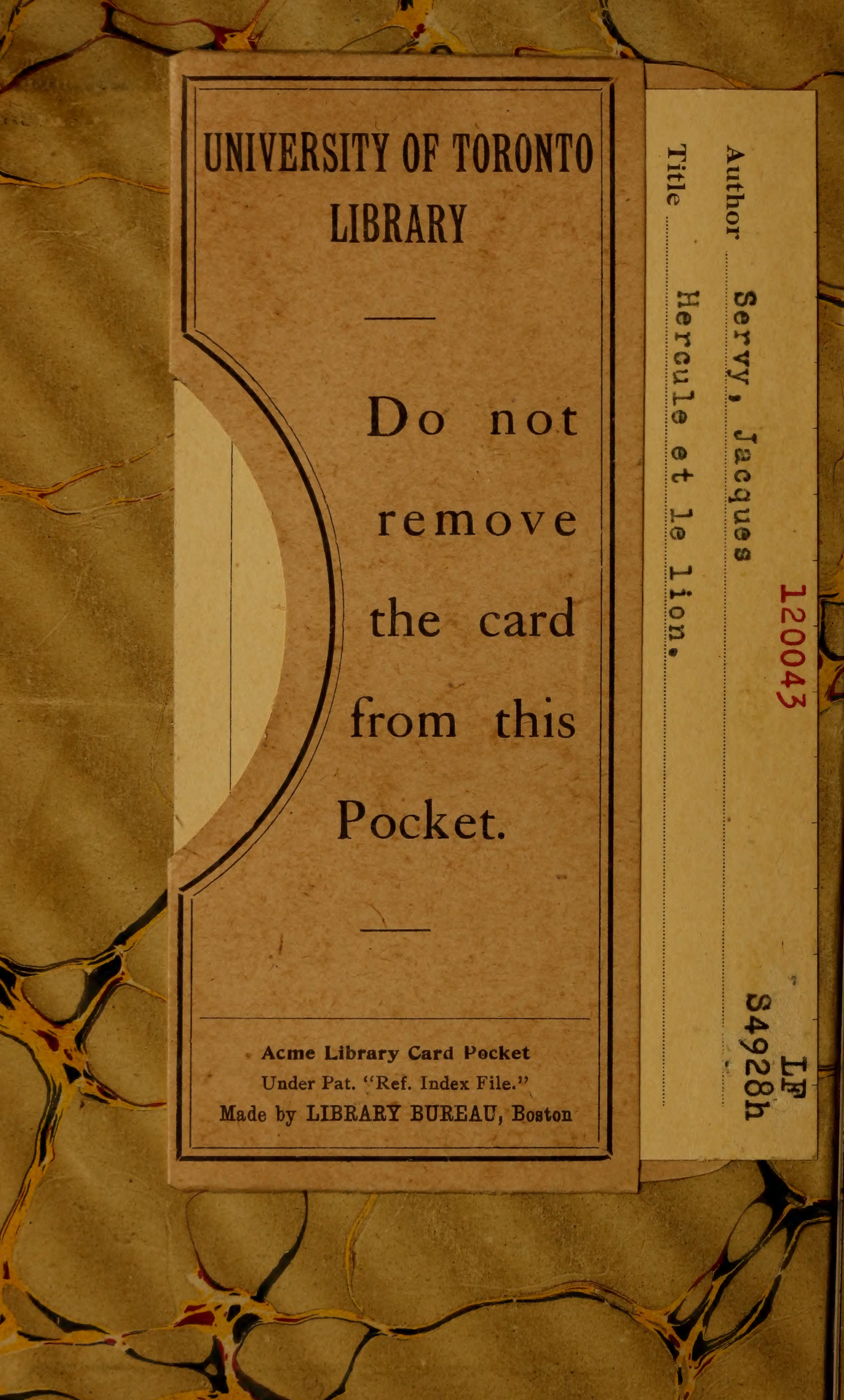
trophe, et, quittant son lit, elle accourait sans qu'on pût la retenir. En vain, ils voulurent s'interposer; elle les bouscula avec une fureur sauvage, la couverture glissa dans la lutte, et elle vint s'abattre, presque nue, dans la mare rouge.

Comme les deux cadavres étaient confondus, on ne savait si elle pleurait l'Homme — ou la Bête.

Paris — Avril 1909.
Verdun — Septembre 1910.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 170-11-10.




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU, Boston
Author Servy, Jacques
Title Hercule et le lion.
120043
LF
S4928h

